

INFORMATION TO USERS

This material was produced from a microfilm copy of the original document. While the most advanced technological means to photograph and reproduce this document have been used, the quality is heavily dependent upon the quality of the original submitted.

The following explanation of techniques is provided to help you understand markings or patterns which may appear on this reproduction.

1. The sign or "target" for pages apparently lacking from the document photographed is "Missing Page(s)". If it was possible to obtain the missing page(s) or section, they are spliced into the film along with adjacent pages. This may have necessitated cutting thru an image and duplicating adjacent pages to insure you complete continuity.
2. When an image on the film is obliterated with a large round black mark, it is an indication that the photographer suspected that the copy may have moved during exposure and thus cause a blurred image. You will find a good image of the page in the adjacent frame.
3. When a map, drawing or chart, etc., was part of the material being photographed the photographer followed a definite method in "sectioning" the material. It is customary to begin photoing at the upper left hand corner of a large sheet and to continue photoing from left to right in equal sections with a small overlap. If necessary, sectioning is continued again — beginning below the first row and continuing on until complete.
4. The majority of users indicate that the textual content is of greatest value, however, a somewhat higher quality reproduction could be made from "photographs" if essential to the understanding of the dissertation. Silver prints of "photographs" may be ordered at additional charge by writing the Order Department, giving the catalog number, title, author and specific pages you wish reproduced.
5. PLEASE NOTE: Some pages may have indistinct print. Filmed as received.

Xerox University Microfilms

300 North Zeeb Road
Ann Arbor, Michigan 48106

74-10,319

ROQUIN, Claude, 1936-
UNE CHASSE DU BONHEUR AU XVIIIÈME SIÈCLE:
CLEVELAND, LE "PHILOSOPHE ANGLAIS" DE L'ABBÉ
PRÉVOST. [French Text]

The City University of New York, Ph.D., 1974
Language and Literature, modern

University Microfilms, A XEROX Company, Ann Arbor, Michigan

© 1974

CLAUDE ROQUIN

ALL RIGHTS RESERVED

UNE CHASSE DU BONHEUR AU XVIIIÈME SIÈCLE :
CLEVELAND, LE "PHILOSOPHE ANGLAIS" DE L'ABBÉ PRÉVOST

by

CLAUDE ROQUIN

A dissertation submitted to the Graduate
Faculty in French in partial fulfillment
of the requirements for the degree of
Doctor of Philosophy, The City University
of New York.

1973

This manuscript has been read and accepted for the Graduate Faculty in French in satisfaction of the dissertation requirement for the degree of Doctor of Philosophy.

November 16/73
date

Madeleine Morris Mrs. Morris
Chairman of Examining
Committee

November 16/73
date

Henri Peyre
Executive Officer

Richard A. Brooks Brooks
Brooks Loy
Henri Peyre
Supervisory Committee

Je tiens à exprimer ici ma profonde gratitude, pour leur aide précieuse et leur très amical support, aux Professeurs Richard Brooks, J. Robert Loy, Madeleine Morris et Henri Peyre (auquel je suis, en outre, redevable de mon sujet), et particulièrement au Professeur Renée Waldinger, sans qui ce travail n'aurait jamais vu le jour, et à qui il appartient donc de droit.

C. R.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Chapitre I : Le bonheur par la philosophie	29
Chapitre II : Le bonheur par le sentiment	65
Chapitre III : Le bonheur par la société	116
Chapitre IV : Le bonheur par la religion	166
Conclusion	204
Bibliographie	213
Table des matières analytique	222

INTRODUCTION

On doit au polygraphe abondant que fut l'abbé Prévost, cent douze volumes, dont soixante-cinq d'écrits originaux.¹ De cette oeuvre considérable² la postérité n'a retenu que la relativement brève Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut, dont on sait la fortune, presque unique dans l'histoire de la littérature française, et qu'attestent plus de deux cents éditions, d'innombrables traductions, des oeuvres dérivées.

Cette réussite extraordinaire a fait de Prévost l'homme d'un seul livre, l'a condamné à n'être, comme l'écrit joliment Voltaire, que le "tendre et passionné auteur de Manon Lescaut."³ A l'exception, peut-être, de l'Histoire d'une Grecque Moderne, qu'une édition récente⁴ a rendue accessible, quel est en effet aujourd'hui le lecteur, même cultivé, qui, s'il n'est dix-huitiémiste, peut se vanter d'avoir lu un autre des douze romans de "notre premier

¹Selon Henry Harrisse, le premier de ses biographes modernes sérieux: L'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses oeuvres, d'après des documents nouveaux (Paris: Calmann Lévy, 1896), p. 148.

²Mais non prodigieuse, "si l'on songe que c'est l'oeuvre de trente-cinq années de travail (1728-1763) et que les trois quarts sont de petits in-douze, imprimés en gros caractères" (Harrisse, ibid.).

³Lettre à Thierbot, 28 juillet 1733 (Voltaire's Correspondence, édition Theodore Besterman [Genève: Institut et Musée Voltaire - Les Délices, 1953], n° 619, t. III, p. 116).

⁴Procurée par Robert Mauzi (Paris: Union Générale d'Editions, Bibliothèque 10-18, 1965).

romancier de génie, le fondateur du roman moderne"¹ ? Et ne mentionnons que pour mémoire ses ouvrages historiques ou didactiques, les quarante-sept volumes de ses traductions, ses innombrables articles au Pour et Contre² et au Journal Etranger.³

Il n'en était pas de même à l'époque. Parmi les hommes de lettres de première importance, il n'y a guère que Montesquieu et Voltaire (et ce dernier en de brèves allusions seulement), qui aient cité Manon. Ni Rousseau ni Diderot n'en ont parlé. Par contre, et avec la quasi-unanimité de leurs contemporains, ils ont loué "en des termes presque enthousiastes"⁴ un autre roman de Prévost: l'Histoire de M. Cleveland. Il faudra, en fait, attendre une trentaine d'années, avec La Harpe et Marmontel égalant les deux ouvrages, pour voir s'amorcer le mouvement critique qui allait détrôner Cleveland et placer Manon au pinacle de l'oeuvre prévostienne.⁵

¹André Le Breton, Le Roman au XVIIIème siècle (Paris: Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1898), p. 103.

²Périodique fondé par Prévost en Angleterre, et presque entièrement rédigé par lui (Paris: Didot, 1733-1740, 20 vol. in-12). Cf. Marie-Rose de Labriolle, Le Pour et Contre et son temps, in Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 34-35 (Genève: Institut et Musée Voltaire - Les Délices, 1965), et Jean Sgard, Le Pour et Contre de Prévost (Paris: Nizet, 1969).

³Paris: Pissot, Saugrain et Duchesne, 1754-1762, 45 vol. in-12. Prévost y écrivit et en assumait la direction pendant neuf mois (après Grimm et avant Fréron), en 1755.

⁴Ferdinand Brunetière, Etudes critiques, troisième série (Paris: Hachette, 1932), p. 227.

⁵En 1800 encore, le marquis de Sade, s'il porte aux nues Manon ("ce délicieux ouvrage"), tient à souligner l'énergie du

Jusqu'à Cleveland restera le plus influent des héros de Prévost.¹ Et son "Histoire", si l'on en croit Palissot,² celui de ses romans que l'abbé préférerait: peut-être, comme le suggère André Monglond, parce qu'il se reconnaissait plus volontiers en ce personnage "aussi malheureux que des Grioux, plus foncièrement mélancolique, mais moins coupable."³

Pour ses contemporains comme pour lui-même, Prévost est donc d'abord "l'auteur de Cleveland."⁴ C'est-à-dire du roman intitulé Le Philosophe anglais, ou Histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell, écrite par lui-même et traduite de l'anglais, par l'auteur des Mémoires d'un Homme de qualité. Ce titre interminable annonce un ouvrage qui ne l'est pas moins: quinze livres en huit volumes in-12 dans l'édition originale.⁵ Les quatre premiers

style de Cleveland (dans son Idée sur les romans, qui sert de préface aux Crimes de l'amour, nouvelles héroïques et tragiques, édition Octave Uzanne [Paris: Rouveyre, 1878], pp. 28-31).

¹Cf. Servais Etienne, Le Genre romanesque en France depuis l'apparition de La Nouvelle Héloïse jusqu'aux approches de la Révolution (Bruxelles: Lamartin, 1922), pp. 92-135.

²Nécrologe de 1767 (Paris: Moreau), p. 68.

³Le Prérromantisme français (Paris: José Corti, 1965), t. I, p. 219.

⁴Ainsi aime-t-il à se nommer lui-même, à la mode du temps. Ainsi le trouve-t-on désigné par Voltaire, Grimm, Marmontel, etc. En 1777 encore, on pouvait se procurer, à Avignon, une très apocryphe Suite de l'Histoire du Chevalier des Grioux et de Manon Lescaut, par l'auteur de Cleveland (rubriquée Liège et faussement attribuée à Choderlos de Laclos. Cf. Henry Harrisse, op. cit., p. 241).

⁵Nous avons utilisé la réimpression de l'édition Leblanc (Paris, 1810-1816), restée version de référence (Slatkine Reprints, Genève, 1969). Les quatre volumes in-8° qui contiennent l'Histoire

volumes paraissant à Utrecht (chez Etienne Néaulme) et à Paris (chez Didot et Guérin) en 1731; les derniers, victimes à la fois des tribulations de l'auteur et de l'anathème dont le garde des sceaux Chauvelin et le chancelier Daguesseau frappèrent les romans,¹ à Utrecht seulement, en 1738 et 1739.²

Ce qui rend Cleveland contemporain des meilleurs romans de Lesage,³ de Marivaux,⁴ de Crébillon,⁵ de Mme de Tencin,⁶ du cheva-

de M. Cleveland (tomes IV à VII des Oeuvres [choisies] de Prévost, en 39 volumes) comptent 2116 pages.

¹Sur la "proscription des romans" (qu'il reste à prouver), cf. Georges May, Le Dilemme du roman au XVIIIème siècle (New Haven, Connecticut: Yale University Press, et Paris: Presses Universitaires de France, 1963), pp. 75 sq. Cf. également Hans Mattauch, "Sur la proscription des romans en 1737-1738," Revue d'Histoire Littéraire de la France (mai-août 1968), pp. 610-617.

²Sur la genèse très complexe de Cleveland, cf. Jean Sgard, Prévost romancier (Paris: Librairie José Corti, 1968), pp. 128 sq.

³Gil Blas (1715-1724-1735), Don Guzman d'Alfarache et Les Aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne (1732). Lesage, dans ce dernier roman, s'inspire d'ailleurs de Manon et de Cleveland (cf. Gilbert Chinard, L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIème et au XVIIIème siècle [Paris: Droz, 1934], pp. 272 et 292 n. 2).

⁴La Vie de Marianne (1731-1741), Le Paysan parvenu (1735).

⁵L'Ecumoire (1734), Les Egarements du coeur et de l'esprit (1736-1738). A noter, dans la préface de ce dernier ouvrage, une critique à peine voilée des romans de Prévost. Crébillon y réclame en effet, au nom du vraisemblable et du naturel, et dans l'intérêt même du genre du roman, moins de "Héros qui ne passât les Mers que pour y être à point nommé pris des Turcs" --voilà pour les Mémoires d'un Homme de qualité-- et "infiniment moins de souterrains" --voilà surtout pour Cleveland (cf. Romanciers du XVIIIème siècle [Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965], t. II, p. 10).

⁶Mémoires du comte de Comminge (1735).

lier de Mouhy,¹ ou encore de l'abbé Terrasson,² pour ne mentionner que les plus célèbres des auteurs à succès d'une époque qui apparaîtrait bien ainsi, rétrospectivement, comme "le véritable âge d'or du roman français."³

Cette même année 1731, capitale pour notre auteur, a également vu paraître les trois derniers tomes des Mémoires et aventures d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde,⁴ dont Manon n'est que le septième et dernier volume. A cette date, Prévost, qui n'a pas encore trente-cinq ans, a déjà connu une existence très mouvementée. Sans prétendre retracer ici sa carrière,⁵ rappelons seulement qu'après avoir été deux fois novice chez les jésuites et deux fois soldat, il a fini par faire profession chez les bénédictins; qu'il a illégalement quitté son monastère et dû, en conséquence, s'exiler: en Angleterre d'abord (où il semble bien qu'il se soit

¹La Paysane parvenue (1736-1736), La Mouche (1736). On lui devra plus tard, hommage facétieux à Prévost, des Mémoires d'une fille de qualité qui ne s'est point retirée du monde (1747).

²Sethos, Histoire ou vie tirée des monuments anecdotes de l'ancienne Egypte, traduite d'un manuscrit grec (1731). Cet ouvrage qu'on a appelé "le Télémaque de l'Académie des Sciences," présente d'ailleurs plus d'un point commun avec Cleveland.

³Georges May, op. cit., p. 76.

⁴Son premier roman dont les volumes I à IV ont paru en 1728 (Paris: Veuve Delaulne).

⁵Les biographies de Prévost ne manquent pas. Signalons en particulier l'ouvrage toujours valable, dans ses grandes lignes, de Henry Harrisse (cf. supra, p. 1, n. 1); Henri Roddier, L'Abbé Prévost, l'homme et l'oeuvre (Paris: Hatier-Boivin, 1955); Jean Sgard, Prévost romancier (édition citée). Le livre d'André Billy, Un singulier bénédictin, L'Abbé Prévost (Paris: Flammarion, 1969), est une compilation maladroite et hâtive, remplie d'erreurs.

converti au protestantisme), en Hollande ensuite, où il passe, précipitamment (chassé de Londres par "une petite affaire de coeur")¹ en octobre 1730.

Ainsi, déserteur, apostat, moine en rupture de clôture, amant aussi (et amant malheureux),² il a, en relativement peu de temps, beaucoup vécu. Les expériences de ces "années décisives, chargées de passions, de tentatives folles et de quelques catastrophes,"³ comment aurait-il pu (dans une certaine mesure au moins), ne pas les mettre dans des écrits rédigés à la première personne ? Si, comme le remarque Paul Hazard, "les Mémoires, Manon et Cleveland sont composés avec les mêmes matériaux, expriment les mêmes idées, les mêmes sentiments, obéissent aux mêmes formules, offrent les mêmes caractères,"⁴ c'est que derrière l'Homme de qualité, des Grioux et Cleveland, il y a toujours Prévost.⁵ S'il n'appartient

¹D'après l'auteur mystérieux des Mémoires du chevalier de Ravanne (1741, t. III), cité par Henry Harrisse, op. cit., p. 144.

²La "petite affaire de coeur" de 1730 n'est ni la première ni la dernière de ses mésaventures amoureuses. "Je laisse à juger —avoue-t-il, faisant sa propre apologie dans Le Pour et Contre, en décembre 1734— quel devait être depuis l'âge de vingt jusqu'à vingt-cinq ans, le coeur et les sentiments d'un homme qui a composé le Cleveland à trente-cinq ou trente-six. La malheureuse fin d'un engagement trop tendre me conduisit au Tombeau ..." c'est-à-dire chez les bénédictins (tome IV, pp. 38-39).

³Jean Sgard, Prévost romancier, p. 45.

⁴Paul Hazard et ses étudiants américains, Etudes critiques sur Manon Lescaut (Chicago, Illinois: The University of Chicago Press, 1929), p. 15.

⁵Cf. Sainte-Beuve: "Sa vie, en effet, fut pour lui le premier de ses romans et comme la matière de tous les autres ("L'Abbé Prévost," in Portraits littéraires. Oeuvres [Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1956], t. I, pp. 892-893).

pas à cette race de romanciers capables de créer un personnage en combinant mille traits observés, il est par contre fort doué pour l'introspection: il lui suffit de s'examiner pour découvrir, en lui-même, le modèle des héros que sa fougueuse imagination lancera ensuite dans des aventures jamais banales.¹

Rien d'étonnant donc, à ce que, rédigés en partie simultanément, reflétant la même sensibilité et contenant les mêmes éléments autobiographiques, ces trois romans apparaissent comme étroitement apparentés (ce que Prévost souligne lui-même dans la préface de Cleveland). Si étroitement en fait, qu'il est difficile, comme nous aurons l'occasion de le constater, d'étudier l'un sans avoir à se référer aux autres.² Ils n'en gardent pas moins une originalité qui leur est propre. "Chaque roman, écrit Henri Coulet, est un monde différent."³ Ce qui explique qu'ils aient connu, suivant les époques, des fortunes diverses. Parce qu'elle fut la plus brillante alors, nous nous attacherons à celle de Cleveland.

¹Cf. Frederick C. Green, Literary Ideas in 18th Century France and England (New York: Frederick Ungar Publishing Co., 1966), pp. 306-307.

²Remarquons toutefois que ceci n'est rigoureusement exact que pour les quatre premiers tomes de Cleveland, puisque les derniers ne parurent que sept et huit ans plus tard: longue interruption au cours de laquelle la situation de Prévost eut le temps d'évoluer, ainsi que certaines de ses idées. Entre-temps d'ailleurs il avait donné le premier volume d'un nouveau roman, Le Doyen de Killerine (1735), qu'il conviendrait donc d'ajouter aux autres, et cela d'autant plus que sa préface contient de fort importantes remarques sur la religion de Cleveland.

³Le Roman jusqu'à la Révolution (Paris: Armand Colin, 1967), t. I, p. 363.

De la correspondance de Voltaire aux Confessions de Rousseau, en passant par Diderot et son essai De la Poésie dramatique, les écrits du temps attestent à l'envi un succès qui fut considérable.¹ Les gens du monde comme les critiques de profession, d'habitude si prompts à stigmatiser les "rhapsodies romanesques,"² ne tarissent pas d'éloges sur "le" Cleveland, "ce joli roman ... excellent dans son genre," comme le proclame la Bibliothèque Belgique.³

¹Henry HARRISSE (op. cit., passim) a retrouvé la trace d'une dizaine de rééditions et de contrefaçons, parues entre juin 1731 (date de publication des deux premiers volumes), et la publication dans les Oeuvres Choiesies de 1783-1785. Il y en eut très vraisemblablement d'autres.

A noter que ces deux premiers volumes avaient d'abord paru en anglais, à Londres, chez Nicolas Prévost (simple homonymie), dès avril, anticipant ainsi de deux mois les éditions en français: faut-il voir là une manœuvre de l'abbé, pour accréditer plus sûrement la fiction d'une autobiographie "traduite de l'anglais", comme le suppose George Sherburn (Modern Philology, XXV, 1927-1928, pp. 247-248), ou simplement une manifestation de son sens aigu des affaires, qui lui fait, en l'occurrence, vendre trois fois le même manuscrit (à Londres, à Utrecht, à Paris) ?

Cleveland fut en tout cas le plus populaire des romans de Prévost en Angleterre, réédité en 1734, 1736, 1741, 1752 et 1780. Il a inspiré plusieurs auteurs, et notamment Sophia Lee, dont le long roman noir, The Recess (1783), n'en est, aux dires de Grimm dans sa Correspondance Littéraire (février 1787), qu'une "imitation" (cf. James R. Foster, "The Abbé Prévost and the English Novel," PMLA, 42, 1927, pp. 443-464).

On peut en outre signaler des traductions en danois (1759), en hollandais (1765), en allemand (1777), en italien (1790), et en portugais (1800-1804). Enfin, en 1765, un dramaturge allemand demeuré inconnu en a tiré une pièce: Cleveland oder der irrende Philosoph (cf. Claire-Eliane Engel, Le Véritable Abbé Prévost [Monaco: Editions du Rocher, 1958], p. 291).

²Selon la formule de l'abbé Granet (Réflexions sur les ouvrages de littérature, 1739), qui méprise universellement les romans, à cinq exceptions près: les Mémoires d'un Homme de qualité, Manon, Cleveland, La Vie de Marianne et Le Paysan parvenu (cité par Georges May, op. cit., p. 90).

³Leyde, 1731-1732. Cité par Henry HARRISSE, op. cit., pp. 152 et 157.

Tout au long du siècle on l'admira pour sa "décence," sa "vraisemblance" (abbé Jaquin),¹ le réalisme de son auteur (Baculard d'Arnaud),² sa connaissance du "genre humain" (abbé Raynal),³ sa "féconde imagination" (abbé Desfontaines),⁴ son style enfin, qui rappelle à Desmaiseaux celui de "l'excellent auteur de Télémaque."⁵

Jugements que résumant assez bien ces quelques lignes de l'abbé Leblanc au président Bouhier:

J'ose vous demander grâce pour Cleveland, ne le condamnez pas sur le titre. Ce n'est point un roman ordinaire. Vous savez qu'il est de l'auteur des Mémoires d'un Homme de qualité; et ce dernier livre-ci [en marge: Cleveland] est bien supérieur. J'y trouve une prodigieuse imagination, un homme qui peint on ne peut pas mieux, qui connaît l'âme, les sentiments, le malheur, et qui exprime tout ce qu'il sent

¹Dans ses Entretiens sur les romans (1755), cité par Henri Coulet, op. cit., t. II, p. 127.

²Dans les Nouvelles historiques (1783): "La plupart des romans, et surtout des romans français, méritent peu, soit par l'imagination, soit par le style, qu'on emploie du temps à les parcourir ... nous n'enveloppons point dans cette espèce de proscription Gilblàs, Clarice, Cleveland, Mariamme (sic), et quelques autres ouvrages de ce genre: nous serions bien fâchés de les regarder comme des romans: c'est l'art de vivre, c'est l'histoire de l'homme mise en action, et ceux-là à notre gré valent bien nos meilleurs livres de morale et de métaphysique" (cité par Henri Coulet, ibid., t. I, p. 438).

Si ces jugements nous paraissent outrés aujourd'hui, c'est qu'en fait de réalisme nous en avons vu bien d'autres. Mais pour le XVIIIème siècle, habitué aux extravagants romans "romanesques", il est certain que Cleveland représente un progrès notoire, même par rapport aux Mémoires d'un Homme de qualité.

³Cité par Henry HARRISSE, op. cit., p. 58.

⁴Cité par Henry HARRISSE, ibid., p. 60, et Jean SGARD, op. cit., p. 148 et note 4.

⁵Cité par Henry HARRISSE, op. cit., pp. 56-57.

avec une force, une énergie que je n'ai vu nulle part: en vérité, cet homme-là écrit bien.

Bien qu'ami de l'abbé Terrasson, j'aimerais mieux ¹ avoir fait un livre de Cleveland que Sethos tout entier.

Bref, si l'on en croit un périodique contemporain, Le Glaneur historique, moral, littéraire et galant:

Le Cleveland fait ici les délices du Beau monde, cela ne peut être autrement, puisque nos maîtres de l'art ne se lassent point d'en faire l'éloge. M. de Fontenelle, cet illustre Académicien ... est un des plus zélés partisans du Philosophe Anglais. Peu s'en faut qu'il ne mette la main à la plume, pour en pulvériser les critiques.²

Car il y eut quand même quelques Zofles: une minorité d'esprits chagrins et rigoristes (notamment les jésuites), reprochèrent à Prévost certaines failles de son héros, et en particulier son apparent déisme. Véhémentement l'abbé s'en défendit.³ Mais ces querelles, sur un point somme toute limité, n'eurent aucune répercussion sur l'accueil du public.

La sentimentalité de l'époque explique certainement, pour une part, le succès de ce roman-fleuve. Rien de plus pathétique, en effet, quand on a le goût des larmes,⁴ que ces catastrophes en

¹ Lettre du 23 mai 1732, citée par Hélène Monod-Cassidy, dans Un Voyageur-philosophe au XVIIIème siècle: l'abbé Jean-Bernard Leblanc (Cambridge: Harvard University Press, 1941), p. 154. Henri Roddier (op. cit., p. 113) attribue par erreur cette lettre à Mathieu Marais, autre correspondant parisien du provincial Bouhier.

² La Haye, 15 avril 1732 (cité par M.-R. de Labriolle, op. cit., p. 299).

³ Cf. M.-R. de Labriolle, ibid.

⁴ "De nos jours, écrit André Le Breton, on a cru faire un grand éloge de Gil Blas en disant que c'est "le premier roman où l'on mange." Il y a un plus bel éloge à faire des romans de Prévost: ils sont les premiers qui aient fait pleurer" (op. cit., p. 103). Diderot en fournit un parfait exemple: "Chaque ligne de l'Homme de

cascade qui plongent les personnages, enfoncés dans "l'immense considération" de leurs peines,¹ dans une "tristesse", une "mélancolie", une "langueur" tantôt douce et tantôt amère; qui leur tirent de continuels "soupirs" (le plus souvent "profonds" ou "violents"), des "gémissements", des "plaintes", des "transports", des "oris", des "sanglots"; qui leur font verser des "ruisseaux de larmes" ou des "torrents de pleurs".

Hommes ou femmes, justes ou méchants, victimes ou bourreaux, ils ne peuvent ressentir la moindre émotion sans avoir aussitôt "la larme à l'oeil". Même si, par exception, tout va bien, ils trouvent encore le moyen de "s'attendrir" jusqu'aux larmes. C'est ainsi qu'à côté des pleurs amers nous avons les "pleurs aimables"²; que les "larmes de joie" voisinent avec les "larmes d'amour" et "de tendresse"; qu'on en verse "de repentir", voire même "d'affectées" (crime atroce dont n'est capable, d'ailleurs, que le seul personnage irrémédiablement méchant de tout le roman, dona Cortona, courtisane espagnole).

qualité retiré du monde, du Doyen de Killerine et de Cleveland, excite en moi un mouvement d'intérêt sur les malheurs de la vertu et me coûte des larmes" (De la Poésie dramatique, 1759. In Oeuvres Complètes, édition Assézat [Paris: Garnier, 1875], t. VII, p. 313).

¹Cleveland, t. I, p. 113. Pour les citations tirées de Cleveland nous nous contenterons désormais d'indiquer le tome et la page, étant entendu qu'il s'agit de la tomaine de l'oeuvre même, non de la collection entière. Nous avons cru pouvoir nous permettre de moderniser l'orthographe (sauf en ce qui concerne les noms propres).

²II, 265.

Comme Fanny (l'épouse aimée et aimante) dans les siennes,¹ le lecteur finit par se noyer dans toutes ces larmes. Un dénombrement rapide nous a permis de relever plus de cent cinquante de ces pleurnicheries; soit en moyenne une toutes les treize pages ! C'est que pour Prévost, les larmes sont l'indice certain d'une noble sensibilité: "Les coeurs durs et cruels, dit l'Homme de qualité, ne sentent point de douceur à pleurer. Des larmes répandues avec bienséance et avec modération sont la preuve d'un caractère sensible et généreux; elles ne déshonorent jamais."²

Pleurer et faire pleurer est d'ailleurs le but avoué de Cleveland rédigeant son "Histoire" (dont "l'auteur des Mémoires d'un Homme de qualité" n'est naturellement que le traducteur et l'éditeur).³ Entraînant son "public", au début du troisième livre, "dans

¹I, 233.

²Mémoires et aventures d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde, in Oeuvres Choiesies, vol. I à III (Amsterdam et Paris: 1783), t. II, p. 414. C'est à cette édition que renverront désormais nos citations de ce roman (excepté pour l'épisode de Manon Lescaut), dont nous abrègerons le titre en Mémoires et aventures.

³"L'auteur des Mémoires d'un Homme de qualité" c'est l'Homme de qualité lui-même (le personnage à qui des Griex raconte son histoire et qui nous la rapporte), et non Prévost. Ce gentilhomme mystérieux, le marquis de ... (nous ne saurons jamais son véritable nom, mais seulement son pseudonyme: marquis de Renoncour) "éditera" encore Le Doyen de Killerine (1735-1740), les Mémoires de M. de Moncal (1741), et les Mémoires pour servir à l'histoire de Malte (1741), bien que l'abbé, qui ne prévoyait pas au début toute l'utilité qu'il allait retirer du personnage, ait eu l'imprudence de le faire mourir au beau milieu de la publication de ses propres Mémoires (entre les volumes IV et V de l'édition originale, soit vers 1731). En tout cas, ce recours à un même éditeur, responsable de récits différents, dénote de la part de Prévost, un effort pour organiser son oeuvre romanesque, qui n'est pas sans évoquer (encore que tenté sur une moindre échelle, mais avec plus d'un siècle d'a-

la mer immense de ses infortunes", il annonce, non sans une sombre délectation: "Je commence une narration que je vais accompagner de mes larmes, et qui en fera couler des yeux de mes lecteurs. Cette pensée me cause quelque satisfaction en écrivant"¹

Car ce "romantique de 1730", pour appliquer à Cleveland une appellation imaginée par Paul Hazard pour Prévost,² a fini par chérir ses maux: "la plus douce consolation d'une grande douleur est d'avoir la liberté de se plaindre et de paraître affligé. Le coeur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse" S'il se plaît, à la fin de son existence, à rappeler le souvenir d' "infortunes" si

vance) le procédé dont Balzac se servira pour réduire à l'unité sa nombreuse Comédie humaine.

Il est évidemment tentant, dans ces circonstances, d'identifier l'Homme de qualité avec Prévost: disons pour le moins que le marquis tend à s'affirmer, la plupart du temps, comme son porte-parole autorisé. Quant à Cleveland, il apparaît comme un autre avatar de la même riche personnalité: le pseudo-Renoncour prend en effet grand soin de souligner à quel point il voit, dans le fils naturel de Cromwell, un autre lui-même, "un homme qui a le coeur à peu près fait comme [le sien], et qui a fait le même usage que [lui] des aventures d'une vie malheureuse." "Je trouvai en effet —écrivit-il dans la préface, après avoir lu le manuscrit de Cleveland que lui a confié le fils de ce dernier— tant de rapport entre les inclinations de M. Cleveland et les miennes, tant de ressemblance dans notre manière de penser et dans nos sentiments, que je confessai au fils que je m'étais reconnu dans les traits de son père, et que nos coeurs, si l'on me permet cette expression, étaient de la même trempe, et sortis du même moule" (I, III).

¹I, 233. L'Homme de qualité allait beaucoup plus loin encore: "Si les pleurs et les soupirs ne peuvent porter le nom de plaisirs, il est vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une personne mortellement affligée. Tous les moments que je donnais à ma douleur, m'étaient si chers, que pour les prolonger, je ne prenais aucun sommeil" (Mémoires et aventures, I, 264).

²"Un Romantique de 1730. L'abbé Prévost," Revue de Littérature Comparée, XVI, 1936, pp. 617-634.

nombreuses et si diverses qu'il ne les distingue plus, fondues comme elles sont en "une masse uniforme de douleur,"¹ c'est avant tout pour "nourrir une chère et délicieuse tristesse"² Et c'est, paradoxalement, l'ultime satisfaction de ses vieux jours.

Ainsi le roman tourne à la confession (le mot revient plus d'une fois). Ce n'est point son "éloge" que veut faire Cleveland, ce n'est pas pour "cette fumée qu'on appelle gloire"³ qu'il écrit. Son "Histoire" sera "le récit sincère" de ses "malheurs" et de ses "faiblesses",⁴ comme des "traits qui peuvent être honorables à [son] caractère."⁵ En fait, s'il n'a pas "honte" de se laisser voir tel qu'il est "au public et de lui faire l'aveu ingénu de [ses]

¹II, 267.

²I, 2-3. Cette espèce de masochisme "préromantique" semble être une constante du personnage prévostien. "Je n'écris mes malheurs que pour ma propre satisfaction," déclare l'Homme de qualité dès la troisième phrase de ses Mémoires (I, 1). De même, et l'on pourrait multiplier ces citations, l'Honnête homme, autre héros anonyme de Prévost, confesse "qu'étant rempli des événements qui avaient ruiné sa fortune et son repos, il avait trouvé depuis plusieurs mois de la douceur à les écrire" (Mémoires d'un Honnête homme, 1745. In Oeuvres Choisies [Amsterdam et Paris: 1784], Avant-propos de l'éditeur, p. XII).

Dans un article fort important, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus loin ("Thèmes Malebranchistes dans l'oeuvre de Prévost," in L'Abbé Prévost. Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, 20 et 21 Décembre 1963 [Aix-en-Provence: Editions Ophrys, 1965], pp. 155-172), Jean Deprun a montré que ce thème, qu'il appelle de "la tristesse douce-amère" (p. 166) vient en droite ligne de Malebranche (Recherche de la vérité, livre V, chapitre III).

³II, 383.

⁴II, 525.

⁵II, 430.

fautes," c'est qu'il est persuadé, avec Malebranche,¹ "que le bien ou le mal d'une action doit se tirer du principe qui fait agir, et qu'il n'y a par conséquent que le motif qui déshonore."² Et, comme bien l'on pense, s'il s'est trompé quelquefois, Cleveland "n'a jamais manqué de droiture dans ses intentions."³

Comme l'Homme de qualité, comme des Grieux, il nous découvre son passé pour pouvoir, par une sorte d'exhibitionnisme moral des plus suspects, faire son examen de conscience devant témoins. Et il y prend un plaisir extrême: à croire que l'aveu ravive, en le rappelant, l'agrément de la faute, ou, ce qui serait encore plus malsain, qu'il est en lui-même source de joie.

En réalité il parle pour Prévost, perpétuellement dévoré du besoin de se confesser en public.⁴ A travers toute son oeuvre, remarque C.-E. Engel, "se déroule une immense, une interminable confession toujours recommencée avec une sorte de volupté, toujours

¹Cf. Jean Sgard, Prévost romancier, p. 18.

²II, 430.

³II, 431.

⁴Cf. Le Pour et Contre (VI, 229), où il répond ainsi à de soi-disant calomnies répandues par ses ennemis: "S'ils en veulent à mes faiblesses, je leur passe condamnation, et ils me trouveront toujours prêt à renouveler l'aveu que j'ai déjà fait au Public. Qu'ils les déguisent après cela sous toutes sortes de formes, je leur aurai beaucoup d'obligation s'ils peuvent contribuer à augmenter mon repentir."

Cf. également cette exclamation d'un ami-ennemi de Cleveland (Gelin): "Oh! que je trouve de douceurs à vous confesser mes crimes. De quel poids funeste je me viens décharger" (III, 408).

approfondie"¹ Confession qui est pour lui le moyen le mieux approprié, sinon le seul, de se chercher et de s'exprimer: le roman, de généralement futile et simplement narratif qu'il était, en devient "une aventure intérieure."² Il y gagne ses lettres de noblesse, et Prévost de pouvoir s'imposer comme le véritable créateur de la littérature personnelle.

Se confesser n'est-ce pas, d'ailleurs, se punir soi-même,³ et dans une certaine mesure réparer ses fautes⁴ ? Cleveland, consciemment ou non, sent la nécessité de justifier, "par ces pieux prétextes, l'étalage souvent fort impudique de son moi. Et puis, quoi qu'il en ait, le personnage reste l'invention d'un élève des jésuites, d'un prêtre qui ne fut pas un mauvais prêtre, qui a exercé son ministère, prêché et dirigé des âmes: sous la rude écorce du "Philosophe anglais" transparait en filigrane la formation chrétienne de son créateur.

Bien qu'il ait obéi à d'autres motivations, on ne peut s'empêcher ici de songer à Rousseau, "son héritier spirituel,"⁵ et à

¹Le Véritable abbé Prévost, p. 265.

²Jean Sgard, in Histoire de la littérature française, sous la direction de Jacques Roger, (Paris: Armand Colin, 1970), t. II, p. 549.

³"Je me sens porté à le confesser ici par une espèce de justice qui me fait regarder cette confession comme un châtement" (II, 565).

⁴"Je répare par cette confession l'imposture de mes sens" (IV, 13).

⁵Jean Sgard, Prévost romancier, p. 530.

ses Confessions. Et l'on ne s'étonne pas de voir le grand chantre du moi déclarer: "La lecture des malheurs imaginaires de Cleveland, faite avec fureur et souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens"¹

Mais plus que son ton larmoyant, ou ses relents de confessional, ce qui devait faire la fortune de Cleveland c'est d'abord son sujet: la poursuite du bonheur. La grande, la seule affaire du "Philosophe anglais" c'est, en effet, d'être heureux. Toute son "Histoire" n'est que le récit d'une longue et douloureuse "chasse du bonheur" (comme dira Stendhal)² et une méditation sur les moyens d'y parvenir.³ On reconnaît là "l'une des idées-force qui animent

¹Les Confessions (Paris: Garnier, 1964), pp. 253-254. Sur la dette de Rousseau envers Prévost, cf. notamment Servais Etienne, op. cit., passim, et C.-E. Engel, "L'Abbé Prévost et Jean-Jacques Rousseau," Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, XXIX, 1939-1940, pp. 19-39, qui propose un grand nombre de rapprochements entre les personnages et les situations romanesques mis en scène par les deux écrivains.

²Cf. notamment (l'expression revenant fréquemment sous sa plume) la Vie de Henry Brulard: "J'appelle caractère d'un homme sa manière habituelle d'aller à la chasse du bonheur, en termes plus clairs, mais moins significatifs: l'ensemble de ses habitudes morales" (in Oeuvres Intimes, [Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961], p. 314). Si nous citons ici Stendhal, qui doit tant au XVIIIème siècle, c'est parce qu'il appréciait particulièrement les oeuvres de Prévost: enfant, il lisait avec plaisir les Mémoires et aventures (ibid., pp. 93 et 153); il a cité Manon Lescaut et Le Doyen de Killerine parmi "les quinze ou vingt ... livres" dont il a tiré sa théorie de l'amour (De l'Amour, "Fragments divers," n° CLXVI, in Oeuvres Complètes [Paris: Honoré Champion, 1926], t. II, p. 227); enfin il a fait l'éloge de Cleveland dans deux lettres à sa soeur (10 juin et juillet 1804): cf. Correspondance (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1962), t. I, pp. 102 et 103. Sur les raisons qui lui faisaient aimer ce dernier roman (voyage imaginaire, utopie, etc.) cf. Fernand Rude, Stendhal et la pensée sociale de son temps (Paris: Plon, 1967), p. 45.

³En quoi il se montre, une fois de plus, l'émule de l'Homme

toute l'époque et se répandent dans toutes les directions," pour citer Robert Mauzi qui a montré "la valeur quasi obsessionnelle que prend alors ce thème."¹ Les contemporains de Prévost ne pouvaient rester insensibles aux malheurs (catastrophes providentielles et "maladies de l'âme") que son héros, âme sensible lancée dans une quête qui est aussi la leur, ne manquera pas de rencontrer sur sa route.

Car son "mauvais destin"² (du moins en est-il persuadé), a fait naître Cleveland, ce "premier type de l'homme fatal" dans la littérature française,³ tout exprès pour être "le plus malheureux de tous les hommes."⁴ Il se croit sans cesse poursuivi "par le courroux du ciel,"⁵ le "jouet d'une puissance maligne" qui ne

de qualité, dont l'ouvrage préféré est toujours "un bon livre de morale, où les détours du coeur [sont] bien expliqués, les avantages de la vertu et les douceurs d'une vie réglée, exposés dans tout leur jour, enfin un livre où ce qui peut faire le vrai bonheur de l'homme [est] bien traité" (Mémoires et aventures, I, 110-111). Même idée dans l' "Avis de l'auteur" placé en tête de Manon: "Les plus doux moments [de la vie des] personnes d'un certain ordre d'esprit et de politesse ... sont ceux qu'ils (sic) passent, ou seuls, ou avec un ami; à s'entretenir à coeur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bonheur, des faiblesses de la nature qui nous en éloignent, et des remèdes qui peuvent les guérir" (Manon Lescaut, édition de Frédéric Deloffre et Raymond Picard [Paris: Garnier, 1965], p. 5. C'est à cette édition que renverront dorénavant toutes nos citations de cet ouvrage).

¹L'Idée du bonheur au XVIIIème siècle (Paris: Armand Colin, 1960), pp. 13 et 14 n. 3.

²I, 250.

³André Monglond, Le Prémantisme français, t. I, p. 220.

⁴II, 232.

⁵II, 198.

lui conserve la vie que "pour en faire un exemple de misère et d'infortune,"¹ et va même jusqu'à changer "le cours de la nature pour assurer [sa] perte."²

"Mon nom," nous confie-t-il avec l'orgueilleuse conscience de sa fatale unicité, "était écrit dans la page la plus noire et la plus funeste du livre des destinées; il y était accompagné d'une multitude d'arrêts terribles, que j'étais condamné à subir successivement."³ Car s'il y a "communément" deux classes de malheureux (ceux qui, s'abandonnant à "leurs misères" finissent par y devenir "moins sensibles," et à l'opposé ceux qui, détournés par leur résistance d'y penser toujours, parviennent à diminuer leur souffrance, "pour moi, je puis me placer dans une troisième classe, et je suis peut-être le seul individu de ma malheureuse espèce. J'ai combattu toute ma vie contre la douleur, sans que mes combats aient pu servir à la diminuer, mon âme ayant toujours eu assez d'étendue pour être capable tout à la fois, et de l'effort qu'il faut pour résister à l'infortune, et de l'attention qui la fait sentir."⁴

C'est, au terme d'une vie fort remplie, toute consacrée à la poursuite du bonheur, un constat d'échec. Pour avoir ignoré qu'il est de l'essence de l'idéal de rester inaccessible, Cleveland ne pouvait qu'aller au-devant de déceptions: sa quête d'une espèce

¹I, 463.

²I, 467.

³I, 232-233.

⁴II, 36-37.

d'absolu de bonheur relève du domaine chimérique. D'ailleurs, pour être heureux, il faut avoir conscience de l'être: il y aura bien quelques moments de "félicité" dans son existence tourmentée, mais cet éternel insatisfait, qui se cherche toujours pour ne se trouver jamais, ne les reconnaîtra à chaque fois pour tels qu'après l'événement, quand il sera trop tard pour les goûter. L'art de jouir, où passeront maîtres les habitants de Clarens, n'est décidément pas son fort.

A la fin de son "Histoire", revenu de tout et n'espérant plus être heureux en ce monde, il se contentera d'aspirer à la sagesse et à la paix. Si, comme on l'a si souvent répété, La Nouvelle Héloïse (qui doit tant à Prévost),¹ est le roman du bonheur, Cleveland serait bien plutôt celui du malheur. A tout le moins, disons que l'abbé, aussi foncièrement pessimiste que Jean-Jacques est foncièrement optimiste, a su donner, avec l'histoire de son "Philosophe anglais", "le grand roman des illusions perdues."²

Conséquence de son pessimisme, cette "coquetterie du malheur"³ qu'il prête à son héros ("Pour moi, tout est extrême dans mon infortune")⁴ revient, en le singularisant outre mesure, à le priver de toute valeur exemplaire: un être sui generis ne saurait,

¹"En marge de chacune des pages de La Nouvelle Héloïse, vous pouvez inscrire une glose extraite de l'abbé Prévost" (Servais Etienne, op. cit., p. 44). Pour une comparaison entre la Julie et Cleveland, cf. ibid., pp. 46 sq.

²Jean Sgard, op. cit., p. 150.

³Robert Mauzi, op. cit., p. 260 n. 4.

⁴II, 2.

par définition, se proposer en modèle au commun des mortels. Aussi Cleveland n'y prétend-il pas. Il est cependant tentant (et la critique a plus d'une fois succombé à la tentation), de voir en son odyssée l'un de ces romans d'apprentissage, à but évidemment didactique, dont le succès de Télémaque avait lancé la vogue: les épreuves de toutes sortes que surmonte le héros, devant faire, en même temps que la sienne, l'éducation intellectuelle, sentimentale et morale du lecteur.

Dans un article récent, un critique américain, Clifton Cherpack, s'est vigoureusement inscrit en faux contre cette attitude.¹ Examinant les idées philosophiques, religieuses, morales et métaphysiques de Cleveland, il lui a été facile de relever les réserves continuelles, les hésitations, voire les contradictions qui rendent sa pensée incohérente et interdisent de voir en son itinéraire spirituel, comme on le fait généralement, une évolution lourde d'enseignement, de la foi en la philosophie à la foi religieuse.

Une lecture attentive montre en effet que Cleveland se retrouve, à la fin de son "Histoire", à peu près au point d'où il

¹"Literature and Belief: The Example of Prévost's Cleveland," Eighteenth Century Studies, University of California Press, vol. 6, n° 2, December 1972.

Il s'en prend nommément à Jean Sgard (Prévost romancier), Jeanne Monty (Les Romans de l'abbé Prévost: procédés littéraires et pensée morale, in Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 78 [Genève: Institut et Musée Voltaire - Les Délices, 1970], Robert Mauzi (L'Idée du bonheur au XVIIIème siècle), Jean Ehrard (L'Idée de nature dans la première moitié du XVIIIème siècle [Paris: S.E.V.P.E.N., 1963]), Roger Mercier (La Réhabilitation de la nature humaine (1700-1750) [Villemonble: Editions "La Balance", 1960]), et Henri Coulet (Le Roman jusqu'à la Révolution). Il aurait pu adresser les mêmes reproches aux contemporains de Prévost: si l'abbé Leblanc, pour ne citer que lui, compare Cleveland à Télémaque ou à Sethos, c'est bien parce qu'il y voit d'abord un ouvrage à but éducatif.

était parti. Toutes ses aventures n'ont fait que confirmer les leçons reçues jadis de sa mère: l'homme est avant tout dominé par ses passions, que la raison est impuissante à contrôler. Faute de pouvoir ainsi faire fond sur la "philosophie", Cleveland, en quête d'un support moral, se tourne alors vers la religion: mais c'est pour retomber dans le déisme vague de son enfance, dont il est également redevable à sa mère. S'il n'a rien oublié, il a peu appris. Et c'est pourquoi il a peu à enseigner: jamais, à la manière d'un Saint-Preux, par exemple, il ne cherche à imposer son opinion.

Leo Spitzer, étudiant La Vie de Marianne, proposait d'y voir non "un roman de développement ou d'éducation (un 'Bildungsroman' du type Wilhelm Meister, dû ... au mouvement piétiste qui aspirait à la perfection intérieure) mais un roman d' 'explicitation'"¹ L'expression, nous semble-t-il, pourrait aussi bien s'appliquer à l'Histoire de M. Cleveland. Lui-même, d'ailleurs, ne nous y invite-t-il pas lorsque, au début de ses mémoires, il avertit qu'il va "rappeler le souvenir de ses peines," non seulement pour "nourrir une chère et délicieuse tristesse," mais "encore [pour] la justifier"² ? Envisagé sous cet angle, son récit apparaît alors comme l'ultime tentative d'élucidation, que fait, pensché sur son existence, un homme fasciné par le mystère de sa condition d'homme, et qui voudrait enfin s'expliquer les accidents d'une destinée dont l'incompréhensibilité participe vaguement de l'horrible.

¹"A propos de La Vie de Marianne (Lettre à M. Georges Poulet)," Romanic Review, XLIV, n° 2, 1953, p. 108.

²I, 2-3.

Ainsi conditionnée par les exigences internes de cette "explicitation", son "Histoire" ne sera pas l'histoire d'une vie, stricto sensu. Prévost passe rapidement, voire cavalièrement, sur les événements qui ne l'intéressent pas: comme la petite enfance de son héros, ou sa vie entre le moment où il retourne en Angleterre et celui où il rédige ses mémoires. Il s'étend par contre complaisamment sur ce qui lui paraît relever plus immédiatement de son sujet: "la chasse du bonheur" et ses péripéties.

Lesquelles péripéties, l'imagination de l'abbé aidant, seront nombreuses et variées, frisant parfois l'invraisemblable (mais "la vraisemblance n'est pas un caractère nécessaire de la vérité").¹ La tradition et le souci de plaire à ses lecteurs l'entraînent d'ailleurs, tout autant que sa pente naturelle, à sacrifier abondamment à son goût de l'action et de l'aventure. "Prévost doit beaucoup, et même trop, à la tradition romanesque de ses prédécesseurs," note Servais Etienne en le plaçant dans "la lignée Courtilz de Sandras-Dumas Père." Ses romans "s'adressent à un public pour qui la littérature est une distraction," et non, comme pour les lecteurs de Rousseau, "une instruction."²

Dans le cadre général d'un voyage, il va donc donner à ses lecteurs ce qu'ils attendent de lui: un héros souvent plus faible que les femmes qui l'entourent, et qui passe son temps à lamenter

¹Préface de Cleveland, I, V.

²Op. cit., pp. 41-46. Sur les "traces ... visibles de l'influence que Sandras a exercée" sur Prévost, cf. André Le Breton, Le Roman au XVIIIème siècle, pp. 35-37.

son sort; une héroïne dont la beauté rend tous les hommes amoureux, mais qui sait rester chaste; la réapparition de personnages qu'on avait crus morts; des histoires épisodiques à l'intérieur de la trame principale; des exemples outrés de souffrances et de violence; des scènes de reconnaissance; l'évocation constante des forces extérieures; l'utilisation de l'érudition pour renforcer l'autorité de l'auteur; enfin une relative indifférence pour ce qui est de la cohérence et de la logique.¹

Ce qui n'est pas à dire, pourtant, que Prévost soit absolument dépourvu d'intentions pédagogiques: après tout Cleveland nous présente une succession d'expériences, et même si elle ne fait que confirmer des leçons déjà reçues, l'expérience a toujours une valeur didactique. Et puis l'abbé ne serait pas de son temps s'il pouvait oublier, fût-ce un instant, le fameux "omne tulit punctum qui miscuit utile dulci" d'Horace. Présentant l'Histoire du chevalier des Grioux et de Manon Lescaut, l'Homme de qualité, dans son "Avis de l'auteur", s'y réfère expressément: "Les personnes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public, que de l'instruire en l'amusant."²

¹Cf. l'article de Clifton Cherpacq mentionné plus haut, pp. 200-201.

²Manon Lescaut, p. 5.

Quelques années plus tard, dans Le Pour et Contre, parlant cette fois en son propre nom, Prévost se déclarera "pour tous les livres où l'instruction se trouve mêlée avec l'agrément."¹ Mais ces préoccupations passent au second plan, lorsque de critique il se mue en romancier. Et quand il se réclame (avec tous les littérateurs contemporains) du vieux principe horacien, on est en droit de se demander s'il est bien sincère, s'il ne le fait pas plutôt par une sorte d'habitude invétérée de classicisme, et dans le but de justifier ce genre relativement nouveau, et moralement suspect, qu'est encore le roman. On lit d'ailleurs, dans le volume suivant de ce même Pour et Contre : "Les Mémoires d'un Homme de qualité et leur suite Cleveland, et Le Doyen de Killérine ... sont autant de livres inutiles pour l'histoire, et dont le mérite est de former une lecture honnête et amusante." Et au tome IX il maintient encore que "ce sont des ouvrages de pur amusement."²

Il n'est donc plus question d'instruire, de faire oeuvre de moraliste, ni même simplement d'historien. L'abbé nous donne ses livres pour ce qu'ils sont, pour ce qu'il les a voulu: des ouvrages, certes, d'une bonne tenue, et où il n'est pas interdit de

¹ Le Pour et Contre, VI, 359.

² Ibid., VI, 354, et IX, 342.

En fait, dès 1730, il écrivait à son libraire: "nous pousserons le Cleveland aussi loin qu'il vous plaira, car dans les ouvrages qui ne sont que pour le plaisir, il importe peu que la fiction se trouve mêlée avec la vérité" (Extraits de plusieurs lettres de l'auteur des Mémoires d'un Homme de qualité publiés par Etienne Néaulme, etc., réédités par M.-R. de Labriolle, sous le titre: "Un inédit sur l'abbé Prévost," French Studies, IX, 1955, p. 230).

s'instruire, à l'occasion, mais qui visent surtout à distraire. Cleveland n'est pas du genre de Sethos, Prévost n'a pas cherché à y refaire Télémaque. N'y voyons donc pas un traité didactique, dépositaire des convictions profondes de l'auteur, et véhicule de son message, mais un roman à la mode du siècle, où le plaisant et le sérieux se mêlent en un dosage habile, calculé pour captiver et retenir l'attention du lecteur.

Afin d'y parvenir (et cela pendant quinze livres), l'abbé se devait de flatter le goût de son époque. Il a donc coulé dans une forme familière au public qu'il voulait séduire, des idées, des théories et des thèmes qu'il savait devoir l'intéresser, mais qui n'en étaient pas nécessairement, pour autant, les siens. D'où cette absence de rigueur, souvent déconcertante, dans la pensée et les démarches de son héros. D'où aussi, pour nous, un intérêt documentaire considérable: "Quand on connaît Cleveland et La Nouvelle Héloïse, écrit Robert Mauzi, il reste peu à découvrir sur le XVIIIème siècle !" ¹

C'est avec ces réserves présentes à l'esprit, et dans cette perspective, que nous examinerons la quête de Cleveland, et celles de ses comparses: car il n'est évidemment pas seul dans cet immense roman. Nous aurons ainsi à connaître des aventures de sa mère, de son épouse Fanny, de leur fille Cécile, de son demi-frère Bridge, de leur ami Gelin, de la providentielle Mme Riding, de la fatale Mme Lallin. Autour de ces étoiles de première grandeur, gravite

¹Op. cit., p. 10.

toute une myriade d'astres à l'éclat variable: depuis le fidèle esclave Iglou (avatar de Vendredi), des peuplades de bons et de méchants sauvages, des ecclésiastiques plus ou moins recommandables, des aventuriers (et une aventurière dangereusement séduisante), des philosophes, des savants, des mondains, des colons, etc., jusqu'à des personnages historiques: des rois (Charles Ier, Charles II, Louis XIV), un presque-roi (Cromwell, évidemment), des princes et des princesses (le duc de Monmouth, Monsieur, et surtout Madame, la fameuse Madame qui n'en finit pas de mourir dans la période de Bossuet), le chancelier Hyde (comte de Clarendon) et sa fille, et même, pour clore une énumération déjà trop longue mais qu'on pourrait poursuivre longtemps encore, dans un rôle épisodique, le père Mersenne et Descartes, ressuscités des morts pour la circonstance !

Chacun de ces personnages est embarqué, à sa manière et pour son propre compte, dans une poursuite identique à celle de Cleveland. Mais toutes ces quêtes s'ordonnent par rapport à la sienne: cet égocentrique féroce, en rédigeant l'histoire de sa vie, n'abandonne jamais la vedette. A quelques "tiroirs" près, en effet, il reste toujours le protagoniste et les autres n'ont d'existence que dans la mesure où leurs expériences conditionnent, confirment ou éclairent les siennes.

C'est donc, sans négliger pour autant ces expériences secondaires, autour de celles de Cleveland que nous articulerons notre étude. Nous le verrons, sous l'influence de sa mère, grandir en solitaire stoïque, et demander d'abord le bonheur à la "philosophie"; puis, orphelin assoiffé d'affection, découvrir la

société de ses semblables, et chercher dans le "sentiment", l'amour et l'amitié, la réalisation de son rêve obstiné; le pouvoir absolu, les plaisirs les plus raffinés, s'étant révélés tout aussi incapables de le satisfaire, se tourner, suprême recours, vers Dieu, pour finalement rentrer en lui-même et se résigner à n'espérer d'être heureux qu'en l'autre monde.

CHAPITRE I

LE BONHEUR PAR LA PHILOSOPHIE

"La part de la philosophie dans Cleveland est considérable," note Paul Hazard,¹ et Jean Sgard va jusqu'à parler, à son propos, de "grande odyssée philosophique."² Et en effet, les moments de répit que le destin lui laisse quand même de temps en temps, Cleveland les consacre généralement à méditer, pour son propre compte, sur le sens de la vie. Leur demandant tour à tour, et toujours en vain, le secret du bonheur, il passe en revue les différents systèmes alors disponibles, et n'en adopte aucun: occasion, pour Prévost, de "faire l'examen de conscience philosophique"³ de son époque, mais sans prendre parti, sans s'inféoder à une école, et, bien sûr, sans chercher à entraîner l'adhésion de qui que ce soit.

C'est qu'il n'est pas philosophe, ni au sens moderne du terme, ni à celui qu'on lui donnait au XVIIIème siècle. Né en 1697, il n'appartient d'ailleurs pas à la génération philosophique. Plutôt qu'un penseur, il faut voir en lui un "romancier des idées,"⁴ qui aime en jouer mais ne s'intéresse pas à les appro-

¹Etudes critiques sur Manon Lescaut, pp. 97-98.

²Histoire de la littérature française, sous la direction de Jacques Roger, t. II, p. 545.

³Henri Coulet, Le Roman jusqu'à la Révolution, t. I, p. 322.

⁴Jean-Pierre Kaminker, "L'Abbé Prévost," Europe, novembre-décembre 1963, p. 54.

fondir, et va pillant un peu tout le monde, sans toujours bien digérer ses emprunts. Claire-Eliane Engel l'a montré, la philosophie pure¹ ne le tente pas: il ne lit pas les ouvrages de métaphysique, ou il ne les comprend pas (ce qui ne l'empêche pas de les juger).²

A l'instar de son créateur, Cleveland montre assez peu de goût pour la spéculation gratuite. En fait, il professe une conception fort utilitaire de la "philosophie", qu'il tend à considérer surtout comme une panacée propre à l'éclairer, à régler sa conduite, et, dans les multiples embarras d'une existence calamiteuse, à le secourir ou à lui fournir "des consolations contre le désespoir."³ S'il a mérité "ce glorieux nom de philosophe,"⁴ ce ne peut être, pense-t-il, que par sa "fermeté extérieure ... le courage et la constance" qu'il a fait paraître dans toutes ses "disgrâces".⁵

Mais quant au "sentiment intérieur de [ses] peines," tous les secours de la philosophie n'ont jamais pu les diminuer: c'est

¹Les Pensées de M. l'abbé Prévost (Amsterdam: Arkstee et Merkus, 1764), publiées un an après sa mort par Dom Alexandre-Nicolas Dupuis, extraites pour la plupart de ses romans, groupées par matières, à la façon d'un manuel de philosophie, ne sont en fait qu'un recueil de réflexions morales sur l'âme et les passions, la sagesse, l'esprit et le coeur (cf. Jean Sgard, Prévost romancier, p. 113).

²Figures et aventures du XVIIIème siècle: Voyages et découvertes de l'abbé Prévost (Paris: S.C.E.L, 1939), p. 222.

³I, 234.

⁴I, 130.

⁵I, 233.

que pour être stoïque, ce philosophe n'en est pas moins "toujours homme par le coeur."¹

Et c'est là son drame personnel. En lui, en effet, le philosophe et l'homme sensible ne coïncident pas. Le premier, écrit Robert Mauzi, "solitaire assez misanthrope, décourageant d'austérité," cherche un refuge dans les livres, auxquels il demande des leçons d'impassibilité. Le second au contraire, par tout son comportement, "échappe à la philosophie, quand il ne s'affirme pas contre elle."² C'est déchiré entre ces tendances de sa nature, dont il ne résoudra jamais la contradiction, que Cleveland, douloureux et pensif la plupart du temps, va parcourir l'existence que lui a marquée le destin.

Comme c'est à l'éducation, assez singulière, qu'il a reçue, qu'il doit les principes de sa "philosophie", nous nous pencherons d'abord sur les années de sa formation. Nous le verrons ensuite, aux prises avec l'existence, faire l'épreuve de ces mêmes principes, et réfléchir sur quelques-uns des grands problèmes philosophiques qui occupaient ses contemporains (ou ceux de l'abbé Prévost).

Au fond, ce "philosophe" est bien d'abord, et surtout, un "philosophe anglais": c'est-à-dire, le XVIIIème ayant hérité du

¹I, 234.

²Op. cit., p. 259.

siècle précédent des préjugés tenaces quant aux caractères nationaux, un type alors très conventionnel. Si les Allemands sont savants, les Italiens jaloux, les Espagnols matamores et les Français galants, on sait, depuis La Fontaine, que

les Anglais pensent profondément;
Leur esprit en cela suit leur tempérament.
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.¹

Et pour citer encore C.-E. Engel (qui a étudié l'influence de l'Angleterre —très superficielle— sur Prévost): "un grand penseur est aisément sombre, et les habitants d'un pays qui a osé tuer un roi et en chasser un autre, doivent être violents. D'où l'Anglais-type: philosophe inquiet, passionné."² L'abbé, en inventant son Cleveland, reste donc fidèle au poncif.³

D'ailleurs l'histoire de son héros est intimement liée à celle de ces monarques infortunés,⁴ et aux révolutions d'Angle-

¹"Le Renard Anglais," Fables, XII, 23.

²Op. cit., p. 226. Cf., par exemple, ce qu'écrit le Suisse Louis Béat de Muralt dans ses fameuses Lettres sur les Anglais et les Français (1725): "L'Angleterre est un pays de passions et de catastrophes" (cité par Daniel Mornet, Le Romantisme en France au XVIIIème siècle [Paris: Hachette, 1912], pp. 18-19).

³Tout comme Rousseau, trente ans plus tard, quand il créera le personnage de Milord Edouard, antre "philosophe anglais". Quelque chose du caractère de Cleveland a d'ailleurs passé dans celui de l'ami de Saint-Preux. Sur cette influence, probablement inconsciente, de Prévost sur Rousseau, cf. George R. Havens, "The Sources of Rousseau's Edouard Bomston," Modern Philology, 17 (July 1919), pp. 13-27.

⁴Prévost est attiré par cette famille tragique des Stuarts. Charles I^{er}, Charles II, Henriette d'Angleterre, le duc de Monmouth, la duchesse d'York, etc. ont un rôle à jouer dans Cleveland. C'est l'Homme de qualité, au service de Guillaume d'Orange, qui

terre. Sa mère, Elisabeth Cleveland, "fille d'un des principaux officiers du palais royal d'Hamptoncour (sic) ... adroite et intrigante,"¹ commença en effet sa carrière orageuse comme maîtresse de Charles I^{er}. Dépitée d'avoir perdu la faveur royale,² elle devint ensuite celle de son pire ennemi: ce qui ne lui réussit pas mieux, Cromwell s'étant vite lassé d'elle. Déçue dans ses ambitions, outragée dans sa fierté, elle finit par se retirer dans la solitude, et c'est à Hammersmith, loin de Londres, que son fils vint au monde. Ainsi, c'est à la "mauvaise conduite" de sa mère que Cleveland dut le jour: il ne devait jamais le lui pardonner.³ Il s'en faut de peu que, comme Jean-Jacques plus tard, il ne nous dise que sa naissance fut le premier de ses malheurs.

assure la fuite de Jacques II en 1688. L'action du Doyen de Killeringe se situe dans le voisinage immédiat de la cour jacobite de Saint-Germain, etc. (cf. C.-E. Engel, "L'Abbé Prévost et le thème jacobite," in Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, pp. 101-111).

¹I, 3.

²Prévost pense ici, bien évidemment, à Barbara Villiers (1641-1709), épouse de Roger Palmer, cousine des Buckingham et tout aussi intrigante. Belle et spirituelle elle devint, à dix-neuf ans, lors de la Restauration, la maîtresse de Charles II. Le roi la fit comtesse de Castlemaine en 1661, duchesse de Cleveland en 1670, et reconnut cinq de ses sept enfants. Puis, fatigué de ses extravagances, de ses infidélités, de son ambition et de sa rapacité, la remplaça, en 1673, par Louise de Kéroualle (la duchesse de Portsmouth). L'un de ses fils, mort en 1730 (donc au moment où Prévost, alors exilé à Londres, pense et entreprend son roman), hérita du titre ducal de Cleveland qu'il transmit à son tour à son propre fils.

En mêlant ainsi, à la manière d'un Saint-Réal ou d'un Courttilz de Sandras, un peu de vérité historique (ou géographique) à beaucoup d'inventions et d'erreurs, Prévost espère donner à ses fictions, invariablement présentées comme des "mémoires" ou des "histoires", un certain cachet d'authenticité.

³I, 6.

Quant à Cromwell, ce "monstre", ce "barbare", ce "cruel", il se montrera évidemment le plus dénaturé des pères. Parvenu au pouvoir suprême, cet hypocrite assoiffé de respectabilité n'aura qu'un souci: faire disparaître les traces de ses erreurs de jeunesse.¹ Pour échapper aux tentatives faites contre la liberté, sinon la vie de son fils, Madame Cleveland, dans l'épisode le plus fameux du roman, en sera réduite à se réfugier avec lui dans le "sein" même de la terre: une grotte du Devonshire.

C'est "une des plus affreuses cavernes qu'on puisse imaginer." L'entrée en est dissimulée au fond d'une gorge étroite; il en sort une rivière dont on n'a jamais pu trouver la source. "Les environs sont déserts." Cet horrible séjour s'étale au coeur de la montagne, en une succession de salles immenses ou minuscules, à la voûte tantôt très élevée, tantôt surbaissée. La lumière n'y pénètre jamais, "l'air extérieur" non plus: la température de cet endroit hors du monde est celle d'un "printemps perpétuel". Rien n'est plus aisé que de se perdre dans les dédales de ce labyrinthe, et Cleveland n'y manquera pas: sans une intervention providentielle il n'en serait pas sorti vivant.

¹Cleveland n'est pas le seul bâtard de Cromwell. Il se découvrira bientôt, en effet, un demi-frère: le "doux" Bridge, au destin encore plus funeste que le sien, et qui n'est d'ailleurs, à proprement parler, qu'un de ses avatars. L'histoire, inutile de le souligner, ne connaît pas d'enfants illégitimes au Protecteur; pourtant ses ennemis en avaient fait courir le bruit: cela suffisait à Prévost (cf. C.-E. Engel, Figures et aventures du XVIIIème siècle, p. 63).

Dans "ce lieu ténébreux ... appelé Rumneyhole par les habitants du pays,"¹ il va cependant passer les années les plus heureuses de son existence. C'est que, tombe pour Mme Cleveland qui ne reverra jamais la lumière du jour, le "sein" de la terre est bien plutôt pour lui, avec son obscurité, sa douce chaleur constante, la protection offerte contre le monde extérieur, comme un autre sein maternel. Son séjour à Rumneyhole finit par prendre l'aspect d'une seconde gestation, et sa sortie de la "chère caverne,"² après la mort de sa mère, en tout point comparable à une seconde naissance, sera, absolument, une mise au monde.³

¹I, 68-70. Si le nom est inventé, le paysage ne l'est pas. Prévost connaissait bien le Sud de l'Angleterre qu'il avait longuement parcouru, sans doute en 1730. Son porte-parole, l'Homme de qualité, nous assure avoir vu la caverne de Cleveland dans son "voyage d'Angleterre," et pour faire bonne mesure va jusqu'à en signaler de semblables à "la curiosité du lecteur" (Préface, X). Sur ce point cf. Jean Sgard, Prévost romancier, pp. 126 sq..

²I, 153.

³On a beaucoup épilogué sur cet étrange épisode, très "roman noir". La première, C.-E. Engel (op. cit., pp. 181 sq.), a proposé d'en voir la source dans The Life of Mme de Beaumont (1721), roman de Penelope Aubin, fille d'un officier protestant français réfugié en Angleterre. Développant cette donnée, Henri Roddier ("Robert Challes inspirateur de l'abbé Prévost et de Richardson," Revue de Littérature Comparée, janvier-mars 1947, pp. 3-38) a montré à son tour l'influence de Télémaque et de Robinson Crusoe sur la romancière anglaise: les aventures du fils d'Ulysse commencent dans la grotte de Calypso, et c'est dans une caverne du pays de Galles, arrangée à peu près comme la demeure à demi-souterraine de Robinson, que se cache la jeune fille aimée par le héros de Mrs. Aubin. De sorte qu'en dernière analyse c'est à Télémaque, ou à Robinson, que Cleveland serait redevable de sa caverne. Quoi qu'il en soit, Prévost avait-il vraiment besoin, pour cela, de l'intermédiaire de l'obscur Mme de Beaumont? Nous savons qu'il connaissait de première main, et appréciait fort, l'oeuvre de Defoe; quant à Télémaque, c'était une de ses lectures préférées (le seul roman avec La Princesse de Clèves, dont l'Homme de qualité recommande la lecture

Du point de vue intellectuel et moral, en tout cas, ces cinq ou six années¹ sont sans conteste les plus formatives de sa vie. C'est pendant cette période, sous la férule de son "excellente mère", qu'il va consolider les premiers "principes de la philosophie" qu'elle a commencé à lui inculquer dès l'âge de sept ou huit ans. Car, instruite par le malheur, cette femme naguère "mondaine et dissipée, qui avait été tout à tour l'esclave de l'amour et de l'ambition,"² est devenue "philosophe". A Hammersmith d'abord, à Rumneyhole ensuite et surtout, elle va prendre en main l'éducation de son fils.

On sait à quel point le XVIIIème siècle s'est passionné pour les questions pédagogiques. C'est qu'il s'était persuadé que le progrès amènerait le bonheur. Dans cette perspective, l'éducation, facteur de progrès social aussi bien qu'individuel ("la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie"),³ devenait "responsable en définitive du bonheur."⁴ Les ouvrages sur l'éducation

à son élève, qu'il a toujours dans sa poche, et qu'il finira même par traduire en turc ! Mémoires et aventures, I, 405).

¹Bien qu'il soit impossible, l'auteur aidant, de reconstituer avec certitude la chronologie du roman, on peut estimer que le "fils naturel de Cromwell" a une dizaine d'années quand sa mère juge prudent de le soustraire aux persécutions paternelles, seize ou dix-sept tout au plus quand la mort de Mme Cleveland, l'expulsant de la caverne, le projette dans la vie. C'est un enfant précoce qui a trouvé refuge à Rumneyhole, c'est (du moins le croit-il) un homme fait qui en émerge.

²I, 7.

³Condorcet, Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, ouvrage posthume, 1795. Cité par Robert Mauzi, L'Idée du bonheur au XVIIIème siècle, p. 575, n. 4.

⁴Robert Mauzi, ibid., p. 573.

pullulèrent,¹ remettant en cause des principes et des méthodes qui avaient fait leur temps. Prévost, si sensible à tous les courants d'idées de son époque, ne pouvait manquer de s'intéresser à ces problèmes. L'éducation de Cleveland allait lui offrir l'occasion de passer rapidement en revue, pour les présenter à ses lecteurs, quelques méthodes et quelques points de pédagogie dont on débattait alors, et qui parfois, ne sont pas sans évoquer, par avance, Rousseau.

Il semble bien pourtant qu'il existe, dès le départ, une différence radicale entre le système de l'abbé et celui de l'auteur de l'Emile. Si pour ce dernier "la plus grande, la plus importante règle de toute l'éducation ... ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre,"² pour Prévost, ou du moins pour Mme Cleveland, il n'est jamais trop tôt pour commencer l'étude. Le jeune "philosophe anglais" se verra impitoyablement retrancher "tous les amusements de l'enfance,"³ et dès qu'il aura la force de les soutenir, on lui mettra des livres entre les mains, et ce seront là ses seuls jouets.⁴

¹"On ne parlait dans ma jeunesse," écrit vers 1768 Sébastien Mercier, "que d'éducation. Chaque pédant faisait son livre; heureux encore tant qu'il n'était qu'ennuyeux" (L'An deux mille quatre cent quarante, Rêve s'il en fut jamais Bordeaux: Ducros, 1971, p. 136).

²Emile ou de l'Education (Paris: Garnier, 1964), p. 82.

³I, 7.

⁴Au contraire, "à peine à douze ans Emile saura-t-il ce que c'est qu'un livre," car "la lecture est le fléau de l'enfance," et les livres les instruments de sa "plus grande misère" (Emile, édition citée, p. 180).

Il gagnera, à ce régime, de savoir lire "lorsque le commun des enfants commence à parler," et "penser et ... réfléchir dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on est."¹ Mais cette "perfection", comme dira Rousseau, c'est "au dépens de son bonheur" qu'il l'aura achetée; n'ayant pas "vécu la vie d'un enfant", il n'aura pas "joui de son enfance."² A la fin de sa vie, se remémorant ces années solitaires et sans joie, consacrées au seul travail, il laissera échapper ce demi-aveu qui, sur le plan humain du moins, condamne le système de sa mère: "l'étude a des douceurs, mais mélancoliques et toujours uniformes."³ La manière de voir de Prévost, que manifeste cette désapprobation discrète, n'est donc pas si éloignée qu'il avait d'abord pu le paraître de celle de Jean-Jacques.⁴

Il n'en sera pas de même de la question, si souvent débattue alors, de savoir s'il vaut mieux élever les enfants au collège, ou leur donner un précepteur. On sait la réponse de Rousseau, et ce qu'il pense de "l'institution publique": Emile échappera à "ces risibles établissements qu'on appelle collèges."⁵ Prévost, lui,

¹I, 9.

²Emile, édition citée, p. 180.

³I, 139.

⁴Ce qui nous autorise, incidemment, à formuler cette loi interne à notre roman: si Cleveland, mutatis mutandis, parle le plus souvent pour Prévost, sa mère soutient au contraire des points de vue dont l'abbé finit généralement par montrer l'inanité.

⁵Emile, édition citée, pp. 10-11.

après avoir paru soutenir la même thèse (l'Homme de qualité s'est fait précepteur d'un jeune seigneur, tout comme Mme Cleveland de son fils), finit pourtant par conclure en faveur de "l'école publique."¹ Ainsi Cleveland, se sachant incapable de faire pour ses enfants "ce que [sa] mère avait fait pour [lui]"² (espèce d'abandon qui n'est pas sans lui causer quelques remords), préférera les mettre au collège, plutôt que de les confier à un étranger.

Son propre exemple lui a d'ailleurs appris "que les méthodes singulières d'éducation, quelques sages qu'on les suppose, ne produisent pas toujours un effet avantageux." Leur grand défaut c'est de couper l'enfant du reste du monde. Or, "nous sommes faits pour la société: la raison veut donc que les premières leçons qu'on nous donne répondent à cette destination naturelle." Pour remplir ses devoirs sociaux, qui sont "les plus indispensables" puisque (il y insiste) "les plus naturels," l'enfant a besoin de cette "science du monde qui ne s'apprend guère que par la pratique." L'élever dans la solitude, c'est "l'empêcher de prendre, dès ses premières années, les connaissances dont il doit faire un perpétuel usage pendant le cours de sa vie." Les deux fils de Cleveland entreront donc "dans le train commun,"³ au "collège de Louis-le-Grand," chez les jésuites (qui ont d'ailleurs "d'excellentes méthodes pour

¹II, 393.

²II, 391.

³II, 392-393.

l'éducation de la jeunesse").¹ Cette solution n'est "peut-être" pas non plus parfaite, mais, tout bien considéré, ses "avantages" passent de beaucoup "ses inconvénients".²

Autre problème pédagogique d'actualité, sur lequel Prévost a son mot à dire: la "querelle du latin". Malgré des critiques de plus en plus nombreuses, on n'enseignait encore traditionnellement, dans les collèges, "rien que du latin, et de la rhétorique latine,"³ avec, dans les classes terminales (facultatives), la philosophie scolastique (en latin): ni science, ni histoire, presque pas de français, aucune langue étrangère vivante. Au nom du bon sens, et d'un certain réalisme pratique, la plupart des "philosophes" s'attaquèrent à cette dictature des études latines. Il faudra pourtant, on le sait, attendre la seconde moitié du siècle, pour voir le français commencer à se répandre, et les sciences figurer peu à peu, et bien timidement, dans les programmes scolaires.

¹III, 501-502. Cf. également IV, 42-43: "Il y a peu de ces établissements où un père curieux de voir former ses enfants à l'honneur, à la politesse, à la bonne grâce du corps, aux qualités, en un mot, qui servent à rendre meilleur ou plus aimable, et même aux sciences qui entrent dans le caractère de l'homme d'un mérite accompli, puisse les placer avec autant d'avantage qu'au collège de Louis-le-Grand." Ces louanges de Prévost, encore que certainement sincères, n'en sont pas moins intéressées: il s'agit pour lui de tenter un rapprochement avec ses anciens maîtres, qu'il avait quelque peu malmenés dans les livres précédents.

²II, 393.

³Daniel Mornet, Les Origines intellectuelles de la Révolution française (1715-1787) (Paris: Armand Colin, 1933), p. 61.

Encore que fort bon latiniste,¹ Prévost, par le truchement de Mme Cleveland, va lui aussi souligner cette emprise exagérée. La mère de notre jeune "philosophe" étant "en général ... fort prévenue contre l'étude des langues," surtout des langues mortes, Cleveland n'apprendra pas le latin, qui, pense-t-elle, "n'est nécessaire à présent qu'aux critiques et aux maîtres d'écoles."² Les cinq ou six ans qu'on perd dans sa jeunesse à l'étudier (alors qu'il existe tant d'excellentes traductions!), peuvent être employées "plus utilement à l'acquisition des connaissances solides."³

Mais pis encore qu'une perte de temps, cette étude représente, à ses yeux, un grave danger pour l'enfant: tous "ces mots barbares et étrangers," laissant une "multitude de traces"⁴ dans son cerveau, ne peuvent en effet qu'y produire "une confusion irréparable." Pour tous ces motifs, les langues apparaissent à

¹ Ancien élève des jésuites et moine bénédictin, il pouvait difficilement ne pas l'être. Il a d'ailleurs collaboré à la Gallia Christiana des frères de Sainte-Marthe, ouvrage d'histoire ecclésiastique continé par les bénédictins, et traduit le premier volume de l'Histoire du Président de Thou (La Haye: 1733), ainsi que les Lettres de Cicéron à M. Brutus et de M. Brutus à Cicéron (Paris: 1744, 1 vol.), et les Lettres de Cicéron, qu'on nomme vulgairement familières ... (Paris: 1745-1747, 5 vol.).

² I, 9. Cf. Rousseau: "Quoi! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais" (La Nouvelle Héloïse, V, 3; in Oeuvres complètes [Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961], t. II, p. 580).

³ Montaigne, qui parla le latin avant le français, remarquait déjà: "C'est un bel et grand agencement sans doute que le grec et le latin, mais on l'achète trop cher" (Essais, I, 26 [Paris: Presses Universitaires de France, 1965], p. 173).

⁴ Autre thème malebranchiste que celui de la "trace" (cf. l'article précité de Jean Deprun, in Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, pp. 162 sq.).

Mme Cleveland comme la "peste de la raison et la ruine du jugement."¹

Son fils, guidé dans son choix par des considérations purement pratiques, n'étudiera que l'anglais et le français. L'anglais, parce que c'est sa "langue naturelle" et "qu'il est nécessaire à un homme de quelque naissance de s'exprimer poliment, et de savoir écrire de même." Le français, parce qu'il n'y a pas de langage "plus universel" et qu'il pourrait bien en avoir besoin un jour.²

C'est qu'il ne s'agit pas de faire de Cleveland un savant, mais un honnête homme et un "philosophe". D'accord en cela avec les pédagogues de son époque (ou plutôt de l'époque de Prévost), sa mère rejette donc tout système qui ne consisterait qu'en un exercice stérile de mémoire, et une accumulation de connaissances

¹De la même façon, Rousseau compte "l'étude des langues au nombre des inutilités de l'éducation" du premier âge, avançant pour cela des arguments très proches de ceux de Prévost (Emile, pp. 104-106). Par contre il l'encourage dans un âge plus avancé; non qu'il lui paraisse très utile de parler plusieurs langues, "leur usage n'est pas si important qu'on croit; mais l'étude des langues mène à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le latin pour bien savoir le français; il faut étudier et comparer l'un et l'autre pour entendre les règles de l'art de parler" (ibid., p. 247).

²₁, 10. Soulignons que ce n'est que l'enseignement précoce des langues qu'il s'agit ici de condamner. D'ailleurs, si Mme Cleveland ne parle que sa langue maternelle (ce qui tend à déconsidérer la compétence qu'elle s'arroe en matière linguistique), il n'en est pas de même pour Prévost. En plus du latin, il cite le grec dans Le Pour et Contre, pratique (et s'en montre fier) l'anglais et l'italien, enfin déchiffre l'allemand et l'espagnol (cf. Jean Sgard, Prévost romancier, p. 530, n. 4). Sur la méthode qu'il a mise au point pour apprendre une langue par an (et qui lui a servi pour apprendre l'anglais), cf. Le Pour et Contre (XVI, 327-333). En fait, on passe beaucoup de temps, dans Cleveland, où l'on voyage sans cesse, à étudier des langues étrangères (ou à déplorer de ne pas les connaître).

inutiles. Et, comme eux, elle fait la distinction fondamentale entre l'éducation objective et l'éducation subjective, ce qu'on désignait alors par les termes d' "esprit" et de "coeur". Distinction vite devenue cliché,¹ et vulgarisée par le fameux traité de Charles Rollin, De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au coeur,² mais que d'autres avaient faite avant lui, et qu'on fera encore longtemps après (Rousseau, par exemple). Ainsi, pour Mme Cleveland, "ce n'est point la mémoire, ... c'est le coeur et l'esprit qu'il faut cultiver à cet âge; de là dépend tout l'édifice du bonheur et de la vertu."³

Et voilà le maître mot lâché: "le bonheur", que, quelque peu épicurienne, elle sait bien être "le but principal" de l'homme, et qu'en déiste anglaise elle croit inséparable de "la sagesse" et

¹ Sur l'emploi fréquent que Prévost a fait de cette expression, cf. Laurent Versini, Laoclos et la tradition (Paris: Klincksieck, 1968), pp. 445-446.

² Plus connu sous le titre de Traité des Etudes (1726-1728, 4 volumes in-12). En fait le programme de Rollin, tel qu'il l'expose dans la préface de son traité, est tripartite, articulé autour de "la science, les moeurs, la religion." Il "songe premièrement à cultiver l'esprit des jeunes gens et à l'orner par toutes les connaissances dont ils sont capables;" s'applique ensuite "à rectifier et à régler leur coeur par des principes d'honneur et de probité, pour en faire de bons citoyens," (et cet entraînement à la vertu est plus important que la formation de l'intelligence); enfin, et surtout, travaille à former "en eux l'homme chrétien." Adeptes de la religion naturelle, Mme Cleveland ne retiendra pas ce troisième volet du triptyque, pourtant le plus important pour Rollin (cf. Roger Mercier, La Réhabilitation de la nature humaine, pp. 217 sq.).

³ I, 10.

de "la vertu"¹ (ces deux termes allant toujours de pair chez elle). Resterait à définir ce qu'elle entend par "vertu", l'un des mots clefs de l'époque, et comme tel sujet à de multiples interprétations. Prévost, qui en use plus que personne, s'est bien gardé, du moins dans Cleveland, d'en préciser le sens. Tout ce qu'il nous en dira est plutôt négatif: qu'elle exige une discipline constante, n'étant pas "l'effort d'un moment,"² qu'elle se doit de n'être pas trop farouche ou trop austère³ ("consistant, comme l'on dit, dans le milieu qu'elle tient entre les vices"),⁴ que l'amour est son plus dangereux ennemi,⁵ enfin que le ciel doit sans doute lui réserver des récompenses "bien magnifiques," puisqu'il en prend si peu de soin "ici-bas!"⁶

¹"C'est la vertu seule —dira de même son fils— qui rend un homme heureux" (I, 15). On sait que c'est là la thèse de John Locke, reprise plus tard par Condillac. Bien que Prévost ait fort mal parlé de Locke, qu'il faisait profession de détester pour son "matérialisme", et dont il n'avait manifestement qu'une connaissance de seconde main (cf. C.-E. Engel, Figures et aventures du XVIIIème siècle, pp. 222-225), il n'en a pas moins subi, comme tout son siècle, l'influence du sensualisme. Rappelons que l'Essay concerning Human Understanding a été traduit dès 1700, les traités de Shaftesbury (qui insistaient sur cette union du bonheur et de la vertu) à partir de 1708, etc. et que ces ouvrages ont été très lus et souvent réédités.

Sur le couple bonheur-vertu, cf. Robert Mauzi, op. cit., chapitre XIII, pp. 580-634.

²I, 92.

³I, 128.

⁴III, 507.

⁵I, 140; II, 570; IV, 101, 313.

⁶I, 124.

Ainsi, voulant rendre son fils heureux (plus heureux qu'elle ne l'a été elle-même), Mme Cleveland va travailler à le rendre vertueux et sage: son système d'éducation n'a pas d'autre objectif. Pour remplir ce programme, le jeune garçon s'appliquera "particulièrement à l'histoire, qui est la partie pratique de la philosophie morale,"¹ laquelle constitue "le principal objet" de l'étude de sa mère.² Car depuis sa retraite, ayant renoncé jusqu'aux "amusements même les plus innocents qui occupent le commun des femmes," cette dernière s'est renfermée "dans une vie sérieuse et appliquée,"³ et, toute sagesse et vertu elle-même, consacre désormais à la lecture tout le temps qu'elle ne donne pas à son fils.

Elle lit tout, "les bons auteurs du dernier siècle," aussi bien que "les meilleures traductions des ouvrages des anciens," et toutes les publications nouvelles (c'est là le dernier contact qu'elle maintient avec le monde). Sans négliger les "ouvrages d'esprit," si propres à la formation du goût, ses préférences vont aux livres des historiens ("sans le secours de la langue latine, elle était parvenue à une connaissance extraordinaire de l'histoire"), et surtout à ceux des "philosophes anciens et modernes."

¹I, 10-11. Rousseau, au contraire, condamnera l'histoire, comme inutile ou même corruptrice: cf. La Nouvelle Héloïse, I, 12, édition citée p. 60; Emile, édition citée, pp. 106 sq., 172 en note, 282 sq., etc.

²I, 8.

³I, 7.

S'intéressant à "ce qu'ils ont pensé de plus raisonnable par rapport au bonheur et à la vérité," elle en a tiré pour son usage , et celui de son fils, un "système complet" d'enseignement moral "dont toutes les parties étaient enchaînées merveilleusement à un petit nombre de principes clairs et bien établis. C'était son ouvrage favori; elle ne se lassait point de le relire."¹ Ce "livre d'or",² qu'il a recopié de sa main (dès l'âge de sept ou huit ans!), sera le vade-mecum de Cleveland. Toujours ouvert sur sa table, l'enfant apprend à le feuilleter sans cesse, à y rapporter toutes ses lectures, à juger du bien ou du mal en fonction des principes qui y sont contenus.

Il va sans dire qu'on n'en trouve nulle trace directe dans son "Histoire". Il se contente d'y faire allusion ci et là. C'est, nous dit cependant Jean Sgard, "un condensé d'Epictète, d'Epicure, de Sénèque et de Cicéron, adapté au tempérament anglais"³ (puisque'il s'agit de faire un "philosophe anglais"). Rien de plus noble, mais aussi rien de moins original et de plus dépassé. C'est que Mme Cleveland est de la vieille génération: en femme du XVIIème siècle, elle est essentiellement persuadée "qu'il appartient à la raison de diriger notre conduite, qu'elle s'exprime en maximes de valeur universelle, qu'elle s'identifie à l'ordre général des choses, et que par conséquent toute la part, en nous, des passions,

¹I, 7-8.

²I, 11.

³Op. cit., p. 213.

des impulsions, de la sensibilité, est aussi la part de l'erreur."¹
 Et rien, pas même les évidences les plus éprouvantes de son impuissance, ne l'amènera à rejeter cette morale de la raison, cette "philosophie" à base de stoïcisme, qu'elle s'obstine à croire seule capable de faire le bonheur de son fils.

Victime elle-même de l'amour et de l'ambition, elle ne peut, avec de tels principes, que condamner sans appel les passions (et même tout sentiment), responsables, à ses yeux, des malheurs de l'humanité. Ce que son fils, parfaitement endoctriné, résumera en une phrase: "Supposez des hommes sans passions sur la terre, vous aurez une société de personnes heureuses." C'est par "leurs injustices mutuelles, leurs jalousies, leurs haines, et tous les autres mouvements déréglés de leur âme" que les hommes rendent misérable leur "condition", qui sans cela "ne serait point à plaindre."²

La paix du coeur, la "constante égalité" de l'esprit,³ la tranquillité, sont seuls susceptibles de faire le "bonheur de l'âme."⁴ Ce sont les "folles agitations" des hommes, ... les obstacles qu'ils mettent volontairement à leur repos,⁵ qui font tout leur malheur. Bref, les termes de "paix", de "tranquillité",

¹ Antoine Adam, Le Mouvement philosophique dans la première moitié du XVIIIème siècle (Paris: S.E.D.E.S., 1967), p. 85.

²I, 57.

³I, 8.

⁴I, 16.

⁵I, 59.

de "repos", sont devenus, pour Mme Cleveland, synonymes de "bonheur". Les derniers mots qu'elle adresse à son fils, avant de mourir, résument parfaitement sa philosophie: "Je vois à votre tranquillité que vous êtes heureux"¹

Cette paix, comment y parvenir ? En suivant "les principes de l'innocence naturelle." Car la nature, qui "ne les a pas faits pour être malheureux,"² a donné aux hommes "des moyens simples et innocents" pour parvenir au bonheur. Ils sont bien injustes de l'accuser: "que ne suivent-ils son innocente direction!" En deux pages,³ l'idée revient trois fois: c'est que Prévost a une foi absolue en la bonté de la nature dont, pour lui, "tous les mouvements sont droits et appartiennent à l'ordre."⁴

"Cette affirmation gratuite, élevée à la hauteur d'un dogme," et appelée à l'illustre carrière que l'on sait, serait même, selon C.-E. Engel, la "seule croyance [qui] reste inébranlable" chez lui.⁵ Il a beau, n'en étant pas à une contradiction près, faire dire à son Homme de qualité: "Personne n'est plus persuadé que moi

¹I, 64.

²Cf. La Mettrie, L'Homme machine (1748): "La nature nous a tous créés uniquement pour être heureux" (cité par Pierre Naville, D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIIIème siècle, [Paris: Gallimard, 1967], p. 173). Et Rousseau: "Il faut être heureux, cher Emile; c'est la fin de tout être sensible; c'est le premier désir que nous imprima la nature; et le seul qui ne nous quitte jamais" (Emile, édition citée, p. 564).

³I, 58-59.

⁴II, 444.

⁵Le Véritable abbé Prévost, pp. 280-282.

de la réalité d'un premier crime, qui a rendu tous les hommes coupables, faibles et malheureux. C'est le fondement du christianisme et je ne vois rien de mieux établi,"¹ ce "singulier bénédictin" fait, comme tout son siècle d'ailleurs, bon marché de la doctrine du péché originel.

Quand, trente ans plus tard, la nouvelle Héloïse écrira que "les premiers mouvements de la nature sont toujours bons et salutaires,"² elle ne fera que répéter, avec bien d'autres, le credo de Mme Cleveland. Mais de même que Julie sera forcée de convenir qu'on sort de "l'état de nature presque en naissant" (ce qui, en réduisant à rien le champ d'application du principe, lui ôte toute portée pratique), de même Mme Cleveland est amenée immédiatement à tempérer l'absolu de son assertion par un correctif d'importance: "Cependant il faut confesser que s'il est facile de mener une vie tranquille et heureuse en suivant la nature, c'est lorsqu'elle n'a point encore été altérée par les passions."³

C'est précisément la triste situation dans laquelle elle se trouve, ayant été "pendant longtemps la proie de mille passions animées" Et elle avoue à son fils que c'est par désespoir et

¹Mémoires et aventures, I, 7.

²La Nouvelle Héloïse, V, 3. Editions citée, p. 571. La phrase de Julie semble répéter, comme en écho, ce "principe de la philosophie" de Mme Cleveland: "les mouvements simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence" (I, 138-139). Autre écho dans Emile ? : "tous nos premiers penchants sont légitimes" (p. 357).

³I, 59.

par nécessité, beaucoup plus que par goût, qu'elle a quitté le monde. "Heureuse nécessité" d'ailleurs, puisque, le ciel aidant, un reste de droiture et d'amour de la vertu, que sa corruption n'avait pas complètement étouffé, l'a rendue à elle-même. Mais que d'efforts, que de combats douloureux et prolongés "contre une multitude de vicieuses inclinations" pour "obtenir une si imparfaite victoire!"¹

Car au moment où elle se flattait d'être enfin parvenue à la tranquillité, de nouvelles épreuves (les persécutions de Cromwell, qui l'ont obligée à chercher refuge dans la caverne) sont venues remettre en question l'équilibre si péniblement atteint. Tourmentée par le souvenir des malheurs passés qui revient sans cesse à sa mémoire, accablée par ceux du présent, elle en vient à trouver la vie insupportable et à souhaiter la mort. Sans remettre en cause les principes de sa "philosophie" elle ne peut pourtant qu'en constater la faillite: "Je ne trouve point dans mon coeur —avoue-t-elle à son fils— cette paix que je vois régner dans le vôtre."²

C'est que le "livre d'or" ne dispense qu'un enseignement négatif. S'il peut apprendre à Cleveland, élevé en vase clos, sans avoir jamais eu le moindre contact avec la société corruptrice, et donc en état d'innocence naturelle, à se défier de sentiments qu'il n'a nécessairement pas pu connaître, il n'est par

¹I, 60-61.

²I, 61.

contre d'aucun secours quand il s'agit de combattre les effets de ces mêmes sentiments (dont, en outre, il n'est pas à même de prévenir la naissance). Après sa mère, Cleveland en fera la douloureuse expérience. Mais plus sincère qu'elle (ou plus versatile), il n'hésitera pas à reconnaître et proclamer "l'impuissance de la philosophie naturelle à guérir les souffrances du coeur."¹ Et, brûlant ce qu'il a adoré, il finira par l'abandonner, cette "maîtresse ingrate, [qu'il a servie] inutilement, et qui [le] trahit au besoin."²

En attendant, son éducation sentimentale, complètement négligée jusqu'ici, reste à faire. Le destin va s'en charger, et Cleveland n'aura guère à s'en louer. Quittant la caverne, il découvrira, avec le monde, l'amitié, puis l'amour, sources de joies comme de misères sans nombre. Les années qui suivent en seront remplies d'événements qui tiennent plus du roman d'aventures que du roman d'idées. Dans ce tourbillon de péripéties parfois rocambolesques, il aura peu de temps à donner à la méditation. Pourtant, à deux reprises au moins, le sort lui ménagera des moments de répit qu'il consacrerà à la réflexion; ce qui, rédigeant ses mémoires, lui fournit d'assez copieux développements.

Dans le premier de ces épisodes, revenu de ses courses folles aux Amériques, et installé à Saumur, où il a enfin trouvé

¹Henri Roddier, L'Abbé Prévost, p. 123.

²II, 501.

un asile, il se livre à une sorte de révision des principes qui l'ont guidé jusqu'alors. Eperdu de douleur après la perte de ses plus chers parents et amis (on meurt beaucoup autour de lui, et de manière invariablement dramatique et sanglante), et trahi par l'amour (son épouse s'est enfuie et il toutes raisons de la croire infidèle), il va tenter de comprendre pourquoi ces mêmes principes sur lesquels sa "force" et sa "tranquillité" étaient autrefois si bien établies, se révèlent maintenant incapables de lui apporter le moindre apaisement.¹

Pour cela, s'étant persuadé que la faute en est à lui, et non à "sa" philosophie, il décide de faire table rase de tout ce qu'on lui a appris, ou qu'il a pensé par lui-même, et prenant "les choses presque dans leur origine," de réexaminer entièrement ses principes et ses "anciennes connaissances."² Nulle originalité, on le voit, dans sa démarche, pas plus que dans ses raisonnements. "On en retrouverait l'écho, écrit Henri Roddier, dans tous les ouvrages de théologie et de droit naturels de l'époque, plus ou moins pénétrés de pensée cartésienne."³

Comme un homme qui "commence à faire un libre usage de sa raison," et n'a rien d'autre sur quoi s'interroger, il se penche

¹II, 403.

²II, 406.

³Op. cit., p. 129. D'ailleurs Cleveland entrera bientôt en relations épistolaires avec Descartes (IV, 326). Remarquons, en passant, ce détail qui en dit long sur le sens historique de Prévozt: d'après la chronologie du roman, cette correspondance est censée avoir lieu vers 1670 ... et Descartes est mort en 1650!

d'abord "sur son propre être," et c'est, comme l'on pouvait s'y attendre, pour constater la dualité de sa nature, et la primauté de l'âme sur le corps. La pensée, "faculté admirable" de l'âme, lui apporte bientôt la preuve de son existence et de celle du monde autour de lui. C'est que, par la seule réflexion, cette "âme philosophe" parvient à dominer la matière "méprisable ... vile et insensible," et à s'élever jusqu'aux idées d'ordre, de perfection, et de vertu. Ces abstractions, ce n'est pas en elle qu'elle les découvre, mais en dehors d'elle: il faut donc bien qu'elles aient "une réelle existence, puisque le néant ne saurait être aperçu."

Il en arrive de là à l'idée d'un être immatériel comme l'âme, infiniment puissant, sage et bon, qui "est toute vertu, toute perfection, et toute excellence C'est l'auteur de la nature [et] le sien, c'est la source de la vie et le principe de toute lumière ... c'est l'ordre même."¹

C'est à peu près l'argument que Locke avait employé, et la démarche philosophique qu'il avait suivie, dans son Essai sur l'entendement humain. Suivant Locke, l'homme sait qu'il existe; comme le néant ne peut rien produire, il faut bien qu'il y ait un être éternel, qui doit être tout-puissant, sage et parfait.² Et avant Locke, que, nous l'avons dit, Prévost n'aime guère et connaît superficiellement, Thomas Hobbes, qui paraît lui être familier.

¹II, 406-413.

²Essai sur l'entendement humain (1690), traduit en français par Pierre Coste dès 1700, livre IV, chapitre X (cf. Paul Hazard, Etudes critiques sur Manon Lescaut, pp. 97-98).

(ou du moins plus familier), avait utilisé le même argument, voyant comme lui, dans l'ordre et la régularité de la nature, et dans l'aspiration de l'homme à la vérité, des preuves de l'existence de Dieu.¹

Mais beaucoup plus que Hobbes ou Locke, c'est Malebranche, Jean Deprun l'a prouvé,² que Cleveland suit dans son raisonnement. Après avoir affirmé, comme nous venons de le voir, le dualisme de sa nature, il infléchit aussitôt sa démarche dans un sens qui l'éloigne du cartésianisme orthodoxe. Ainsi, la formule "je pense, donc je suis", qu'on attend logiquement après cette première constatation, fait défaut. "Sans être à proprement parler esquivé ou éliminé, le Cogito est dégradé, amenuisé, déchu,"³ puisque c'est de l'extérieur, en passant pas l'intermédiaire de son créateur, que la pensée va attester l'existence de l'âme. "Anormal par rapport à l'itinéraire cartésien, écrit encore Jean Deprun, l'itinéraire de Cleveland, qui va directement à Dieu (conçu comme "l'ordre même"), et indirectement à l'âme, est au contraire routinier si nous le comparons à celui de Malebranche."⁴ D'ailleurs Prévost, comme pour avouer sa dette, a inséré dans son texte, à plusieurs

¹Leviathan (1651), chapitre XII. Cf. Paul Hazard, ibid. Prévost mentionne Hobbes dans Cleveland (IV, 208), et cite son De Cive dans Le Pour et Contre (IV, 35).

²"Thèmes Malebranchistes dans l'oeuvre de Prévost," in Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, pp. 155-172.

³Ibid., p. 168.

⁴Ibid., p. 169.

reprises, des formules évidemment empruntées à Malebranche.¹

Sûr désormais de la solidité de ses principes de base (l' "ouvrier divin" n'ayant pu, dans sa sagesse et sa bonté, lui donner la faculté de penser, pour permettre ensuite qu'il se trompe dans ses jugements, du moins aussi longtemps qu'il les portera "avec une considération attentive"),² Cleveland se tourne de nouveau vers son âme insatisfaite, pour tâcher d'y découvrir les causes de son malaise. Car, arrivé à ce stade de ses méditations,

le philosophe ... sent dans le fond de son être une secrète inclination, un penchant actif qui le porte il ne sait encore à quoi. Comment pourra-t-il définir ce sentiment ? C'est l'exigence de quelque besoin inconnu qui demande à être rempli. Si ce n'est point une douleur, c'est du moins la privation d'un bien, sans lequel il ne peut être tranquille; il y tend sans cesse, sollicité à le chercher par un mouvement involontaire, et comme entraîné par un ascendant irrésistible.³

Cette "inquiétude" enfin, pour l'appeler par son nom, et dont il souffre comme tous les héros de Prévost, Cleveland en découvre bientôt et la cause et l'objet: "A peine [le philosophe] a-t-il fait quelque pas vers la vérité qu'il la reconnaît pour l'objet même de ses désirs. Il ne peut s'y tromper; son coeur s'enflamme à mesure qu'il s'en approche. Son inquiétude semble prête à se fixer, et ses besoins à se remplir. Il lui semble qu'elle soit

¹Pour n'en prendre qu'un exemple parmi ceux que donne Jean Deprun (p. 168), la formule citée plus haut: "le néant ne saurait être aperçu," se trouve déjà, presque identique, chez Malebranche (Méditations chrétiennes): "le néant ne peut être directement aperçu."

²II, 413.

³II, 415-416.

faite pour lui, ou du moins lui pour elle."¹

La vérité, il l'a déjà dit, est de l'essence de l'être suprême: ainsi, cette inquiétude profonde qui le porte vers Dieu, loin d'être, comme il l'avait d'abord cru, une imperfection de sa nature, lui devient au contraire promesse de bonheur, car "quiconque a connu son auteur, et s'est bien connu soi-même, ne fait plus, s'il le veut, que des pas certains vers le bonheur et la sagesse."² Et c'est là le programme du philosophe: indifférent à tout, aux maux comme aux biens, il se doit de n'en jamais dévier.

Relevons au passage ce terme d' "inquiétude", qui fait inévitablement songer à Locke et sa fameuse "uneasiness", notion d'ailleurs assez vague, qu'il évoque, mais ne définit pas, au second livre de son Essai sur l'entendement humain. Cependant, là encore, comme le note Henri Roddier, "nous semblons ... plus près de Malebranche que de Locke."³ Ce que confirment les recherches de Jean Deprun: dans l'analyse que fait Cleveland de ses états d'âme, ce sont des échos de la Recherche de la Vérité, et non de l'Essai de Locke, que nous entendons.⁴

On sait l'influence, considérable, du plus chrétien des disciples de Descartes, au XVIIIème siècle.⁵ Prévost lui doit

¹II, 417.

²II, 418.

³Op. cit., p. 129.

⁴Op. cit., pp. 161-162.

⁵Cf. Henri Gouhier, La Philosophie de Malebranche et son expérience religieuse (Paris: Vrin, 1926).

beaucoup,¹ et contribuera, comme plus tard (et probablement grâce à lui) Rousseau, à diffuser sa pensée. Bien qu'il ne l'ait jamais mentionné dans ses romans, et assez rarement dans ses oeuvres critiques, il n'a pas hésité parfois (et ce livre VI de Cleveland en est la preuve), à s'appropriier littéralement ses idées. Sainte-Beuve, le premier semble-t-il, à avoir relevé cette influence, n'avait donc pas tort de parler, à son propos, d' "une intelligence de la famille de Malebranche."²

Ainsi, le long raisonnement de Cleveland l'a conduit à réaffirmer sa conception "anglaise" du philosophe: un être insensible à tout ce qui pourrait le détourner de la sagesse, que rien ne touche, ni le plaisir ni la douleur, qui affecte un mépris condescendant envers les faibles et folles "créatures de son espèce," et verrait même "sans s'émouvoir ... le renversement de la nature et l'entière destruction de l'univers."³ Cette conclusion

¹Sans doute avait-il suivi le conseil que Mabillon, dans son Traité des études monastiques (Paris, 1691), donnait jadis à ses frères bénédictins, d'étudier "quelques endroits choisis de la Recherche de la vérité du P. Malebranche" (cité par Jean Deprun, op. cit., p. 172, n. 4).

²"Mais au fond c'était une nature soumise, non raisonneuse, encline à la spiritualité, largement crédule à l'invisible; une intelligence de la famille de Malebranche en métaphysique; une de ces âmes qui, ainsi qu'il l'a dit de sa Cécile [la fille de Cleveland], se portent d'une ardeur étonnante de sentiments vers un objet qui leur est incertain pour elles-mêmes; qui aspirent au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesure, et s'en croient empêchées par les ténèbres des sens et le poids de la chair" ("L'Abbé Prévost," in Portraits littéraires, édition citée, t. I, p. 896).

³II, 418-421. Ce que Montesquieu résumait avec humour dans la formule suivante: "C'est une chose extraordinaire que toute la philosophie consiste dans ces trois mots: je m'en f..." (Mes Pen-

inattendue encore que logique, d'un comique molièresque en son outrance, n'évoque-t-elle pas irrésistiblement le naïf Orgon, qui, pour avoir trop bien écouté les leçons de Tartuffe, séducteur autrement malintentionné que Mme Cleveland, mais guère plus dangereux, en arrivait à la même absurde affirmation qu'il pourrait voir "mourir frère, enfants, mère et femme," sans s'en soucier "autant que de cela"¹ ?

En tout cas, cette prise de position d'un stoïcisme excessif s'avère rapidement intenable: pas plus qu'Orgon, ou n'importe quel fanfaron d'impassibilité, Cleveland ne peut échapper à sa lamentable "qualité d'homme", et aux faiblesses qui s'y attachent. Force lui est bien de reconnaître que, depuis la fuite de Fanny, son épouse bien-aimée, il est horriblement malheureux, et que toute la philosophie du monde n'y peut rien. Que penser alors "d'un remède dont l'utilité [disparaît] au moment de la maladie ?"²

Après un nouvel examen, cette philosophie qui lui refuse la force morale de supporter ses souffrances, il arrive à ne plus y voir qu'un dérivatif, tout juste bon, en détournant son attention des causes de sa douleur, à la lui faire oublier. Ce qui revient à la réduire au rang des simples distractions de l'esprit, comme les "sciences les plus communes," les arts ou les plaisirs vulgaires. Et soudain, furieux d'avoir si longtemps révééré cet "impuissant

sées, in Oeuvres Complètes [Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1949], t. I, p. 1541).

¹Tartuffe, I, 5.

²II, 422.

fantôme," il se promet de n'être plus "le jouet d'une fausse et inutile sagesse [:] si je me suis persuadé, avec raison, que la bonté du ciel doit un remède aux maladies de l'âme, j'ai dû penser aussi que ce ne saurait être un remède vague et sans force, qui ne peut rien opérer par lui-même. J'en demande un qui guérisse à coup sûr; puisque la philosophie n'en est pas capable, je me défie d'elle, et je rejette désormais son secours."¹

Il prend alors en haine les livres qu'il avait jusqu'ici aimés "avec idolâtrie," songe à brûler son Platon et son Sénèque, dont les noms mêmes lui sont devenus odieux, et complètement déprimé, tombe "dans la plus dangereuse et la plus terrible de toutes les maladies," qu'il appelle, faute d'un terme consacré, "une horreur invincible pour la vie." C'est, comme nul n'en ignore, "une espèce de délire frénétique, qui est plus commun parmi les Anglais que parmi les autres peuples de l'Europe."² En peu de jours le spleen³ (on l'a reconnu) le conduit, par les "raisonnements [les] plus méthodiques" qu'il ait faits de sa vie, au bord du suicide.⁴ Sauvé in extremis, il voudra y voir la preuve péremptoire, non seulement de l'inutilité de la philosophie, mais encore de sa nocivité.

¹II, 428-429.

²II, 431.

³Si Prévost n'emploie pas ce mot, qui ne s'était pas encore acclimaté en France (il n'apparaît qu'en 1745, sous la plume de l'abbé Leblanc), il décrit tous les symptômes de cette "maladie" déjà traditionnellement "propre à la nation [anglaise]" (II, 431).

⁴II, 431-432.

Revenu à plus de sens, cette thèse extrême, qui n'est due qu'à un "excès de douleurs," il sera amené à la nuancer. Quand le sentiment, auquel il abandonne ensuite sa conduite, se révèle un guide tout aussi décevant, il en viendra en effet à concéder aux principes de la philosophie, d'être du moins "des vérités spéculatives dont le seul faible était de ne pouvoir servir à régler les sentiments du coeur."¹ Et lorsque, dans sa poursuite acharnée de la vérité, il passera de l'étude de la philosophie à celle de la religion, c'est encore à la raison qu'il demandera de l'aider.

La seconde rencontre de Cleveland avec les grandes préoccupations philosophiques de son temps, se situe quelques deux ans plus tard, à Paris, où il s'est installé avec sa famille enfin retrouvée et ses immenses richesses. S'il a, comme nous venons de le voir, répudié ses anciens principes, il n'en est pas moins toujours "le Philosophe anglais", et son sérieux natif s'accommode finalement assez mal des plaisirs frivoles dans lesquels il passe le plus clair de ses jours. Aussi, lorsqu'un de ses convives, dans "une de ces délicieuses fêtes" qu'il donne constamment, oriente négligemment la conversation sur l'immortalité de l'âme ("le sentiment ... le moins philosophique ... le plus dépourvu de raison"),² Cleveland, immédiatement attentif, se sent repris du besoin de philosopher.

¹IV, 197-198.

²IV, 194.

Il se fait recevoir dans une société secrète d'athées (de ceux que René Pintard appelle des "libertins érudits"),¹ telle qu'il en existait effectivement sous Louis XIV, et donne chez lui des "parties philosophiques"² dans lesquelles on discute la possibilité de la matière pensante. C'est là, on le sait, "un des points sensibles de la philosophie contemporaine."³ D'autant plus vulnérable à la séduction qu'il a jusqu'ici vécu dans l'ignorance "sur tout ce qui s'appelle lumière de religion,"⁴ il commence sérieusement à douter d'avoir une âme (après tout, nul n'est jamais parvenu à en démontrer l'existence). Acceptant les conséquences du sensualisme, il renverse alors la hiérarchie de ses valeurs en subordonnant l'esprit au corps, et se reproche d'avoir méprisé "la matière," par qui il existe, par qui il sent, et sans laquelle il ne serait rien.⁵

Bien vite, pourtant, comme on pouvait s'en douter, cette tentation du matérialisme va tourner court. L'un de ses nouveaux amis, libertin des plus endurcis, s'étant converti in articulo mortis par peur de l'enfer, la "secte" embarrassée se dissout et Cleveland, qui n'en est pas à une volte-face près, revient de son

¹Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVIIème siècle (Paris: Boivin, 1943).

²IV, 202.

³Paul Hazard, Etudes critiques sur Manon Lescaut, p. 98.

⁴IV, 214.

⁵IV, 201.

"erreur". Il n'aura pas longtemps adhéré à cette "doctrine impie,"¹ d'origine anglaise, "passée de Londres en France," et dont Hobbes "avait jeté les semences à Paris pendant le séjour qu'il y avait fait avec le roi Charles."²

Et virtuose dans l'art de se trouver des excuses (nous l'avons déjà vu invoquer son absence d'éducation religieuse; ailleurs il avait mis en avant "le plaisir d'être associé à une secte distinguée par l'esprit"³), il se convainc aisément que dans cette "facilité" avec laquelle il a "prêté l'oreille au matérialisme, il était entré moins de lumière et de conviction, que d'envie d'humilier [son] âme en la rabaissant au plus vil état dont [il eût] l'idée, et de tirer une sorte de vengeance des mauvais offices qu'elle [lui] avait rendus."⁴ C'est donc surtout "par dépit, et comme pour se punir de s'être fié si longtemps au pouvoir de la raison," qu'il en est venu, un temps seulement, à "rejeter la notion même de spiritualité" pour se tourner vers le matérialisme. "C'est une réaction de l'affectivité et non le résultat d'une conviction solide."⁵

¹IV, 213.

²IV, 208.

³IV, 200.

⁴IV, 239.

⁵Jeanne Monty, Les Romans de l'abbé Prévost, p. 111.

Ainsi prennent fin les coquetteries de Cleveland avec la "philosophie", cette "vieille décrépète, qui, dans ses jeunes ans même, n'eut jamais rien d'aimable que son nom, qui fut peut-être capable de faire alors des fous, mais ne le fut jamais de faire des heureux, et qui n'est bonne aujourd'hui qu'à amuser les enfants dans la poussière des écoles."¹

Certes, ce n'est pas le "Philosophe anglais" qui profère ces invectives insultantes. Prévost a eu soin de les mettre dans la bouche d'un personnage secondaire, par ailleurs ridicule et bientôt odieux: un jésuite qui s'avèrera l'un des plus méchants scélérats du roman. N'empêche que le dernier mot lui reste, car nul ne prend la peine de le réfuter. Et l'on finit par se demander si l'abbé, qui semble bien prendre un malin plaisir à ces sarcasmes, n'est pas, ici, en train de régler quelques comptes personnels.

C'est, nous l'avons dit, qu'il n'est pas philosophe: Il donne même, parfois, l'impression que le prêtre, en lui, l'emporte sur l'homme des lumières, et considère sans indulgence excessive les hardiesses de son siècle. S'il fait, dans l'Histoire de M. Cleveland, la part si belle à la philosophie, n'est-ce pas, finalement, parce que les lois du genre romanesque le lui imposent ? Dès la fin du XVIIème siècle, en effet, le roman, qui s'est donné pour principal objet de confronter l'individu avec la réalité extérieure, tend à se définir comme le récit d'une expérience:

¹II, 507.

relatant "cette rencontre d'une conscience et du monde, on peut dire [qu'il] est devenu, par nature, philosophique."¹ Prévost n'a garde de l'oublier: il vit de sa plume, et doit songer à satisfaire sa clientèle.

Ses lecteurs s'intéressent-ils aux problèmes de l'éducation ? son héros se fait pédagogue après avoir été élève. Les questions de morale, la lutte éternelle de la passion et de la vertu, ces facteurs rivaux du bonheur, sont-elles pour eux d'importance capitale ? il se fait moraliste. Ils sont cartésiens, malebranchistes, sensualistes, ils jouent avec l'idée d'une matière pensante: son "Philosophe anglais" sera cartésien, malebranchiste, sensualiste, et s'aventurera comme eux sur le terrain dangereux du matérialisme. Mais on sent bien qu'au fond le coeur n'y est pas: Cleveland s'est fourvoyé dans "la philosophie", incapable de le rendre heureux (le mauvais jésuite n'avait donc pas tort). La grande affaire de sa vie est décidément ailleurs.

¹Jean Sgard, "Roman et philosophie au siècle des Lumières," in Jean-Jacques Rousseau et son temps. Politique et Littérature au XVIIIème siècle, édité par Michel Launay (Paris: Nizet, 1969), p. 211.

CHAPITRE II

LE BONHEUR PAR LE SENTIMENT

Et de fait, bien plus qu'un roman philosophique, Cleveland est d'abord, et surtout, un roman d'amour: comme presque tous les romans français d'ailleurs, en tout cas comme tous ceux qu'on pouvait concevoir sous le règne du Bien-Aimé, et certainement comme tous ceux de l'abbé Prévost. "Son sujet propre," écrit Jeanne Monty, "celui auquel il reviendra toujours dans ses oeuvres ... avec une insistance de plus en plus marquée, c'est le coeur passionné de l'homme. L'accent porte sur l'homme sensible plus que sur le philosophe ou le moraliste"¹

Et il est vrai qu'il ne s'enthousiasme jamais que pour l'amour. Comparant La Nouvelle Héloïse et Cleveland, Servais Etienne souligne fort justement "le ton raisonneur" qu'il garde "lorsqu'il aborde les problèmes qui échaufferont la verve [de Rousseau]. Dès qu'il cesse d'être élégiaque, le discours de Cleveland est uni; traite-t-il une question morale, vous entendez une voix de vieillard qui ronronne."²

Prévost a retenu la leçon du sensualisme, qui faisait de la sensibilité le moteur de l'âme humaine. A la passion amoureuse, qui est pour lui la manifestation la plus accomplie de la sen-

¹ Les Romans de l'abbé Prévost, p. 252.

² Le Genre romanesque en France depuis l'apparition de "La Nouvelle Héloïse" jusqu'aux approches de la Révolution, p. 47.

sibilité, et dont, pour cette raison, il se fait la plus haute idée, qu'il reconnaît comme source de toute activité, et comme l'origine de tout ce qui se fait de grand, il va, en homme de son siècle, demander le bonheur: "L'amour est pour moi le bien suprême. Soit par le caractère de mon coeur ou par la disposition des événements de ma vie, je n'ai jamais eu ni le goût, ni même l'idée d'un autre bonheur; et si je me forme une haute opinion de la félicité qu'on nous promet dans une meilleure vie, c'est qu'on y doit aimer toujours."¹

Cette profession de foi, qu'il met sur les lèvres de sa "chère Fanny,"² a un tel accent d'authenticité qu'on ne saurait douter que c'est bien lui, ici, qui parle. "Trente ans avant Rousseau, le grand maître des âmes sensibles sera Prévost"³

Mais s'il revendique le droit au bonheur par l'amour, il ne se fait guère d'illusions quant au résultat final: la vie lui a appris que, dans les faits, mille obstacles vont se dresser, familiaux, sociaux, religieux, etc., qui probablement en entraveront la réalisation. Et, qui pis est, que l'amour lui-même finit presque toujours par s'opposer au bonheur. Que c'est une puissance

¹III, 291. Cleveland dira de même: "l'amour dont je faisais mon suprême bonheur ..." (IV, 248), et sa fille: "je l'ai cru nécessaire au bonheur ..." (IV, 337).

²"Cleveland et cette chère Fanny m'occupent encore," écrit-il à Thieriot en novembre 1735 (cité par Victor Schroeder, L'Abbé Prévost, sa vie, ses romans [Paris: Hachette, 1898], pp. 86-87).

³C.-E. Engel, Le Véritable abbé Prévost, p. 285.

redoutable, fatale, irrésistible, qui entraîne après elle tous les désordres, tous les malheurs: fauteur de crimes, responsable de maintes déchéances, la vertu n'a pas de plus dangereux ennemi (et la vertu, nous le savons maintenant, se confond avec le bonheur). L'Homme de qualité, qui parle d'expérience, en fera cette affreuse peinture à son élève:

O Dieu! ... pourquoi permettez-vous que les plus parfaits ouvrages de vos mains puissent être corrompus par les passions et défigurés par le vice! Sans ces cruels ennemis, que d'heureux naturels se porteraient à la vertu par inclination! que de fruits d'honneur, de sagesse et de modération n'en recueillerait-on pas pour l'avantage général de la société humaine! L'amour seul est capable de les détruire ... Armez-vous de courage contre cette honteuse faiblesse. Hélas! je sais que le poison est dans le fond de votre coeur. Voyez les funestes effets qu'il a déjà produits ... L'amour est violent; il est injuste, il est cruel, il est capable de tous les excès, et il s'y livre sans remords. Délivrez-vous de l'amour, et je vous vois presque sans défauts.¹

Mademoiselle de Lespinasse, elle-même experte en la matière, et qui se voyait d'ailleurs comme une héroïne prévostienne,² n'avait pas tort, quand elle affirmait que l'abbé était "l'homme du monde qui a le mieux connu tout ce que cette passion a de doux et de terrible."³ Son attitude, en tout cas, est loin d'être assurée. Flottant de la louange hyperbolique à la condamnation la plus

¹Mémoires et aventures, III, 55-56.

²"Pour moi, je ne devais figurer que dans les romans de Prévost," écrivait-elle à son amant, le comte de Guibert (cité par Robert Mauzi, L'Idée du bonheur au XVIIIème siècle, p. 25).

³Correspondance avec Guibert, cité par André Monglond, Le Prérromantisme français, t. I, p. 67.

absolue, il n'a pas, en fait, de doctrine ferme sur l'amour; seulement des opinions, mais diverses et contradictoires. Amant passionné lui-même, gêné dans sa conscience d'honnête homme et de prêtre par le souvenir de ses propres faiblesses, il a tenté de percer les secrets du coeur. "Au contraire de ses devanciers," il s'est voulu "théoricien de la passion,"¹ en a cherché les lois, proclamé la fatalité.

Nulle part il n'y a mieux réussi que dans l'Histoire de M. Cleveland.² "Ce Cleveland qui personnifie, si j'ose dire, l'amour et le célèbre en termes si pénétrants, si enflammés qu'on le dirait en proie à un feu intérieur qui ne s'éteint jamais."³ Et, pourrait-on ajouter, qui semble le répandre autour de lui. Si saturée de passion est l'atmosphère qui l'enveloppe, que rien de ce qui l'approche ne saurait en effet y échapper: dans son récit, comme le remarque André Lebois, "tout le monde ... est plus ou moins épris de tout le monde."⁴

L'éducation que Mme Cleveland a donnée à son fils était, on l'a vu, toute à l'exaltation de la seule raison. "Philosophe jusque

¹C.-E. Engel, op. cit., p. 275.

²Rappelons que Manon Lescaut n'est qu'un épisode des Mémoires et aventures, une "histoire anecdote," comme on disait alors, et n'illustre qu'un cas particulier: seul le chevalier aime.

³Victor Schroeder, op. cit., p. 147.

⁴"Amitié, amour et inceste dans Cleveland," Actes du Colloque d'Aix, p. 125.

dans ses caresses et son affection," elle l'a élevé sans "tendresse": à seize ans, à peine s'est-il aperçu qu'il avait un coeur, tant il lui est arrivé rarement "de le sentir ému."¹ Le sentiment, cette seconde branche d'une antinomie chère au XVIIIème siècle, c'est à l'amour qu'il était réservé de le lui faire découvrir.

S'étant un jour égaré dans la caverne, après la mort de sa mère, Cleveland rencontre d'autres victimes de la tyrannie de Cromwell, qui y ont, comme lui, cherché un refuge: le vicomte d'Axminster, sa femme mourante, et leur fille Fanny dont l'âge "ne passait pas dix ans."² L'orphelin sevré d'affection va s'attacher de tout son coeur à ces voisins providentiels qui l'accueillent avec bonté.

Tandis que le vicomte entreprend paternellement de parfaire son éducation, le jeune homme, sans doute pour ne pas être en reste de bons procédés, se charge de donner "quelque teinture des sciences"³ à l'aimable fille de son Mentor. C'est là que l'attendait le destin: le précepteur ingénu va s'éprendre de cette nouvelle Héloïse. Ce coeur qui n'avait jamais encore battu, il était donné à Fanny de l'éveiller, et rien n'égalera son avidité "à recevoir les premiers sentiments de l'amour."⁴

L'objet aimé, comme bien l'on pense, est doué de (presque) toutes les grâces. A dix ans à peine ("mais rien n'ouvre tant

¹I, 139.

²I, 136.

³Ibid.

⁴I, 139.

l'esprit que l'infortune"), Fanny montre déjà une "extrême avidité d'apprendre," une étonnante "pénétration," "une grande justesse d'esprit, une facilité surprenante à s'exprimer."¹ Ces qualités, le temps et les épreuves ne feront que les tremper. Avec cela douce, "extrêmement sensible,"² et "tendre au-delà de toute expression," mais "timide et facile à s'alarmer, toujours pleine de la crainte de n'être pas assez aimée"³ Et c'est par ce défaut d'une si belle cuirasse que le malheur va s'insinuer.

Car si Fanny ignore l'orgueil ou la vanité, si elle méprise la fortune, les richesses, "tout ce que le commun des hommes estime," elle n'en est pas pour autant exempte de toute passion: "un désir insatiable d'aimer et d'être aimée,"⁴ habite et dévore cette héroïne déjà romantique. De là cette "mélancolie douce qui l'aban-

¹I, 136. Suivant la tradition classique (qu'il exagère encore), les héros de Prévost, et plus encore ses héroïnes, sont d'une précocité étonnante. Manon n'a que quinze ou seize ans quand elle descend du coche d'Arras pour tomber dans les bras d'un des Grioux de dix-sept ans. Angélique, la belle-soeur de Cleveland, est mère à seize ans (I, 476). Toutes deux n'en font pas moins figure d'ancêtres comparées à Fanny, à demi-cubaine par sa mère, fruit des fies mûri prématurément. Lorsqu'elle rencontre son futur époux, qui a tout juste seize ans, elle n'en a que "neuf ou dix": mais "à dix ans une fille cesse en quelque sorte d'être un enfant" (I, 136). Et c'est à douze ans qu'elle met au monde leur fille Cécile (IV, 483). Laquelle à son tour (bon sang ne saurait mentir), dès l'âge tendre de deux ans (!), inspire une violente passion à un prince sauvage "à peine âgé de douze ans" (IV, 146), et à treize ou quatorze à un romanesque Espagnol, au duc de Monmouth et à son propre père (qu'elle aime d'ailleurs en retour) !

²II, 323.

³II, 339.

⁴III, 300.

donnait rarement, même dans la condition la plus heureuse,"¹ et "qui lui faisait chercher la solitude pour s'y livrer à la rêverie"² De là aussi cette "délicatesse inquiète qui la portait naturellement à la jalousie,"³ et devait causer toutes les infortunes de nos héros.

On sent bien que seul un physique parfait peut convenir à une telle âme. Comme toute héroïne qui se respecte, Fanny sera donc fort belle. Mais Prévost, fidèle en cela à l'esthétique classique, qui ne s'arrête à l'apparence que dans la mesure où elle peut éclairer le caractère, se contente de nous esquisser très vaguement son portrait. Au moins savions-nous que la princesse de Clèves était blanche et blonde: des "grâces extérieures," des "charmes naturels" de son épouse bien-aimée, Cleveland (que nous ne connaissons pas mieux, et dont ignorerons jusqu'au prénom),⁴ après avoir mentionné "de beaux traits, quelques agréments dans la taille et le visage,"⁵ complètera ces vagues informations en déclarant péremptoirement que "sa beauté avait un éclat qui ne peut être com-

¹II, 94.

²II, 139.

³II, 337-338.

⁴Des Grioux non plus n'a pas de prénom; quant à l'Homme de qualité, nous ayons vu qu'il n'avait pas même de nom. La seule précision d'état civil que Prévost nous donne sur Cleveland, c'est qu'il est fait chevalier par Charles II (I, 229); de sorte que son vrai nom, remarque C.-E. Engel (Figures et aventures, p. 67) est "Sir X. Cleveland."

⁵II, 491.

paré à rien."¹ Ce qui lui épargne d'avoir à revenir sur le sujet. Imprécision qui relève d'ailleurs d'une technique supérieure, en ce qu'elle laisse le lecteur libre d'imaginer l'héroïne à sa guise.

Tant de perfections étaient dignes d'un coup de foudre: même s'il ne s'en aperçoit pas d'abord, Cleveland est pris au premier regard. C'est d'ailleurs le sort qui attend la plupart des héros pré-vestiens, victimes de leur "ascendant",² de cette "puissance maligne"³ qui les mène, comme lui, à succomber "presque sans défense,"⁴ à l' "aveugle et fatale passion."⁵ Mais dans l'Histoire de M. Cleveland l'abbé s'est surpassé: il va jusqu'à nous offrir, dans l'épisode de la colonie rochelaise,⁶ six coups de foudre simultanés!⁷

¹IV, 21. Le portrait de sa fille Cécile sera tout aussi flou: "L'éclat de son teint, la régularité de ses traits, la vivacité éblouissante de ses yeux, mille charmes répandus sur son visage et dans toute sa personne ... un air de douceur et de modestie ... (II, 519). De la même façon, tout ce que nous savons de Manon, la plus fameuse, peut-être, des héroïnes du roman français, c'est qu'elle a des "yeux fins et languissants," un "port divin," un "teint de la composition de l'Amour," enfin "un fonds inépuisable de charmes ..." (Manon Lescaut, édition citée, p. 135).

²A l'origine terme d'astrologie désignant l'influence des astres sur l'homme, le mot a fait fortune dès la fin du XVII^e siècle. Il revient assez souvent sous la plume de Prévost; nous l'avons rencontré deux fois dans Manon, six fois dans Cleveland (I, 431; II, 207, 376, 416; III, 143; IV, 31).

³I, 447, 463.

⁴II, 525.

⁵II, 565.

⁶La première des trois utopies que présente le roman (I, 328 et 334 sq.).

⁷Peut-être faut-il voir, ici encore, l'influence de Malebranche, dont le système rend "métaphysiquement possible" le coup de foudre (cf. Jean Deprun, article cité, p. 166).

Non qu'il soit incapable, à l'occasion, d'analyser la lente maturation d'un amour. En psychologue subtil (quand il veut bien se donner la peine de l'être), il l'a fait, et remarquablement, au moins une fois: l'ambassadeur qui a tiré la Grecque Moderne¹ d'un sérail turc, n'éprouve au début que de la pitié pour elle; peu à peu cependant, le désir, avivé par les résistances de la jeune femme, les qualités qu'il lui voit et celles qu'il lui prête, la jalousie enfin, le poussent vers une cristallisation qui n'est pas sans évoquer par avance celle de Swann pour Odette.² Mais la froideur de Théophraste, son apparente ingratitude, sa conduite équivoque, auront bientôt raison de cet amour resté d'ailleurs assez tiède.

C'est qu'à la différence des âmes faites pour s'aimer, les leurs n'étaient pas attirées, invinciblement, par ces mystérieuses affinités qu'a observées l'Homme de qualité:

Je ne saurais douter, dit-il, après l'expérience que j'en ai faite, qu'il n'y ait des coeurs formés les uns pour les autres, et qui n'aimeraient jamais rien s'ils n'étaient assez heureux pour se rencontrer. Mais il suffit aussi que deux coeurs de cette nature se rencontrent un moment, pour sentir qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre, et que leur bonheur dépend de ne se séparer jamais. Une force secrète les entraîne à s'aimer; ils se reconnaissent, pour ainsi dire, aux premières approches; et sans le secours des protestations, des épreuves, des serments, la confiance naît entre eux tout d'un coup, et les porte à se livrer sans réserve.³

¹Sur la "Psychologie de la Grecque Moderne," cf. l'article de Francis Pruner, Actes du Colloque d'Aix, pp. 139-146.

²Notons que Marcel Proust appréciait l'oeuvre de Prévost; il considérait Manon comme l'histoire d'amour type (cf. Jean-Louis Bory, introduction à l'édition de Manon Lescaut parue au Club du Meilleur Livre [Paris: 1958], p. V).

³Mémoires et aventures, I, 183.

"C'est le schéma classique du coup de foudre,"¹ ressort traditionnel de la littérature romanesque (et notamment du roman baroque du XVII^e siècle), mais auquel la prédestination contribue à donner comme une valeur surnaturelle. Ainsi, pour Prévost, l'amour est une passion "fatale", au sens étymologique de "ce petit mot, net et tranchant comme un couperet, [et qui] est un de ceux dont [il] use le plus volontiers"²: le destin (fatum) l'impose à l'homme avec une brutalité irrémédiable.

Hâtons-nous de préciser que cet "amour éternel, en un moment conçu" (comme dira le romantique Arvers dans son fameux sonnet), ne saurait être confondu avec le plaisir vulgaire: ce n'est pas Eros qui retient l'attention de l'abbé, c'est Agapè. Il n'a (ou feint de n'avoir) que mépris, non seulement "pour ce qu'on appelle communément la concupiscence," fruit du "dérèglement causé par le péché d'origine"³ et formellement condamnée par l'église, mais même pour la simple attraction commune des sexes. "Qu'ai-je jamais cherché dans l'amour ? s'interroge Cleveland. Est-ce le plaisir des sens ? Il abaisse l'homme au rang des bêtes. Non, c'est la douce union de deux coeurs qui s'accordent dans tous leurs sentiments; c'est le goût du mérite, c'est le charme inexprimable de la tendresse"⁴

¹Robert Mauzi, op. cit., p. 474, n. 6.

²Pierre Trahard, Les Maîtres de la sensibilité française au XVIII^e siècle (1715-1789) (Paris: Boivin, 1931), t. I, p. 121.

³Mémoires et aventures, I, 8.

⁴II, 527-528.

Cette profession de foi platonique ne doit pourtant pas nous faire illusion. Jean Sgard l'a bien noté: "La psychologie la plus idéaliste de Prévost s'accompagne toujours d'une discrète interprétation physiologique."¹ Ainsi, la présence de Manon jette des Grioux "dans une espèce de transport" qui lui ôte la parole, tandis qu'une "douce chaleur" se répand dans "toutes [ses] veines."² Celle de Fanny provoque chez Cleveland le même émoi physique: lui aussi sent "un feu secret" s'allumer dans ses veines, et éprouve à l'approche de la très jeune fille, "une espèce de frémissement" qui se change "en un sentiment délicieux," lorsqu'il l'assied sur ses genoux.³

Beaucoup plus tard, seul en carrosse avec Cécile, il aura bien de la peine à contrôler "l'agitation" que lui cause la proximité d'un objet si charmant:

J'affectai de ne la pas regarder fixement; ce qui n'empêchait point que je n'observasse quelquefois la douceur de ses beaux yeux, et que je ne sentisse une émotion extraordinaire lorsqu'il m'arrivait de rencontrer ses regards. Je baissais la vue aussitôt, [il fait nuit, mais le bon apôtre a eu "le soin de prendre une bougie allumée"!] et je faisais un effort pour me remettre; mais j'étais trop proche d'elle pour résister longtemps au subtil poison qu'elle lançait par mille endroits tout à la fois dans mon âme. Le son seul de sa voix m'attendrissait à un point inexprimable. Qu'était-ce de la toucher, comme je faisais dans le mouvement continuel du carrosse; de respirer le même air dans le petit espace où nous étions ? hélas ! de ne voir et de ne sentir qu'elle ? Tous les feux de l'amour coulaient dans mes veines au lieu de sang.⁴

¹Prévost romancier, p. 162, n. 4.

²Manon Lescaut, p. 21.

³I, 137.

⁴II, 527-528.

Inutile de souligner la sensualité du passage: l'abbé Prévost sait (trop) bien que la chair est faible, hélas ... et qu'on n'est jamais à l'abri d'une surprise des sens. Alors même qu'il vit heureusement avec Fanny retrouvée, il s'en faudra de bien peu que Cleveland ne se laisse séduire par "les charmes exposés à [sa] vue," les "caresses effrontées" et le "langage dissolu" de l'artificieuse dona Cortona, courtisane espagnole des plus fausses et des plus dangereuses:

Dois-je faire cet aveu à mes lecteurs ? Je fus trahi par mes sens, qui se révoltèrent assez contre ma raison pour me faire tout craindre de sa faiblesse. Ils prirent tout d'un coup tant d'empire, que, pensant moins à les combattre qu'à justifier leur tyrannie, je mis en délibération si c'était me rendre coupable que d'accepter des plaisirs qui m'étaient offerts, et que je ne m'étais procurés par aucun désir qui blessât mon devoir.¹

Goûtons au passage le comique (involontaire ?) d'une telle casuistique en un tel moment (ce qui est d'ailleurs bien caractéristique de la manie raisonneuse qui afflige en toutes circonstances le "Philosophe anglais"), et rassurons-nous: "l'image de Fanny" s'étant présentée à sa mémoire (et, grâce au "ciel", un visiteur à la porte!), Cleveland se reprendra à temps. Mais l'alerte a été chaude, et ce n'est pas "sans quelques sentiments de honte" qu'il reparait aux yeux "d'une épouse si vertueuse." N'importe, il n'a pas succombé, et comme son coeur n'a pas eu la moindre part à l'affaire, "le feu d'un amour qui n'en était pas plus altéré" lui

¹IV, 101.

fait bientôt oublier ce pénible incident.¹

Mais il n'est pas question, pour lui, de se refuser à l'étreinte, dès qu'elle est légitime. Témoin le plaisir qu'il éprouve à se remémorer, avec une pointe d'indécence et beaucoup de hardiesse,² sa nuit de noces "J'étais occupé avec ma chère épouse à satisfaire mon amour et le sien. J'étais tendre et passionné, et Fanny l'était autant que moi ... Une nuit toute consacrée à la joie et aux douceurs de l'amour ... Je tenais Fanny dans mes bras; je n'aurais pu me former même l'idée d'une condition plus douce ... Je recevais ses plus tendres caresses ..." etc.³ De même, des années plus tard, réuni avec Fanny après une longue et cruelle séparation, il l'exhortera

à ne pas craindre d'être trop heureuse, et à songer que des coeurs, qui s'étaient livrés sans ménagement à la tristesse, ne devaient pas se faire un scrupule de s'ouvrir sans réserve au plaisir.

Je parvenais ainsi —reconnait-il ingénument— par mes caresses autant que par mes discours, à lui faire développer tous les trésors d'amour et de joie qui semblaient chercher encore à se cacher au fond du sien; et la fin de ses délicieux moments était toujours de nous perdre dans les bras l'un de l'autre, avec si peu d'attention pour ce qui existait hors de nous, que la ruine de l'univers n'aurait pas fait de diversion au moindre de nos sentiments.⁴

¹IV, 101-103.

²Si l'on veut bien considérer que, vers 1730, une telle franchise n'est guère monnaie courante dans les romans qui, comme ceux de Prévost, ambitionnent d'être des "traités de morale"; même s'il s'agit d'une morale "agréablement réduit[e] en exercice" (Manon Lescaut, "Avis de l'auteur," p. 6).

³II, 92.

⁴IV, 80.

Le problème de l'amour platonique (ou "métaphysique"), on le sait, a beaucoup préoccupé les esprits au XVIIIème siècle: "l'union des âmes est-elle concevable sans l'intervention du corps —ou par mise en parenthèse de celui-ci ?"¹ A cette question Prévost répond donc sans ambiguïté: il affirme que le corps, aussi bien que l'âme, participe de la nature humaine, et qu'il serait absurde et vain d'ignorer ses exigences et ses droits.² Il ne s'agit cependant pas d'ouvrir la porte à tous les bas instincts: l'amour libertin, celui que Chamfort allait, un peu plus tard, fustiger dans une formule célèbre ("l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes"),³ n'est pas son fait.

C'est pourquoi, ces concessions (somme toute assez légères) au "naturisme" (ou devrait-on dire au "naturalisme" ?) de son époque une fois faites, l'abbé revient à son véritable sujet: l'analyse du coeur. Seul, au fond, l'intéresse le sentiment profond, "la passion particulière," noble et épurée, qui attache pour toujours à un seul objet: comme celle du père de l'Homme de qualité, de l'Homme de qualité lui-même, de des Grieux ou encore de Cleveland et de Fanny. Ces "passions extraordinaires ... la providence les permet pour des fins qui ne sont pas toujours connues, mais

¹Pierre Fauchery, La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807. Essai de gynécomythe romanesque (Paris: Armand Colin, 1972), pp. 485 sq.

²Cf. Mémoires et aventures, III, 182.

³Maximes et Pensées. Caractères et Anecdotes (Paris: Union Générale d'Editions, "Le Monde en 10-18", 1963), p. 99.

qui sont toujours dignes d'elle."¹

La sagesse, dans ces conditions, veut qu'on n'y résiste pas. "Est-ce à de faibles hommes —demande le Doyen de Killerine— qu'il appartient de raisonner sur les dispositions impénétrables de la providence ?"² Et la religion milite dans le même sens que la sagesse, "les desseins de Dieu ne se déclarant jamais plus sensiblement que par ces mouvements indélébiles, auxquels la volonté de l'homme ne contribue en rien."³

Ainsi, pour Prévost, l'amour fait partie d'un plan divin, et, vision pessimiste héritée du XVII^e siècle, il est imposé à l'homme qui n'y peut rien. On se rappelle le cri de des Grieux, se sentant "le coeur emporté par une délectation victorieuse"⁴ à la vue de Manon: "Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice est une chimère!"⁵ De la même façon, Bridge, voyant pour la première

¹Mémoires et aventures, I, 8.

²Le Doyen de Killerine (Amsterdam et Paris: 1783), II, 150.

³I, 149.

⁴La "délectation victorieuse", dont il est souvent question dans les écrits de saint Augustin, est l'attrait invincible qui nous porte soit vers Dieu soit vers les choses terrestres. Ce terme, selon le Dictionnaire de Trévoux, "est très familier parmi ceux qu'on appelle jansénistes" (cité par Joseph Ducarre dans son édition abrégée des Mémoires et aventures [Paris: Hachette, 1958], p. 337, n. 15). Dans son Manuel lexique, ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde (Paris: Didot, 1750, 2 volumes in-12), Prévost en donnera la définition suivante: "Terme théologique qui signifie plaisir, goût qu'on prend à faire quelque chose. Dans le système des deux délectations, celles de la grâce sont opposées à celles de la nature, et les plus puissantes l'emportent."

⁵Manon Lescaut, p. 46. Les sulpiciens enseignaient la doctrine orthodoxe de saint Thomas, qui réserve à l'homme sa liberté.

fois son Angélique, comprend "tout d'un coup que [l'amour] avait attaché le bonheur de [sa] vie à ce qu'il [lui] avait fait voir, et que ce n'était plus du sort ni de [son] propre choix qu'il fallait l'attendre."¹ Sentant bien qu'il ne s'appartient plus, le frère de Cleveland s'abandonne alors à son destin.

S'il faut en croire Paul Hazard, cette fatalité qu'évoque sans cesse le héros prévostien, c'est "celle de la prédestination; elle est janséniste."² Pris entre deux "délectations", celle qui le sollicite vers le bien, et celle qui l'emporte vers la volupté, il suit nécessairement celle qui est la plus forte: la grâce seule, dont Dieu envoie ou n'envoie pas le secours, à sa guise, peut lui donner la force de s'engager sur le chemin pénible de la vertu. Schéma qui, on le voit, ne fait nulle place au libre-arbitre. Et de fait, les amants de Prévost n'ont ni le choix d'aimer ou de n'aimer pas, ni la possibilité de décider de l'objet de leurs affections. "Il semble, écrit Pierre Trahard, que le mystère et la fatalité, maîtres souverains de l'amour, tombent brusquement sur eux d'un ciel chrétien où règne, les bras levés, un Dieu janséniste."³

Janséniste ou non (la thèse de Paul Hazard n'est plus guère acceptée aujourd'hui),⁴ l'attitude que Prévost fait sienne est en

¹I, 328.

²Etudes critiques sur Manon Lescaut, p. 66.

³Op. cit., t. I, p. 122.

⁴"Affirmation sommaire, extravagante même," selon Raymond Picard, pour qui "l'atmosphère morale des romans de Prévost n'est nullement augustinienne. L'Homme de qualité affirme à son élève 'que le

tout cas marquée de fatalisme chrétien: cette doctrine qui repose, comme l'écrit Robert Mauzi, "sur une notion magique du destin et incline l'homme à bien accueillir toutes les catastrophes, convaincu que la Providence a toujours ses raisons."¹ Et en effet, sachant que leurs malheurs sont dans l'ordre, les personnages de l'abbé, s'ils passent leur vie à gémir sur leur "mauvais destin", ne se révoltent jamais contre la "puissance maligne" qui se joue d'eux. Ils se lamentent, mais ils se résignent.² "Songez," dit Bridge à son frère, voulant le préparer au "comble de l'infortune et de la douleur" (la fuite de Fanny, qu'on croit séduite par le traître Gelin), "que nous ne sommes pas faits pour être heureux, ni vous ni moi, et que le ciel nous ayant fait naître pour être misérables, il faut que notre triste destinée se remplisse."³

secours du ciel n'est jamais refusé quand on le demande, et qu'il est toujours proportionné à nos pensées et à nos besoins" (Mémoires et aventures, II, 70)" ("L'Univers de Manon Lescaut," Mercur de France, 1173, mai 1961, pp. 99 et 104 n. 21). Fanny dira de même que "la grâce est ... une ressource qui ne manque point à celui qui la demande" (IV, 416). Pour Henri Busson, la thèse de Paul Hazard n'est qu'un "paradoxe", et il ne voit qu'une "gaminerie de des Grieux" dans l'application que fait ce dernier à l'amour charnel de "l'expression [délectation victorieuse] par laquelle Augustin et les jansénistes désignent la grâce" (Littérature et théologie, [Paris: Presses Universitaires de France, 1962], p. 223).

¹Op. cit., p. 547.

²Victor Schroeder, à propos, précisément, de Cleveland, a soutenu la thèse contraire: "Il laisse entendre qu'il est fataliste: gardons-nous de le croire. Un vrai fataliste subit avec résignation les événements, tandis que Cleveland ne désarme jamais" (op. cit. p. 191). Schroeder, apparemment, n'a pas lu jusqu'à sa conclusion l'Histoire de M. Cleveland, qui n'est que le récit de ses échecs et de la résignation finale à laquelle ils l'ont, de longue main, préparé.

³II, 363-364.

On voit l'embarras de Prévost, "théoricien de la passion," attelé à l'impossible tâche d'en expliquer la naissance,¹ oscillant perpétuellement "entre la croyance à la prédestination divine et la conviction qu'une sorte de fatalité païenne régit souverainement notre existence."² Ce mythe des âmes-soeurs (les "cœurs formés les uns pour les autres, et qui n'aimeraient jamais rien s'ils n'étaient assez heureux pour se rencontrer"), qui fait songer à l'Androgyne platonicien coupé en deux dont les parties cherchent à se rejoindre, parvient mal, comme le remarque justement Jean Sgard, "à nous convaincre et encore moins à s'intégrer dans une perspective chrétienne."³ Et que penser de cette "étrange Providence, qui détermine la destinée singulière d'un individu en le livrant à une passion souvent funeste qui remplit sa vie et sur laquelle il ne peut rien"⁴ ?

En fait, mi-Pascal mi-Racine, Prévost emploie assez indifféremment, suivant les nécessités internes de son récit, les mots

¹Jean Sgard (op. cit., p. 161) a cru déceler comme l'amorce d'une autre tentative d'explication: "L'amour est-il une intuition sensible de la perfection, comme le voulait Malebranche ? C'est un peu ce que dit l'Homme de qualité: 'Les belles personnes ont les unes pour les autres, à peu près la même inclination et le même goût que les gens d'esprit. Elles se lient d'amitié par un sentiment naturel qui les porte à chercher ce qui est parfait comme elles' (Mémoires et aventures, I, 395)." De la même façon Cécile, obligée de renoncer à aimer Cleveland, quand il s'avère être son père, meurt de ne pouvoir trouver un autre amant à sa propre semblance: "Est-il possible ... que le ciel, qui m'a faite telle que je suis par le coeur, n'ait rien produit qui me ressemble, ou qu'il n'ait mis ce qui s'accorde avec mes inclinations que dans le seul homme du monde à qui il me fait un crime d'accorder mon amour!" (IV, 341).

²Henri Roddier, L'Abbé Prévost, l'homme et l'oeuvre, pp. 70-71.

³Op. cit., p. 161.

⁴Raymond Picard, Manon Lescaut, "Introduction", p. CXXVIII.

"fatalité", "destin", "sort", "fortune", "ascendant", "charme", "Providence",¹ "ciel", "Dieu", etc. et parfois même "nature".²

Mais tous recouvrent, pour lui, une même réalité: ils se résolvent, en dernière analyse, en la notion d'une intelligence suprême pré-sidant à l'ordre du monde. Car le hasard, Bridge et Cleveland nous l'assurent, n'existe pas: "tout ce que les hommes appellent de ce nom n'est qu'une secrète disposition du ciel ..."³; et ailleurs: "le hasard, ou plutôt la Providence"⁴

Ce qui accentue encore le pathétique et le tragique de cette fatalité, d'où qu'elle vienne, c'est qu'elle tend à devenir héréditaire: comme chez Racine, elle se complait à frapper, générations après générations, les membres d'une même famille, ceux dans les veines de qui coule, comme dans celles de Phèdre, un "sang déplorable". Jean Sgard l'a bien noté: "le préambule généalogique des romans de Prévost nous montre que toute destinée est d'abord un mauvais héritage."⁵ Le titre même de notre roman est, à ce point de vue, significatif: Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell. Dès le début l'accent est mis sur la notion d'hérédité, et ce thème sera repris constamment.

¹Le plus souvent écrit, comme il se doit, avec une majuscule.

²"La nature ... ou pour parler sans figure, la sagesse divine ..." (II, 403).

³I, 326-327.

⁴II, 186.

⁵Op. cit., p. 591.

Ainsi, Cleveland et son frère ne cessent de répéter qu'ils sont nés sous une mauvaise "étoile", et qu'ils doivent ce malheur à leur filiation. "Ils ne sont pas nés pour être plus heureux que moi," dira beaucoup plus tard Cleveland de ses deux fils: "Leur destinée est trop claire. N'eussent-ils à craindre que la contagion de mes infortunes, ils doivent s'attendre à une vie triste et misérable." Et c'est pourquoi, au moment de se suicider, il songera sérieusement à les entraîner avec lui dans la mort: responsable de leur bonheur, il sent trop bien que leur hérédité les désigne pour "une carrière de douleurs," et qu'il n'y a donc pas de "meilleur office"¹ à leur rendre.

Ce n'est pas son sort que déplore le lord Axminster mourant, mais celui de ses enfants, car, leur confie-t-il, "je vous laisse peut-être pour héritage la haine du ciel, qui ne s'est point lassée de me poursuivre, et qui va sans doute s'attacher désormais sur vous."² Fanny n'en est d'ailleurs que trop persuadée, ce qui explique en partie son incurable mélancolie. Comme elle l'avoue à son époux, "n'ayant nulle raison d'espérer que le courroux du ciel la ménageât davantage" qu'il n'a fait ses parents, elle s'attend toujours "à quelque fin funeste qui répondrait aux malheureux commencements de sa vie."³

¹II, 440.

²II, 262.

³II, 351-352.

C'est quand il consiste dans la faculté d'aimer, que cet héritage fatal atteint le comble du tragique. "Il était donné à ma famille, déclare l'Homme de qualité, d'aimer comme les autres hommes adorent, c'est-à-dire sans bornes et sans mesure. Je sentis que mon heure était venue, et qu'il fallait suivre les traces de mon père."¹ Il aimera donc, d'un sentiment impétueux, exclusif, éternel (comme des Grioux aimera Manon, et comme s'aiment Cleveland et Fanny), une femme que la mort ne tarde pas à lui ravir, et dont la disparition le plonge, pour le restant de ses jours, dans le désespoir le plus affreux.

Car né sous de tels auspices, l'amour ne peut être que malheureux: "Prévost introduit dans le roman, note André Monglond, la passion racinienne."² Dououreux, violent et paroxysmique, l'amour qu'il peint est voué à finir dans les larmes et dans le sang. Nous apparaissant à distance, pour reprendre une belle expression de Pierre Trahard, "comme de grandes allées solitaires bordées, non seulement de ruines, mais de tombeaux,"³ ses romans illustrent parfaitement la thèse naguère défendue par Denis de Rougemont à propos de Tristan: "L'amour heureux n'a pas d'histoire. Il n'est de roman que de l'amour mortel, c'est-à-dire de l'amour menacé et condamné par la vie même."⁴

¹Mémoires et aventures, I, 176.

²Le Prérromantisme français, t. I, p. 175.

³Op. cit., pp. 122-123.

⁴L'Amour et l'Occident (Paris: Plon, 1956), pp. 1-2.

Ainsi, les seize aventures que narre l'Homme de qualité dans ses Mémoires (celle de des Grieux comprise), sont bien, comme la vieille légende celtique, des contes "d'amour et de mort". Elles débouchent sur seize cadavres: dix femmes¹ et six hommes y perdent la vie. L'Histoire de M. Cleveland ne faillira pas à la règle. Bien que l'amour ne tue ni Cleveland ni Fanny, il y est responsable de quantités de disparitions tragiques parmi les personnages secondaires et les indifférents. Et ceux qui n'en meurent pas connaissent des sorts guère plus enviables. Il n'y a pas, en fait, un seul exemple d'amour heureux dans les mémoires du fils naturel de Cromwell.

Les premiers éblouissements de la passion ayant vite fait place aux tourments les plus cruels, le héros prévostien va tâcher de démêler le pourquoi des épreuves qui le frappent sans cesse, et qui lui paraissent trop concertées pour n'être pas le fait d'une volonté supérieure, consciemment acharnée à lui nuire. Il en arrive bientôt à se persuader que, par ce don funeste d'aimer, mystérieusement partagé dans certaines familles, un Dieu vindicatif et injuste punit, en sa personne, les fautes (et surtout les fautes amoureuses) des auteurs de ses jours. Et désormais l'amour prend, pour lui, le terrifiant aspect qu'évoque le beau vers de Racine: "C'est Vénus toute entière à sa proie attachée."

¹"Plus profondément que la plupart de ses contemporains," note C.-E. Engel, soulignant chez Prévost ce thème de l'union de l'amour et de la mort, "il a senti l'effet émouvant et sensuel que produit sur le lecteur le récit de la mort d'une femme jeune et belle, et il l'a repris [souvent]" (Le Véritable abbé Prévost, pp. 276-277). L'oeuvre du sensible abbé n'est pas exempte de sadisme.

Ainsi, ce qu'expient les fils de Mally Bridge et d'Elisabeth Cleveland, ce sont les "crimes" de leur père,¹ et les faiblesses de leurs mères. Fruits d'un amour coupable, la punition est, en quelque sorte, à la mesure de la faute que ces femmes infortunées ont commise: comme elles, c'est par l'amour qu'ils souffriront; comme elles, ils n'en connaîtront guère que les tortures.² Il en sera de même de Fanny: cette passion qui fit le malheur de sa mère³ fera encore le sien. Et la troisième génération n'échappera pas non plus à la malédiction: la charmante Cécile qui, à l'instar de sa grand'mère et de sa mère, pensait ne pouvoir être heureuse que par l'amour,⁴ en sera également la victime. Prédestinée par sa double hérédité, la fille de Cleveland et de Fanny n'avait d'ailleurs aucune chance de se voir épargnée: "Ah! ma fille, lui dit Cleveland, vous êtes faites pour l'amour. On n'est pas insensible

¹"Nous sommes nés du même père, soupire Bridge, nous portons le châtement de ses crimes" (I, 502).

²"On n'est pas pour rien le fils de Cromwell et d'une courtisane de haut vol," remarque André Lebois (article cité, p. 126), "car si Cleveland passe sur les appétits amoureux de son père, il insiste comme à plaisir sur les débordements galants de sa mère."

³Le récit des amours de Teresa d'Arpez, fille du gouverneur espagnol de Cuba, avec lord Axminster, fils du gouverneur anglais "de la Floride et de la Nouvelle-Angleterre" (I, 83), sous la reine Elisabeth, constitue, encore qu'il ne soit qu'esquissé, l'un des épisodes les plus romanesques de Cleveland, marqué du sceau de la violence: ce ne sont qu'enlèvements, viols et meurtres brutaux, dans la meilleure tradition du roman noir. Finalement, Axminster lui-même, fou de jalousie quand il trouve sa femme "au lit ensemble" (I, 95) avec un séide de Cromwell, qui l'y "a forcée le poignard sur la gorge" (I, 98), la perce de son épée. La malheureuse mettra des mois à agoniser de ses blessures. C'est à la suite de ce drame sanglant, que les Axminster se réfugient dans la caverne.

⁴IV, 337.

quand on est né d'un père et d'une mère si tendres."¹

Il n'y a pas que de la résignation dans cette constatation: on y discerne encore une indéniable fierté. C'est que le héros de Prévost se veut, précisément, héroïque, exceptionnel. Il éprouve un immense orgueil à se voir ainsi mis à part par un sort rigoureux, victime marquée d'une destinée unique. La sensibilité extraordinaire qui est son lot n'est que le privilège de quelques élus: et comme tout privilège, celui du sentiment sépare de la foule, distingue:

Le commun des hommes, constate des Grioux, n'est sensible qu'à cinq ou six passions, dans le cercle desquelles leur vie se passe, et où toutes leurs agitations se réduisent. Otez-leur l'amour et la haine, le plaisir et la douleur, l'espérance et la crainte, ils ne sentent plus rien. Mais les personnes d'un caractère plus noble peuvent être remuées de mille façons différentes; il semble qu'elles aient plus de cinq sens, et qu'elles puissent recevoir des idées et des sensations qui passent les bornes ordinaires de la nature; et comme elles ont un sentiment de cette grandeur qui les élève au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalouses.²

Cleveland ne pense pas autrement: une grande passion (comme la sienne) est la preuve d'une grande âme. On ne saurait donc payer trop cher l'honneur d'être admis dans les rangs clairsemés de cette aristocratie du sentiment.³

¹"L'expression 'née d'un père et d'une mère si tendres' forme une de ces cadences incantatoires où l'on sent que l'abbé se charme lui-même" (Pierre Fauchery, op. cit., p. 129, n. 1). Cf. Mémoires et aventures, I, 279: "Julie ... était née d'un père et d'une mère si tendres ..." etc.

²Manon Lescaut, p. 81.

³Qui ne se confond pas avec l'aristocratie de naissance, bien au contraire: "Les grands, note Cleveland à propos d'Henriette d'Angleterre, ne connaissent point l'effet des passions violentes.

Si le jeune Cleveland n'a encore aucune expérience personnelle du sentiment, quand son destin lui fait rencontrer Fanny, il n'est cependant pas sans savoir qu'il existe une passion dangereuse, qui s'appelle l'amour, et qu'on s'en trouve souvent atteint "sans l'avoir prévu, et sans pouvoir s'en garantir."¹ Habitué à l'introspection, il découvre vite qu'il en éprouve tous les symptômes; trouble délicieux en présence de l'aimée, tristesse en son absence, distraction, gêne, fausse honte, rougeurs, soupirs, tout y est.

La tranquillité, qu'il avait jusqu'ici toujours connue, s'évanouit pour faire place à une "inquiète disposition" de l'âme.² C'est qu'en découvrant l'amour, Cleveland a enfin commencé à vivre: car pour Prévost, comme plus tard pour Rousseau, vivre c'est aimer.³

Soit que la facilité qu'ils ont à les satisfaire les empêche d'en ressentir jamais toute la force, soit que leur dissipation continue serve bientôt à l'adoucir, ils ignorent ces tempêtes de l'âme qui ébranlent la raison jusque dans ses fondements, et qui agissent quelquefois sur le corps avec plus de furie que tous les maux extérieurs auxquels on attribue les plus redoutables effets" (III, 117).

¹I, 138.

²I, 144. Cf. Mémoires et aventures (II, 183), où l'Homme de qualité reproche à son élève l'amitié passionnée qu'il montre pour un jeune Turc rencontré sur un bateau, car il y décèle "non seulement le feu et l'ardeur, mais l'agitation même et l'inquiétude qui ne conviennent qu'à la passion" (il s'agit, bien sûr, d'une jeune fille travestie!).

³Cf. Emile (édition citée, p. 353): "Exister pour nous, c'est sentir ..."; et Les Confessions (édition citée, p. 504): "vivre, c'était aimer"

Mais c'est aussi, inévitablement, être inquiet: on sait, depuis Locké, que l'existence n'est pas une "plénitude", mais une "inquiétude."¹

C'est bien pourquoi Mme Cleveland, dans sa poursuite désespérée du bonheur, pour elle et pour son fils (bonheur que, nous l'avons vu, elle tend à indentifier avec —entre autres— la "tranquillité"), avait choisi de se confiner dans la solitude. C'est d'ailleurs une ancienne tradition du roman baroque: pour se préserver de l'amour et de ses peines, rien de tel que de se faire ermite.² Mais se faire ermite c'est aussi refuser de vivre. Mme Cleveland, dans la caverne, comme elle le redoutait et l'espérait tout à la fois, a trouvé la mort:³ voilà où mène, prise absolument, la morale du "livre d'or".

Cleveland amoureux, en contradiction formelle avec l'éthique maternelle, ne se sent nullement malheureux. On peut donc connaître la passion et le bonheur en même temps ? Et dans une de ces volte-face qui lui sont coutumières, il en conclut, avec une ingénuité désarmante: "L'amour est une charmante passion, je le sens bien"⁴ Ainsi, à la condamnation des passions par la mère, va s'opposer la tentative de réhabilitation du fils.

¹Cf. Robert Mauzi, op. cit., p. 23.

²Prévost "recule ici jusqu'à l'Astrée, et même jusqu'aux Amadis"(Servais Etienne, Le Genre romanesque en France, pp. 40-41).

³"Laissez-moi donc finir ici ma vie. Je suis déjà à demi-ensevelie, j'en aurai moins de chemin à faire jusqu'à mon tombeau" (I, 63).

⁴I, 140.

La démarche par laquelle il essaie de justifier, à ses propres yeux, cette sévère entorse aux principes dans lesquels il a été élevé, reflète à la fois son embarras et sa candeur. Bien qu'il "sente" désormais que l'amour n'est nullement répréhensible, il n'en a pas moins recours à la raison pour s'en persuader tout à fait. Et c'est, paradoxalement mais inévitablement, au système de sa mère qu'il emprunte ses arguments.

Tout son raisonnement repose, une fois de plus, sur le postulat de la bonté naturelle, pierre angulaire de ce système: "les mouvements simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimés, mais seulement d'être réglés par la raison."¹ Et quoi de plus naturel et de plus innocent que son amour pour Fanny, qu'il n'a pas cherché à faire naître, mais qui s'est au contraire emparé par surprise de son coeur neuf et pur ?²

"Mais on dit que c'est une passion dangereuse, qui a besoin d'un frein continuel; que si elle manque d'être ainsi retenue, elle endort la vertu peu à peu, lors même qu'elle est en bonne intelli-

¹I, 138-139.

²"L'amour ... c'est une passion innocente" (I, 140). "J'ai reconnu mille fois que l'amour est une passion innocente" (II, 526). Même formule chez des Grioux (Manon Lescaut, p. 72). Et dans Le Doyen de Killerine (III, 139): "L'amour et la haine, ces deux inclinations naturelles auxquelles toutes les autres peuvent être rapportées, ne méritent jamais en elles-mêmes le nom d'inclinations vicieuses. Elles ne le deviennent que par la mauvaise qualité des objets vers lesquels nous nous portons; ce qui est si vrai, que de quelque nature que ces objets puissent être, le sentiment du coeur est toujours le même."

gence avec elle, et qu'elle la trahit et la ruine tout à la fin." Il ne s'y livrera donc qu'avec précaution, comptant sur la droiture de son coeur, et sur ses livres, ses réflexions, et les "instructions" maternelles, pour servir de "contre-poids" aux "dangers de l'amour."¹

Ce qui l'amène, en bonne logique, à repenser le plan de conduite tracé par sa mère: "L'étude servira, s'il se peut, à me rendre sage, et l'amour à me rendre heureux."² En dissociant ainsi sagesse et bonheur qui, pour Mme Cleveland, étaient comme deux aspects d'une même réalité, il remet en cause l'équilibre du système. L'introduction imprudente de l'amour dans cette nouvelle équation du bonheur, rend, à plus ou moins brève échéance, un conflit inévitable. On prévoit déjà le prochain stade de l'évolution: la passion évincera la sagesse comme facteur du bonheur. Ce qui se prépare ainsi sournoisement, c'est le triomphe (momentané) de sentiment sur la raison.

En attendant, il reste à Cleveland à s'expliquer sa timidité nouvelle, et la gêne qu'il ressent quand il est en présence de Fanny ou de son père. "Trop novice encore en fait de sentiments,"³ pour savoir que c'est l'amour qui cause ce tendre respect, il croit en trouver la source dans l'inégalité de leurs conditions: il n'est après tout, que le bâtard de la maîtresse de l'usurpateur, tandis

¹I, 140.

²Ibid.

³I, 146.

que Fanny est d'une "haute naissance". La précarité similaire de leur situation actuelle n'y saurait rien changer: la qualité reste la qualité, quelles que soient les circonstances. "Antony, Didier avant la lettre," selon le mot de Victor Schroeder¹ (n'est-il pas le premier héros, dans la littérature française, à clamer sa bâtardise ?), il ne va pourtant pas, comme le feront ses successeurs romantiques, protester contre l'injustice du préjugé social qui condamne sa naissance: en fataliste, il en accepte l'illégitimité comme le premier des malheurs dont le destin a voulu l'accabler. Le "Philosophe anglais" est, à l'instar de son créateur, rien moins que révolutionnaire.

Il en vient donc à se demander si son amour pour Fanny n'est pas "contraire à l'ordre," et "par conséquent au devoir et à la vertu," et si ce n'est pas faire preuve d'une "criminelle indulgence" que de s'y laisser aller. Car il ne saurait être question, pour lui, de jamais transiger avec ses vertueux principes. Mais sans avoir, comme des Grioux, étudié à Saint-Sulpice, il est tout aussi habile casuiste, et trouve bientôt moyen d'apaiser les scrupules d'une conscience qui ne demandait qu'à se laisser convaincre.

Elargissant son débat intérieur, il se persuade en effet que si "les droits de la nature" sont "les premiers de tous les droits," et comme tels imprescriptibles, l'amour "qui est comme l'âme de tout ce qui subsiste" en est le plus sacré. "La raison ou l'ordre établi parmi les hommes" peuvent bien "en interdire certains effets,"

¹L'Abbé Prévost, sa vie, ses romans, p. 147.

mais certainement "jamais le condamner dans sa source."¹

Ainsi sa passion ne peut être que juste et bonne; seules ses manifestations extérieures en seraient coupables. Bien loin de combattre son "inclination" pour Fanny, il s'y abandonnera donc et cherchera à en tirer le plus de bonheur possible. Mais la vertu n'y perdra rien: il renfermera son amour dans le fond de son cœur. Et, condamnant sa langue "à un éternel silence," il se promet de ne jamais rien laisser "échapper qui pût blesser l'ordre" et le rendre "criminel".² Mme Cleveland demandait à la raison de bannir l'amour, son fils ne lui demande plus que de le régler.

Un an se passe ainsi, au bout duquel lady Axminster meurt. On l'enterre dans la grotte, comme naguère Mme Cleveland, et après l'avoir pleurée un temps raisonnablement long, on décide d'un commun accord de quitter l'Angleterre et de passer en France pour se mettre au service de Charles II exilé. Là, le vicomte finit par s'apercevoir de l'amour des deux jeunes gens: loin d'y mettre obstacle, il est ravi à l'idée d'unir sa chère fille à celui qu'il considère comme son fils. Cleveland peut désormais, à la face du ciel, sans honte et sans remords, se livrer à son amour ainsi légitimé.

Il est heureux, et la preuve c'est que son âme est "tranquille": au moment où il abandonne les principes de sa mère, c'est encore à sa terminologie qu'il a recours. "Ou du moins," se reprend-il aussitôt, sans se rendre compte que sa correction est une pali-

¹I, 146-147.

²I, 147-148.

nodie, elle n'est "agitée que par les délicieuses émotions du plaisir."¹ Malgré cette mise au point dont la nécessité devrait l'inquiéter (mais l'amour rend aveugle ceux qu'il veut perdre), il se sent "au comble du bonheur,"² et sait que ce bonheur c'est à sa passion qu'il le doit. Certain désormais de ne s'être pas trompé quand il avait souhaité "de devenir heureux par l'amour," il n'en a que plus que jamais confiance dans la pertinence de son programme: faire "aller de pair, autant qu'il est possible, la sagesse et l'amour."³

Ce bonheur, évidemment, sera de courte durée. Au moment où tout semblait lui sourire, le destin va le frapper de la manière qui pouvait lui être le plus sensible: à la veille de leur mariage, Fanny lui est enlevée. Il ne reste plus à l'infortuné Cleveland, durement ramené à la réalité, qu'à convenir piteusement que "cet édifice de tranquillité et de bonheur," écroulé en un instant, n'était qu'un "vain fantôme".⁴

On pourrait croire que c'est la "philosophie" maternelle bafouée qui, par un juste retour, a voulu se venger. C'est en effet, et très ironiquement, l'amour qui est à l'origine de cette catastrophe: l'amour d'une jeune et riche veuve de Rouen, Mme Lallin, qui, le croyant libre de tout attachement, s'est éprise de

¹I, 231.

²I, 234.

³I, 235.

⁴I, 231.

lui et voudrait l'épouser. Cette "grande femme brune et bien faite"¹ est l'instrument innocent que le ciel a choisi pour persécuter Cleveland. C'est aussi, incidemment, une autre victime de l'amour (et de l'égoïste inconscience de notre "philosophe", apparemment flatté, quoi qu'il en ait, d'inspirer des passions, lors même qu'il ne se soucie pas de les partager.

Bien que pétrie de toutes les vertus, Mme Lallin a eu la "faiblesse" de se prêter à une supercherie dont elle ne pouvait prévoir les conséquences calamiteuses: mal conseillée, elle a prétendu avoir reçu du jeune homme une promesse de mariage. On imagine l'effet produit par ce document (au surplus authentiqué par Cleveland, auquel on a extorqué sa signature),² sur Fanny et mylord Axminster: le vicomte, qui ne voit plus en lui qu'un "monstre d'in-

¹I, 188: débauche de précision, inhabituelle chez Prévost!

²C'est le "bonhomme Cleveland" (grand-père maternel de notre héros, miraculeusement retrouvé dans l'entourage du souverain exilé) qui a manigancé toute l'affaire. Pensant qu'une épouse française (et riche) retiendrait près de lui ce petit-fils providentiel qu'il ne se soucie pas de voir courir l'aventure à la suite d'Axminster, il a ainsi frauduleusement utilisé la signature qu'il lui avait été facile d'obtenir, sous quelque prétexte, du naïf Cleveland. Pour détourner ses soupçons, le machiavélique vieillard lui demandera s'il n'a pas "indiscrettement signé quelque billet, ou écrit quelque lettre, dont on eût pu déchirer malignement le seing" (I, 246). C'est quelquefois la vie qui imite la fiction: quelques deux ans plus tard, lors de son séjour en Angleterre, Prévost devait "déchirer malignement" le texte d'une lettre de son ancien élève, Francis Eyles, et sur l'espace laissé libre entre la formule de politesse et la signature, rédiger un faux billet à ordre pour une somme de cinquante livres, qu'il eut ensuite la naïveté de présenter au père du jeune homme. Le 13 décembre 1733 il se retrouvait à Gate House, la prison de Westminster. Sans l'intervention généreuse de ceux qu'il avait voulu duper il risquait la potence (cf. Mysie Robertson, introduction à son édition critique du cinquième tome des Mémoires et aventures d'un Homme de qualité [Paris: Champion, 1927]).

gratitude et de perfidie,"¹ s'embarque immédiatement avec sa fille pour les "colonies anglaises en Amérique" que Charles II l'a chargé de lui rallier.

L'excuse de Mme Lallin, c'est "l'invincible penchant"² qui la porte à aimer Cleveland. Dès qu'il a reconnu qu'elle était "droite et généreuse"³ et qu'on s'était servi d'elle, il lui pardonne et lui rend son "estime". C'est qu'il est toujours fort enclin, ne vivant que par et pour l'amour, à en pardonner les crimes et à leur trouver des justifications. "S'il m'aime, dit Fanny qui le connaît mieux qu'il ne se connaît lui-même, il pardonnera tout à l'amour."⁴

"Je conçois," dira-t-il beaucoup plus tard, en pardonnant à son ancien ami Gelin devenu son pire ennemi, "que les passions violentes peuvent écarter un honnête homme de son devoir."⁵ Pourtant le "perfide" Gelin, qu'on peut, selon Brunetière, considérer à bon droit comme "le premier ancêtre de tout ce que notre siècle a vu de traîtres de mélodrame se démener et rugir sur les planches de l'Ancien Ambigu,"⁶ a vraiment passé les bornes de la méchanceté. S'introduisant, déguisé, chez Cleveland, ce "furieux" lui jette : "J'y viens combler la mesure de mes crimes. J'ai séduit votre épouse,

¹I, 250.

²I, 257.

³I, 254.

⁴III, 141.

⁵III, 446.

⁶Etudes critiques, p. 206.

j'ai massacré votre frère et mon ami. Je veux maintenant vous arracher la vie à vous-même ..." ¹ et lui plonge "deux fois son épée au travers du corps." ² Néanmoins il reste un "honnête homme", un coeur droit et généreux. "Au fond, ce malheureux avait mille qualités excellentes ... et tout autre motif qu'une passion amoureuse, ne l'aurait jamais rendu capable d'une lâcheté." ³

La suite le prouvera, d'ailleurs: revenu de sa funeste et coupable passion pour Fanny, Gelin ira jusqu'à risquer par deux fois sa vie pour celui-là même que, dans l'égarement d'une jalousie folle, il a voulu tuer. Il redeviendra ce qu'il était avant de succomber à cette fatale passion: "une âme noble, tendre, courageuse." ⁴

¹III, 52.

²III, 55.

³II, 372.

⁴Selon Marmontel, dans son Essai sur les Romans, considérés du côté moral (1787). L'auteur des Contes moraux reproche à l'abbé Prévost (dont, par ailleurs, il admire l'imagination, le style, le "pathétique", etc.) d'avoir su attacher au caractère de ce "scélérat, ... personnage vraiment tragique, mais qu'il eût fallu faire expirer sur la roue ... car s'il est bon de prouver sans doute qu'un amour violent peut dénaturer l'homme, le dépraver et l'avilir ... il est un degré de perversité qui ne doit plus admettre ni l'estime ni la pitié ..." Le timide et prudent Marmontel était, certes, moins généreux que Prévost! C'est au nom de la morale et du vraisemblable qu'il critique le personnage: "la persévérance d'une scélératesse réfléchie et préméditée exclut toute bonté morale; et un composé aussi monstrueux que le caractère de Gelin, ou n'existe point dans la nature, ou, s'il y existe, il est un de ceux que l'imitation doit s'abstenir de reproduire, de peur de les multiplier" (Oeuvres de Marmontel [Paris: Belin, 1819], t. III, pp. 576-577).

"Je pouvais pardonner tout au désespoir d'un amant,"¹ déclare de même Cleveland d'un autre de ses persécuteurs, le duc de Monmouth, jeune fou qu'il a appelé ailleurs "brutal", "emporté", "barbare", "téméraire", "imprudent", "présomptueux", "orgueilleux", et autres épithètes péjoratives, qui vient continuellement se jeter au travers de son bonheur, qui a essayé de séduire Fanny puis Cécile, et qui couronne ses exploits en causant la mort de cette dernière. "Si je lui ai donné quelquefois le nom de perfide, je n'ai pas confondu dans ces reproches ses sentiments d'honneur avec ses écarts de galanterie."²

Sur le vaisseau qui l'emmène en Amérique, où il espère retrouver les Axminster, Cleveland se lie avec le capitaine John Will, en qui il trouve "de l'honneur et de la générosité," et lui révèle imprudemment le secret de sa naissance. Bientôt après, pour forcer Mme Lallin (qui est du voyage, ayant fourni aux frais de l'expédition) à se rendre à ses vœux coupables, le "perfide Will", abusant de la naïve confiance du jeune homme, le fait arrêter "au nom de mylord protecteur et du parlement" et le livre à (ceux qu'il croit) ses ennemis. Malgré cela Cleveland continue d'affirmer: "Je n'ai jamais pu croire, même après avoir essuyé ses noires perfidies, que je me fusse trompé dans mon jugement, et qu'il fut naturellement trompeur. C'était un homme droit et sincère, lorsque je commençai à le connaître; je le pense encore.

¹IV, 372.

²IV, 290.

Mais de quoi les passions ne nous rendent-elles pas capables, lorsque nous leur abandonnons l'empire de notre coeur ?"¹ Et effectivement, comme Gelin, quand, avec le temps, sa passion s'est affaiblie, John Will redevient un parfait honnête homme et cherche à réparer le mal qu'il a fait.

Il y a quelque chose de pathétique dans cette espèce de rage que met Cleveland à vouloir justifier les pires débordements, pourvu que ce soit l'amour qui les ait inspirés. Et la méthode sent bien un peu son jésuite. Mais rien n'illustre mieux le désarroi de Prévost s'interrogeant sans cesse sur le mystère de cette passion incompréhensible, bonne dans son principe, toujours catastrophique dans ses effets. Pour résoudre ce dilemme Mme Cleveland, nous le savons, proposait une solution radicale: le refus du sentiment. C'est certainement, en théorie, la meilleure des solutions. Toute l'histoire de son fils (et la sienne même) montre qu'elle est malheureusement impraticable.

Reste à excuser ce qu'on ne peut éviter. Prévost va s'y montrer d'autant plus acharné qu'il plaide aussi, ce faisant, sa propre cause: l'amant, en lui, gêne le prêtre. C'est à ce désir d'absolution que répond, en grande partie, le recours constant à la fatalité: puisque les coeurs sont prédestinés, puisqu'ils obéissent à une attraction invincible, on ne saurait tenir l'homme, ce jouet entre les mains de la providence, pour responsable des fautes commises sous l'emprise de la passion.

¹I, 264-272.

Ainsi divisés entre l'excellence de leur nature et les mauvaises actions auxquelles les pousse irrésistiblement l'intérêt de leur amour, les passionnés de l'abbé sont (comme l'abbé lui-même) des honnêtes gens qui deviennent soudain criminels, pour tomber non moins soudainement dans le repentir dès que leur passion les a quittés. Dans ces conditions Prévost et ses porte-parole (L'Homme de qualité, des Grioux, Cleveland, le Doyen de Killerine, etc.), se refusent à les condamner: pour eux l'être vertueux, égaré en un moment de faiblesse, demeure, quoi qu'il fasse, vertueux. Comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement, puisque l'amour est le plus sacré des droits naturels, et que tout ce qui est naturel est ipso facto innocent ? Par un admirable tour de passe-passe, la sensibilité que manifeste la passion en vient ainsi à se confondre avec la vertu. Arrivé à ce point de son raisonnement sophistique, le héros prévostien se sent irréprochable. Quelque conduite qu'il tienne désormais, la quasi-sainteté de l'amour l'exonère de tout péché: on sait jusqu'où ces beaux principes mèneront des Grioux.

Après bien des aventures, Cleveland retrouvera Fanny, perdue, et dans le dénuement le plus complet, au milieu des déserts de la Virginie (?). Il l'épousera enfin, avec la bénédiction paternelle d'Axminster. C'est d'ailleurs la seule que recevront les très jeunes époux, car la petite troupe est "sans ministre". Mais ce détail ne saurait arrêter le vicomte, dont le libéralisme en la matière nous paraît bien un peu cavalier: "l'autorité sacer-

dotale n'ajoute rien d'essentiel à celle d'un père. Mon consentement et ma bénédiction, décide-t-il, suppléeront au défaut des cérémonies de l'église, et nous le réparerons dans la suite par une célébration plus canonique."¹ Ce qui est d'ailleurs traditionnel chez Prévost: le père de l'Homme de qualité, l'Homme de qualité et Sélima, Manon et des Grioux, régularisent ainsi (ou tentent de régulariser) après coup, leur union.

Cleveland et Fanny ne seront donc d'abord unis que par les liens "de la bonne foi et du consentement paternel." Quelques deux ans plus tard, à Cuba, ils y ajouteront, bien que n'étant pas "catholiques romains ... la bénédiction nuptiale"² administrée par l'aumônier du gouverneur. Simple formalité pour Cleveland, aussi peu religieux que possible: en fait, élevé par une mère déiste, il se passerait volontiers de toute consécration. Il va même jusqu'à négliger, en quittant Cuba, et bien que sa jeune femme l'en prie, "de prendre l'attestation du prêtre qui avait fait la cérémonie."³ C'est qu'ayant juré "une foi éternelle à Fanny en présence du ciel et de son père,"⁴ il se considère comme lié absolument, et ne voit pas ce qu'une cérémonie pourrait ajouter à son serment.

Sur ce point il pense comme son frère: "L'essence du mariage consiste," disait Bridge, non "dans une vaine cérémonie," mais

¹II, 86.

²II, 272.

³III, 180.

⁴II, 91.

"dans le don du coeur et dans les serments qui l'accompagnent."¹
 Ce qui est peut-être orthodoxe selon saint Thomas d'Aquin, mais non conforme au droit canonique, lequel exige, depuis le Concile de Trente, en plus du "consentement libre, mutuel et légitime" des deux parties, "la présence du propre curé et de deux témoins."² Ni Bridge ni Cleveland ne manquent de témoins, mais c'est le prêtre qui leur fait défaut: pour ce qui est du mariage, les héros de Prévost, il faut bien le constater, ont une fâcheuse tendance, pour reprendre l'euphémisme un peu embarrassé de des Grieux, à frauder "les droits de l'Eglise."³

Ce qui ne veut pas dire que Prévost se fasse le défenseur de l'amour libre, comme l'avait fait, quelque vingt ans plus tôt, un Robert Chasles,⁴ ou comme le feront un Diderot ou un Helvétius. En fait, "retenu par ses convictions religieuses autant que par son caractère sentimental, il ne plaidera ..." jamais en sa faveur.⁵ Ce qu'il semble préconiser ici, c'est plutôt le mariage selon la

¹I, 352-353.

²Ce sont là en effet les seules "lois et solemnités de l'Eglise ... essentielles au sacrement" du mariage. Il en est d'autres, dites "de précepte" dont on peut, à la rigueur, se dispenser (Durand de Maillane, Dictionnaire de Droit Canonique [Lyon: 1776], article "Mariage". Cité par Frédéric Deloffre dans son édition critique des Illustres Françaises de Robert Chasles [Paris: Société d'Édition "Les Belles Lettres", 1959], t. I, p. 167, en note).

³Manon Lescaut, p. 25.

⁴Cf. l' "Histoire de Monsieur Dupuis et de Madame de Londé," in Les Illustres Françaises, édition citée, t. II, pp. 477 sq.

⁵Henri Roddier, op. cit., p. 70.

loi naturelle: comme celui qui unira, pour prendre un exemple fameux, Rousseau et Thérèse Levasseur.¹ On comprend les accusations de déisme dont l'abbé eut à se défendre. "La liberté que prend Cleveland avec les règles du mariage chrétien rappelle l'irrévérence des Lettres Philosophiques à l'égard des autres sacrements du baptême et de la communion," remarque Jean Ehrard, qui conclut: "A ce trait hardi l'oeuvre romanesque de l'abbé Prévost apparaît une fois de plus comme le miroir des idées de son temps."²

En soulevant le problème du mariage, Prévost s'attaquait en effet à un sujet d'actualité. Depuis longtemps l'institution faisait l'objet d'un préjugé défavorable: les auteurs religieux lui préféraient la virginité et la chasteté, les mondains la représentaient généralement comme pénible, ou même comme ridicule. Pour eux, le véritable amour s'arrêtait au seuil de la cérémonie, et le "préjugé à la mode"³ allait jusqu'à l'interdire aux époux du bon ton.⁴ Attitude paradoxale, mais qui souligne, à sa manière, le conflit éternel entre l'amour, qui ne se commande pas, et le mariage, qui

¹On sait que le 30 août 1768, à Bourgoin, devant deux témoins, Jean-Jacques "épousait" sa compagne, en une espèce de mariage civil avant la lettre (cf. sa Correspondance Générale, édition Théophile Dufour [Paris: Armand Colin], t. XVIII [1932], pp. 285-286).

²L'Idée de nature en France ..., p. 458.

³C'est le titre d'une comédie larmoyante de Nivelles de La Chaussée (1735), qui fit grande impression sur le public.

⁴Cleveland lui-même, lors de sa période mondaine, craindra, s'il se montre sans cesse en compagnie de Fanny, de se "couvrir du ridicule que le monde attache aux empressements excessifs d'un mari" (IV, 240).

est un lien. On sait comment, dès l'apparition de la morale courtoise, l'antinomie est le plus souvent résolue: le lien, devenu trop gênant, on lui cherche des accommodements, pour le plus grand bénéfice de l'adultère (et de la littérature, qui y trouve sa principale source d'inspiration).

Séparé de Fanny, qu'il croit infidèle,¹ et amoureux de la jeune Cécile de R..., Cleveland ne tardera guère à faire, pour son propre compte, le départ entre le mariage et l'amour: "Oui, disais-je, je suis lié par les serments du mariage; mais il n'est question

¹Sans prétendre résumer l'intrigue (ce qui ne relève pas de notre propos ni, sans doute, du domaine des choses aisément réalisables!), il nous paraît cependant nécessaire, pour éclairer la conduite de Cleveland, de dire quelques mots des circonstances de cette seconde et catastrophique séparation, qui est au centre de toute l'histoire. Cleveland, on l'a vu, a pu s'embarquer à la poursuite des Axminster grâce à Mme Lallin, qui l'accompagne, s'étant résignée à n'être que son amie (et se faisant d'ailleurs passer pour sa tante). Le capitaine John Will, après s'être débarrassé du soi-disant neveu, a forcé Mme Lallin à "l'épouser", puis, s'étant vite lassé d'elle, l'a abandonnée à Powhatan, en Virginie. Ayant, quant à lui, après bien des difficultés, rejoint et épousé sa bien-aimée, Cleveland se garde, aussi longtemps qu'il le peut, de mentionner la dame française: malheureusement Fanny a appris toute l'histoire (par une indiscretion du guide indien de son mari). Si on se rappelle que ce sont les machinations de Mme Lallin, amoureuse de Cleveland, qui ont causé la rupture de leurs fiançailles, on comprendra que la présence de cette femme aux côtés de son époux, et plus encore le silence qu'il garde sur cette étrange familiarité, ne peuvent manquer d'exciter la jalousie naturelle de Fanny. Comble de maladresse, lorsque, quelque deux ans plus tard, installé confortablement à Cuba après d'exténuantes épreuves en Amérique, le jeune couple commence à goûter un repos bien mérité, Cleveland ne trouve rien de mieux à faire que d'envoyer chercher Mme Lallin, et de l'installer dans leur intimité, l'offrant à son épouse "comme une amie et une compagne dont elle goûterait bientôt l'esprit et le mérite" (II, 337). Il suffira alors à l'ami Gelin, follement épris de Fanny, d'attiser sa jalousie (qu'il a bien su, lui, deviner), pour que la malheureuse se croit trompée et accepte de s'enfuir avec le traître. Ajoutons que cet "honest Iago" n'y gagnera rien: toute à son amour pour Cleveland, et à sa douleur, Fanny n'aura pas un regard pour lui.

ici que de l'amour." S'il ne cherche pas d'abord à "rompre les engagements" qu'il a pris avec son épouse ("c'est une chaîne fatale qu'il faut porter toute sa vie"), il s'estime pour le moins dégagé de la fidélité sentimentale:

Mon épouse m'a trahi. Il est certain que je ne lui dois plus rien ... Je puis donc suivre le penchant qui m'entraîne vers mademoiselle de R... Il est vrai que je n'ai rien à me proposer au-delà du simple plaisir que je puis trouver à le suivre. Mais qu'ai-je jamais cherché dans l'amour ? Est-ce le plaisir des sens ? Il abaisse l'homme au rang des bêtes. Non, c'est la douce union de deux coeurs qui s'accordent dans tous leurs sentiments; c'est le goût du mérite, c'est le charme inexprimable de la tendresse, c'est tout ce qu'il ne m'est plus permis d'attendre de mon infidèle épouse, et que je puis chercher dans une autre, sans me rendre coupable d'infidélité comme elle; car cette espèce de lien se peut rompre; ce n'est point sur cette délicate partie de l'amour que tombent les serments du mariage. Le coeur devient libre quand on lui manque de foi. Le corps seul demeure lié par les promesses de la bouche.¹

"Et voilà inventée la casuistique qui fonde le ménage Saint-Preux-Wolmar —remarque André Monglond—. Soyez l'amant de mon âme, vont répéter des milliers d'héroïnes."² Mais la chair est faible ... et nous avons vu plus haut ce qu'il faut penser de ces protestations de platonisme: il s'en faudra de peu que, dans un tête-à-tête qu'il a su se ménager avec la belle Cécile, les sens troublés au-delà de toute expression, Cleveland ne franchisse, avec celle qu'il

¹II, 527-528. "La fidélité que je souhaite de vous est celle du coeur," disait Manon à des Grieux après lui avoir envoyé une jolie fille pour le "désennuyer quelques moments," et alors qu'elle s'apprête à passer la nuit avec le jeune G... M... (Manon Lescaut, p. 147). Il est assez plaisant de constater que le "Philosophe anglais" par son raisonnement, Manon par son seul instinct de fille, arrivent à la même conclusion.

²Le Prérromantisme français, t. I, p. 179. Sur cette obsession du "ménage à trois" chez Prévost, cf. infra pp. 111-112.

ne sait pas être sa fille, les bornes de la décence.¹

Ainsi, par un détour imprévu, le caractère sacré des liens du mariage, parce qu'il en prohibe la rupture, ne fait le plus souvent que favoriser et perpétuer le vice. Dans ces conditions, le divorce semblerait moralement justifié, et c'est une des raisons pour lesquelles les "philosophes" le recommanderont. L'abbé Prévost ne pouvait aller jusque-là. Pourtant il s'est plu à jouer avec cette idée, alors fort avancée. Cleveland, en effet, se laissera finalement convaincre par M. de R..., qui est protestant, de demander (vu l'infidélité notoire de Fanny) la dissolution de son mariage, afin de pouvoir épouser Cécile. "Il est vrai que le droit français et les lois romaines" s'opposeront à de secondes noces du vivant de Fanny, mais comme il n'est pas sujet du roi de France, le pire qui puisse arriver c'est qu'il lui faille "remettre à faire casser [son] mariage en Angleterre, où cette coutume est généralement établie."² Bien qu'il ne le dise pas (et comment l'aurait-il pu ?), le ton détaché de Prévost suggère qu'il n'est pas éloigné d'approuver cette "coutume" anglaise. En tout cas il n'a pas un mot pour la condamner: si c'est avec avec répugnance que Cleveland autorise M. de R... à introduire la procédure de divorce auprès des anciens du consistoire de Charenton, c'est seulement parce qu'au fond il n'a jamais cessé d'aimer Fanny, et que l'idée de rompre leur union lui déchire le coeur.³

¹II, 570.

²III, 15-16.

³III, 17.

Car, contre l'opinion alors prévalente, "les époux de Pré-
 vost (quand il leur laisse la vie)," ne craignent pas de montrer
 par leur exemple que mariage et amour ne sont pas forcément incom-
 patibles. "Ces perpétuels hypnotisés de l'amour ne font que se per-
 dre, se tenir, se chercher quand la fortune les a disjointes, pour
 se 'perdre" enfin 'dans les bras l'un de l'autre,"¹ comme Cleve-
 land et Fanny."² L'abbé, comme Marivaux, et en même temps que lui,
 se fait ainsi l'avocat du mariage d'amour.

"De même qu'il faut respirer pour vivre," sanglotait Cleve-
 land au moment de la fuite de son "infidèle", "il me fallait aimer
 Fanny et être aimé d'elle pour être heureux."³ Il ne changera ja-
 mais. S'il s'éprend de Cécile c'est parce que son coeur a, si l'on
 peut dire, horreur du vide, et qu'il lui faut aimer "quelque cho-
 se."⁴ Mais il se rendra vite compte que ce n'est là qu'un transfert
 d'affection: "Mon coeur ... était plein de sentiments; ils ont pris
 leur cours vers elle ... mais ... je dois avouer qu'elle ne m'a
 presque rien inspiré, et que cette passion qui me porte à l'épouser
 est l'ouvrage d'un (sic) autre. Oui, je n'ai fait que lui transpor-
 ter tous les sentiments que j'avais déjà: ce n'est point elle qui
 les a fait naître."⁵

¹IV, 80.

²Pierre Fauchery, La Destinée féminine ..., p. 373.

³II, 361.

⁴II, 527.

⁵III, 38-39.

C'est aussi, sans qu'il en soit conscient, que Cécile lui rappelle Fanny à laquelle, naturellement, elle ressemble beaucoup.¹ Au point que, revenant à lui après l'un des nombreux évanouissements auxquels son excessive sensibilité le prédispose, il s'adresse à la fille sous le nom de la mère: "Ah! chère Fanny! m'écriai-je avec un profond soupir. Je voulais dire sans doute, ah! chère Cécile! ... Toute la compagnie gardait le silence, et semblait me regarder avec étonnement."² Etonnement compréhensible, puisque c'est précisément au moment où il reçoit le billet de Fanny, par lequel elle consent au divorce (par amour pour lui!), que ce lapsus, pour nous seuls terriblement révélateur, lui échappe. Il s'en tirera avec quelques excuses honteuses et la constatation, faite in petto, qu'il ne connaît "rien dans [son] propre coeur."³

Mais c'est surtout au coeur des autres, et particulièrement des femmes, qu'il ne connaît rien: son aveuglement en matière de psychologie féminine est proprement phénoménal. Il n'a jamais soupçonné les motifs, peut-être moins désintéressés qu'il n'apparaît, de Mme Lallin; jamais deviné la jalousie (bien excusable) de Fanny; enfin, et surtout, il ne comprendra qu'à la dernière minute, que

¹ "S'il y avait quelque différence entre elles par la taille, qui était un peu plus épaisse et plus haute dans mon épouse, c'était la même proportion et la même noblesse. On les eût prises pour les deux soeurs, entre lesquelles quelques années de plus ou de moins ne mettaient point encore d'inégalité" (IV, 21). Rappelons que Fanny n'a que douze ans de plus que sa fille!

² III, 24.

³ III, 25.

c'est de l'avoir trop aimé que meurt Cécile. "Ses lectures philosophiques et ses méditations ne l'ont jamais, apparemment, mis sur la voie du freudisme; il n'a pressenti ni le refoulement, ni les complexes par inhibition."¹

Car si, dès qu'il a retrouvé son épouse et sa fille, ses sentiments reprennent leur cours normal, un instant dévié, il n'en est pas de même de ceux de Cécile. Elle aura beau s'y efforcer, elle ne pourra jamais étouffer en elle l'amour qu'elle lui a voué quand rien ne semblait le lui interdire. De vive et enjouée qu'elle était, elle devient grave et mélancolique, et sa santé s'altère. Se doutant quand même qu'il s'agit d'une "passion sans espérance"² (de quoi d'autre pourrait-il s'agir quand on est né de parents "si tendres" ?), Cleveland, avec les meilleures intentions du monde, inflige à la pauvre enfant des interrogatoires qui sont pour elle une véritable torture. Avec une maladresse inouïe il va, pour forcer ses confidences, jusqu'à exciper de leurs anciennes amour: "car vous m'aimiez alors"³ C'est plus que la malheureuse n'en peut supporter; lui ouvrant son coeur, elle expose enfin ses luttes, ses angoisses, ses souffrances. "Sa confession, écrit Pierre Trahard, est un chef-d'oeuvre de délicatesse et de pudeur féminine."⁴

¹ André Lebois, "Amitié, amour et inceste dans Cleveland," op. cit., p. 134.

²IV, 335.

³IV, 336.

⁴Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIème siècle, p. 163.

La réaction de Cleveland, à cet aveu déconcertant, a de quoi surprendre:

Va, chère fille, repris-je en recommençant à l'embrasser, les sentiments que j'ai conservés pour toi ne sont guère différents de l'amour. Si le ciel ne t'offre pas un mari qui soit capable de répondre à la perfection des tiens, je te promets que tu trouveras dans le fonds inépuisable de mon coeur de quoi remplir toute l'étendue de tes désirs. Et loin d'avoir à craindre une rivale dans ta mère, je te garantis qu'elle y mettra du sien pour te convaincre que je suis le plus passionné de tes amants.¹

Sans doute on peut comprendre qu'il n'ait pas voulu la heurter de front, jugeant plus politique de flatter cette immense détresse: il nous semble pourtant que sa complaisance s'étend un peu bien loin, un peu trop vite. Sa réponse au dilemme ne va à rien moins, en effet, qu'à proposer une sorte de ménage à trois (qui resterait, bien entendu, du seul domaine des sentiments)² d'autant plus choquant qu'il reposerait sur un inceste. Il est vrai que

¹IV, 345.

²Mais est-ce bien si sûr ? et combien de temps ? Cleveland, en tout cas, joue ici avec le feu: il suffit pour s'en convaincre de constater "la vivacité du plaisir" dont il "jouit" à contempler longuement les deux femmes, dormant "étroitement embrassées, et Fanny avait la bouche sur le sein de sa fille ... Heureux père! Heureux mari! car c'était moi que ces deux coeurs passionnés cherchaient l'un dans l'autre. J'étais l'objet de leurs tendres caresses. La nature ne leur inspirait pas un sentiment qui ne tournât au profit de l'amour. Je ne me serais jamais rassasié de ce spectacle" (IV, 29). Et plus loin: "Fanny et Cécile se firent habiller. Je continuais de les regarder avec autant d'avidité que si j'eusse commencé chaque instant à les voir. Le son de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvements et leurs moindres paroles faisaient naître dans mon âme quelque sentiment nouveau. J'étais empressé autour d'elles, comme si je n'eusse plus eu d'autre occupation que de les servir, d'autre soin que de leur plaire, et d'autre désir que de les voir et de les aimer. Chaque témoignage d'empressement m'était bien rendu par l'air de satisfaction et de tendresse avec lequel on paraissait le recevoir. Ce n'était pas un père et

Prévost est coutumier du fait: les ménages à trois sont monnaie courante dans son oeuvre,¹ et l'inceste y "prospère".²

"Comment rendre compte de l'évidente complaisance, mais du non moins évident bonheur, avec lesquels le romancier de Cleveland se joue, pathétiquement, aux limites de l'inceste ?" s'interroge Jean Fabre.³ A cette question il n'est évidemment pas de réponse simple. Sans se déterminer pour l'une plus que l'autre, André Lebois en propose cependant une assez longue liste, qui va de la candeur maladroite ("mais candide, l'auteur de Manon ?"), à l'érotisme insidieux, en passant par la "compensation pour quelque frustration secrète" (à la Rousseau), la "virtuosité pure" du romancier qui s'amuse à traiter un sujet scabreux, ou plus simplement "l'indifférence à la morale traditionnelle."⁴ Ajoutons que l'inceste romanesque ne saurait être envisagé sous le seul aspect de la sexualité. C'est aussi "une des pistes favorites du destin, une

une fille, une épouse et un mari; c'était des amants, charmés l'un de l'autre, qui se parlaient, si l'on veut, pour la première fois, après s'être longtemps adorés; qui se retrouvaient après s'être crus séparés par la mort, ou qui se croyaient sûrs, après de longues et cruelles traverses, d'être réunis et tranquilles pour jamais" (IV, 37).

¹On se rappelle que Manon le propose crûment au pauvre chevalier (et il ne s'agit nullement, pour elle, de n'être que sentimentale); à la fin du livre IX des Mémoires et aventures, on trouve "l'histoire du ménage à trois des Wolmar" (Servais Etienne, op. cit., pp. 42-43); etc.

²Pierre Fauchery, op. cit., p. 150.

³Présentant l'article précité d'André Lebois, op. cit., p. XXII.

⁴André Lebois, ibid., p. 135.

de ses voies de pénétration les plus directes et les plus connues
"¹ Jean Fabre, à ce propos, a pu justement évoquer "l'inceste
 et la fatalité, ancestralement liés dans la plus pathétique tra-
 dition de la poésie et de la conscience."²

Quoi qu'il en soit, le thème était à la mode, et l'on sait
 sa fortune: de Phèdre à Eugénie de Franval, on en rencontre main-
 tes illustrations, dans l'art comme dans la vie. Rappelons, pour
 s'en tenir aux plus connues, des pièces comme l'Oedipe et la Sémi-
 ramis de Voltaire, les racontars sur le Régent et la duchesse de
 Berry (sa fille), la "maman" des Confessions, les obsessions de
 Restif³ ou les élucubrations de Mirabeau,⁴ et jusqu'à Marceline
 amoureuse de son Figaro!

Après s'être confessée à son père, il ne reste à la triste
 Cécile qu'à mourir: ce qu'elle ne tarde pas à faire, dans une
 scène d'une haute intensité dramatique (Prévost, nous l'avons dit,
 excellent à peindre "les derniers moments des femmes aimées"⁵),
 ayant sublimé, à la dernière minute, sa passion incestueuse en

¹Pierre Fauchery, op. cit., p. 150.

²Préface au tome X des Oeuvres Complètes de Sade (Paris: 1962), cité par Pierre Fauchery, ibid., n. 69.

³Dont les jeunes maîtresses finissent généralement par s'avérer ses filles naturelles (cf. notamment l' "Histoire de Zéphire" dans Monsieur Nicolas, in L'Oeuvre de Rétif de la Bretonne [Paris: Le Trianon, 1930], vol. VIII, p. 54).

⁴Qui prêche l'inceste entre père et fille dans Le Rideau levé ou l'éducation de Laure, in Erotika biblion (Rome: Imprimerie du Vatican [=Paris], 1783).

⁵Paul Hazard, Etudes critiques sur Manon Lescaut, p. 24.

un brûlant amour de Dieu. Victime parfaitement innocente de l'amour (de celui qu'elle ressent comme de celui qu'elle inspire),¹ cette pure et charmante fille s'affirme comme l'une des plus touchantes figures de femme de notre histoire littéraire.²

Ainsi, après avoir longtemps demandé le bonheur à la seule raison, Cleveland a été amené à lui associer le sentiment. A peine dans la place, l'amour, comme il fallait s'y attendre, s'est attaqué à la sagesse, et bientôt a prétendu régner seul en son âme, avec les conséquences catastrophiques que l'on sait. La joie revenue au logis avec Fanny (et non grâce aux secours, demeurés absolument vains, de la raison), Cleveland se débarrasse du système de philosophie morale inculqué par sa mère. Voluptueusement installé à Paris avec ses deux femmes, il ne ressent plus que "dégoût insurmontable pour [ses] anciens principes," et se défie "de tout ce qui [lui est] suggéré par la raison." Dans ces conditions il ne lui reste "guère d'autres règles de conduite que le sentiment,"³

¹Deux adorateurs fougueux, le duc de Monmouth et don Thadeo, la persécutent de leur amour. Le duc, lors d'une tentative d'enlèvement, tuera sous ses yeux l'Espagnol: c'est le choc émotionnel consécutif à ces violences qui sera la cause immédiate de sa mort. "Eh! quoi, gémit-elle, toujours la victime des passions d'autrui, tandis que le travail de toute ma vie est de régler les miennes" (IV, 353).

²"Cécile est émouvante et vraie. La naissance de l'amour dans ce coeur de toute jeune fille est analysée avec un charme et un bonheur d'expression constants. S'il paraît difficile de rééditer in extenso ce roman-fleuve, il est souhaitable au contraire que l'on publie un "Cleveland et Cécile", qui isolerait leur brève histoire; elle connaîtrait un regain de succès, égal à celui de Manon Lescaut" (André Lebois, article cité, p. 130).

³IV, 239.

et il s'y livre tout entier.

Une nouvelle désillusion l'attend: "l'amour même, dont je faisais mon suprême bonheur, me laissait mille moments qui demandaient d'être autrement remplis."¹ En un mot, il s'ennuie: "l'étude de la nature," la bienfaisance, les plaisirs modérés et le "commerce d'un certain nombre d'amis d'élite,"² sont appelés à la rescousse du bonheur. Mais la mort de Cécile renversera bientôt ce fragile édifice. Et la révélation du danger qu'il a couru en l'aimant, lui montrera "que le sentiment seul n'est pas un guide sûr des actions humaines. L'amour est juste, mais seulement lorsqu'il est subordonné à un principe plus juste, qui sera la religion."³

Ainsi, ce roman d'amour qu'est l'Histoire de M. Cleveland n'en est pas pour autant un roman à la gloire de l'amour. Si Prévost y fait l'apologie de la passion, il en montre aussi les échecs, et se garde bien d'en dissimuler les dangers. Cleveland, Fanny et leurs comparses, se disent heureux par l'amour: en fait ils ne le sont que de temps en temps; mais quand ils sont vraiment malheureux, c'est toujours cette fatale passion qui en est la cause. Une conclusion s'impose alors, négative: l'amour n'est pas "le bien suprême".

¹IV, 240

²IV, 241-243.

³Jeanne Monty, Les Romans de l'abbé Prévost, pp. 94-95.

CHAPITRE III

LE BONHEUR PAR LA SOCIÉTÉ

Le XVIIIème siècle est le siècle social par excellence. Pour les lecteurs du Mondain, il n'y a que le "méchant" qui est seul,¹ ou le "misanthrope" (c'est-à-dire un monstre), ou l'homme "à vapeurs" (c'est-à-dire un fou).² Chrétiens, épicuriens, philosophes, conservateurs ou révolutionnaires, tous s'accordent pour exalter la sociabilité et condamner l'isolement. "On n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir": c'est Rousseau qui l'affirme,³ qui oserait le lui disputer ?

Les moralistes, logiquement, vont tendre à faire de cette sociabilité, juste et bonne puisque naturelle, l'un des facteurs du bonheur, et parfois même le plus important:

La sociabilité —écrit Robert Mauzi— n'est pas seulement ce penchant incoercible, si profondément inscrit dans le coeur humain que ne point l'assouvir revient à frustrer ce coeur de son unique nécessaire. Elle représente en même temps le point de perfection, l'apogée du bonheur humain. L'instinct social est donc à la fois origine et achèvement. Le refouler, c'est s'enlever toute chance d'être heureux. Le remplir pleinement, c'est devenir heureux à coup sûr.⁴

¹On connaît le mot fameux de Diderot (Le Fils naturel, V, 3) qui devait tant blesser Rousseau (Les Confessions, pp. 537 sq.).

²Robert Mauzi, L'Idée du bonheur au XVIIIème siècle, p. 590.

³Emile, p. 354.

⁴Op. cit., p. 592.

Prévost, sans être aussi affirmatif, n'en est pas moins, une fois encore, en parfait agrément avec son temps: l'homme est, sans doute possible, un animal social. Hors de la société, pour lui, point de salut. Cleveland, en tout cas, en est intimement convaincu: "Un homme raisonnable et vertueux ... sent qu'il est fait pour la société."¹ Et l'on se souvient de l'avoir entendu proclamer bien haut que "les plus naturels et les plus indispensables de nos devoirs sont ceux de la société"² Nous nous devons à autrui, "presque autant" qu'à nous-mêmes, et l'un "des principaux devoirs de la vertu et de la sagesse," c'est de travailler au bonheur des autres, qu'ils nous soient chers,³ ou qu'ils nous soient indifférents,⁴ car on ne peut être heureux tout seul.

Rien d'étonnant donc, s'il consacre à son éducation sociale autant de pages, au moins, de ses mémoires, qu'à son éducation sentimentale, et bien plus qu'à ses rencontres philosophiques. Nous le verrons, au fil de son récit, découvrir les hommes, apprendre à les connaître et à vivre parmi eux. Puis, à travers ses expériences, et

¹II, 325. Cf. également II, 392: "Nous sommes faits pour la société"

²II, 393.

³"Ce n'est que dans votre bonheur, dit Bridge à Angélique, que je peux trouver le mien ..." (I, 353). "Mon bonheur était attaché au sien," écrit Cleveland à propos de Fanny (II, 103). Et ailleurs: "N'ayant point d'autre passion que mon bonheur et celui des personnes qui m'étaient chères ..." (I, 321).

⁴"Le soin du bonheur d'autrui, auquel j'attachais la meilleure partie du mien ..." (IV, 226). Sur "la douceur qu'on peut trouver à faire le bonheur d'autrui" en pratiquant la charité, cf. IV, 218 et 241-242.

celles des personnes de son entourage, chercher "quelles sont les meilleures formes de l'engagement social."¹

Mme Cleveland, qui pensait avoir de bonnes raisons d'en vouloir à la société, a élevé son fils dans la haine de l'humanité: la grotte de Romneyhole symbolise cette rupture, qu'elle voulait radicale, avec le monde. Pourtant, elle n'a pas pu étouffer l'instinct social dans le coeur du jeune reclus: dès qu'il est livré à lui-même, Cleveland n'a rien de plus pressé que de répudier cette fausse et barbare sagesse. Sitôt sa mère disparue, en effet, il sent que sa chère solitude, dont il n'est pas las et qu'il ne désire pas quitter, lui serait plus douce, s'il avait, pour la partager, quelqu'un selon son coeur.

Et, de réflexion en réflexion, il en vient à s'apercevoir que ce n'est pas les hommes qu'il hait, comme il l'avait d'abord pensé, mais seulement leurs défauts: "Non, non, m'écriai-je, je ne suis point un monstre qui déteste les créatures de mon espèce. J'aime les hommes, je suis sensible comme eux aux douceurs de la société; j'y veux seulement de la droiture et de la vertu"²

Découverte qui lui cause une inexprimable "satisfaction", et en amène bientôt une autre: "Je ne tardai point à m'apercevoir que je n'étais point né absolument pour vivre seul." Dans son enthousiasme nouveau, il prie alors le "ciel" de lui envoyer un

¹Jeanne Monty, op. cit., p. 102.

²I, 67.

ami, "mais un, tel qu'il me semble que tu m'as fait, tendre, sincère, généreux, avec un peu de discernement et de goût pour les belles et utiles connaissances."¹ L'humilité, on le voit, n'est pas sa vertu cardinale! En tout cas, la providence qui veille sur les héros de romans s'empresse à exaucer son vœu, puisqu'elle le met bientôt en présence de mylord Axminster, qui sera à la fois son "cher ami"² et un substitut de son père, avant de devenir son beau-père.

Son initiation à la vie sociale ne pouvait se faire sous de meilleurs auspices. Le vicomte, victime, comme Mme Cleveland, du Protecteur et de sa clique, s'il se méfie des hommes, a trop de bon sens, et d'expérience, pour tomber dans les mêmes excès qu'elle. "Vous vous êtes formé une juste idée des hommes, en les regardant pour la plupart comme des méchants et des trompeurs," dit-il à Cleveland, mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse vivre en leur compagnie: il suffit de faire preuve d'un peu de "prudence".³ Et dès la mort de sa femme, dont la langueur interdisait tout déplacement, il quitte la caverne pour retourner vers la société, emmenant son protégé avec lui.

Mais avant de le lancer dans la carrière du monde, le sage lord, amusé au fond de l'extrême "naïveté" de ce sauvageon trop

¹I, 68.

²I, 129.

³I, 128. C'est la même leçon qui se dégage de l'épisode du général Lambert (cf. infra, p. 137): "Le monde n'est plein que de perfidies; mais puisque c'est un mal nécessaire, il faut prendre patience, et vivre comme on peut parmi [les hommes]" (II, 288-289).

livresque, va s'appliquer, se "rabaiss[ant] à prendre à [son] égard, l'emploi d'un précepteur," à corriger "la grossièreté de [ses] manières." Car Mme Cleveland, pourtant "élevée à la cour" et fort "aimable" elle-même, mais toute son attention accaparée du soin d'inspirer à son fils "de solides principes de vertu, et des règles constantes de raison et de sagesse," a complètement négligé "cette partie importante de [son] éducation." Lacune grave, dont le jeune homme, depuis qu'il a rencontré de ses semblables, a parfaitement conscience. Voulant à toute force développer les qualités d' "honnête homme" qu'il sait posséder en puissance, il va lui-même "conjur[er]" son nouvel ami de l' "instruire par ses conseils."¹

Et heureux d'abandonner ses livres pour un temps, il se donne avec fougue à ses "nouveaux exercices!" Plus vite qu'il ne l'aurait pu faire "dans la meilleure académie," il apprend à monter à cheval et à se "servir de diverses armes," se forme "à la bonne grâce du corps" (ce qui signifie qu'il apprend à danser —avec Axminster ?), devient "civil, prévenant, attentif à obliger." Et plus il se civilise, plus le jeune sauvage se rend compte "qu'il manque quelque chose aux sciences les plus solides et même à la vertu, lorsqu'elles ne sont point accompagnées de quelque savoir vivre, et de cet air de politesse qui les rend douces et aimables."²

Les romans de Prévost, écrit Laurent Versini, "sont des romans de l'honnête homme, qui les patronne jusque dans leurs ti-

¹I, 130-132.

²I, 135.

tres"¹ (allusion aux Mémoires d'un Honnête homme).² L'abbé reste, en effet, très attaché à ce noble idéal, pourtant, à son époque, déjà en train de se désagrèger.³ Il serait "peut-être" même, s'il faut en croire Sainte-Beuve, "le dernier écrivain qui, dans ses romans, ait employé le mot honnête homme précisément dans le beau sens où l'employaient, au dix-septième siècle, M. de La Rochefoucauld et le chevalier de Méré."⁴

"L'honnête homme" est d'abord un homme "poli", qui sait tenir, avec élégance et distinction, sa place dans la société, évitant d'y détonner par quelque excès que ce soit, y compris les excès d'exemplarité:

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse on peut être blâmable,

disait Philinte à Alceste.⁵ Lord Axminster prêchera la même modération à Cleveland: s'il veut "paraître avec distinction dans un certain monde," qu'il se garde d'y montrer des "vertus ... trop farouches ou trop austères. Il faut [savoir] se prêter un peu à la faiblesse et à la corruption des hommes."⁶

¹Laclos et la tradition (Paris: Klincksieck, 1968), p. 197.

²Le dernier roman de Prévost, d'ailleurs inachevé (Amsterdam: 1745, 1 volume in-12).

³Cf. Paul Hazard, La Crise de la conscience européenne, 1680-1715 (Paris: Arthème Fayard, 1961), pp. 299 sq.

⁴"Le chevalier de Méré ou de l'honnête homme au XVIIème siècle," Portraits littéraires, in Oeuvres (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1960), t. II, p. 589.

⁵Molière, Le Misanthrope (I, 1, vers 148-149).

⁶I, 128.

C'est, en tout cas, le meilleur moyen de leur plaire, et pour réussir dans le monde il faut, et il suffit, d'y plaire. On se souvient de ce conte de Voltaire dans lequel M. le marquis de La Jeannotière, nouveau riche, s'inquiète de ce qu'il faut enseigner à son fils: "A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; et s'il sait les moyens de plaire,¹ il saura tout"² Voltaire plaisante, bien sûr, mais à demi seulement: en fait, avec la rhétorique, on n'apprenait guère autre chose, alors, dans les collèges.

Prévost le savait bien, et ne semble pas s'en être choqué: ce bourgeois cultivé s'accommodait de l'ignorance de la classe privilégiée. Si Cleveland, devenu parisien et homme du monde, confie ses fils aux jésuites de Louis-le-Grand, c'est en partie, nous l'avons vu,³ parce qu'il sait qu'ils les formeront "à l'honneur, à la politesse, à la bonne grâce du corps,⁴ aux qualités, en un mot, qui servent à rendre meilleur ou plus aimable, et même aux

¹Voltaire se réfère ici, ironiquement, à l'Essai sur la nécessité et les moyens de plaire (1738), de Paradis de Moncrif, l'un des nombreux traités sur la politesse mondaine qui paraissent alors, attestant l'importance qu'attachent à cette question les contemporains de Prévost. Dans son Traité du vrai mérite de l'homme considéré dans tous les âges et dans toutes les conditions, avec des principes d'éducation propres à former les jeunes gens à la vertu (1734), ouvrage qui fut très lu, Le Maître de Claville place l'homme poli "immédiatement après l'âme noble et l'esprit sublime" (cité par Daniel Mornet, La Pensée française au XVIIIème siècle [Paris: Armand Colin, 1965], p. 17).

²Jeannot et Colin (1764), in Romans et Contes (Paris: Garnier, 1960), p. 131.

³Supra, p. 40.

⁴L'expression, on le voit, est devenue cliché.

sciences"¹ Ce savoureux "et même aux sciences" (qui n'est peut-être pas ironique —Prévost voulant ici, on l'a dit, flatter les jésuites, et cherchant d'ailleurs rarement à provoquer le rire ou même le sourire²) en dit long sur ce qu'on entendait alors par éducation dans la bonne société.

C'est donc armé de cette "politesse" nouvellement acquise, que le jeune Cleveland débarque en France. Et c'est à Rouen, où les exilés s'installent, qu'il entre pour la première fois en contact avec ce monstre effrayant: la société. Inutile de préciser que l'ingénu, victime de sa "crédule simplicité",³ va d'abord de déboire en déboire. Le premier marchand à qui il a affaire le gruge, mais avec la plus exquise "civilité" (occasion pour Cleveland de vérifier ce que lui avaient dit sa mère et ses livres: "Rien n'est plus dangereux qu'un homme poli qui n'est point honnête homme").⁴ Dans la première "compagnie" où il est reçu (avec de grandes démonstrations d'amitié), on se moque de lui sitôt qu'il a le dos tourné ("Convenez que voilà un jeune Anglais bien sot," dit une dame —Mme Lallin! — croyant n'être pas entendue).⁵ "Les Français sont polis, il faut leur accorder cette gloire," soupire Cleveland désabusé et vexé, mais qu'est-ce que la politesse sans la sincéri-

¹IV, 43.

²Cf. Henri Coulet, "Le Comique dans les romans de Prévost," in Actes du Colloque d'Aix, pp. 173-183.

³I, 178.

⁴I, 118.

⁵I, 177.

té ? Malgré "leurs manières extérieures ... gracieuses et prévenantes," les Français, il faut s'y résigner, ont les "défauts communs aux autres hommes"¹

Son Mentor le console et l'encourage: "Comme il y a une science qui enseigne à faire du bien aux autres, il y en a une qui apprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque; mais un peu d'usage vous en aura bientôt instruit."² Il apprendra vite, en effet ("Si j'étais assez simple pour être facile à tromper, j'avais reçu du ciel assez de bon sens pour ne l'être qu'une fois")³ à se méfier des discours et des actions de ses semblables, "si naturellement perfides, qu'ils trompent sans intérêt et même sans motif."⁴ Il s'accoutumera même à découvrir "tous les jours de nouveaux vices" qui répugnent à ses principes, et dont il voit "la source dans la corruption qui est commune à tous les hommes."⁵ Certes, ce recours au péché originel a de quoi surprendre chez un tenant de la bonté naturelle, mais nous savons désormais à quoi nous en tenir sur les contradictions de notre "philosophe"! A la vertu, qui suffisait au bonheur de l'homme seul, l'homme en société se doit donc d'ajouter la prudence: c'est la première leçon qu'apprend Cleveland.

¹I, 175-176.

²I, 171.

³I, 173.

⁴I, 179.

⁵I, 202.

Il en recevra bientôt une autre, assez rude, concernant ce premier des groupements sociaux: la famille. On sait que le XVIIIème siècle, qu'on représente traditionnellement comme une époque de dissolution des moeurs (et qui le fut indubitablement par quelques côtés), a aussi ardemment défendu des institutions comme le mariage et la famille. "La convergence sur ce point de tous les courants du siècle est remarquable," écrit Xavier Lannes, qui a étudié de très près les idées du temps sur ce sujet. En fait, "la pensée philosophique dans son ensemble verra la famille comme la première et la plus naturelle des sociétés." En même temps la conception qu'on s'en fait s'humanise. Dans l'ancienne société, la famille était une "lignée", une "personne morale investie d'une sorte de souveraineté, dont le père était l'instrument." A partir du XVIIIème siècle, elle n'est plus que le "groupe formé d'un homme, d'une femme, et des enfants nés de leur union."¹ Bref, sauf dans la très haute aristocratie, de patriarcale elle est devenue conjugale.²

Et la vie familiale, revue et corrigée dans cette perspective, va devenir l'un des cadres sociaux du bonheur les plus célébrés. Le thème ira s'amplifiant tout au long du siècle, et l'on

¹Xavier Lannes, Le XVIIIème siècle: l'évolution des idées. In Renouveau des idées sur la famille (Paris: I.N.E.D., Travaux et documents, cahier n° 18, 1953), pp. 34-38.

²"Dans les grandes maisons, c'était la famille que l'on aimait, bien plus que les individus," note Talleyrand dans ses Mémoires, songeant à son enfance délaissée (cité par Alfred Franklin, La Vie privée d'autrefois: L'Enfant [Paris: Plon, 1896], t. II, p. 212).

sait les résonances qu'il finira par prendre, notamment chez Rousseau. Prévost communiera dans cette ferveur. Mais, plus réaliste que Jean-Jacques (ou, simplement, plus pessimiste), il montrera que la famille, elle non plus, ne suffit pas à rendre l'homme heureux.

Enfant sans père, élevé par une mère qui se refuse aux effusions comme à tout sentiment, Cleveland met au premier rang de ses malheurs de n'avoir pu s'épanouir dans un milieu familial normal et aimant: "Je pouvais me compter, dira-t-il plus tard, au nombre de ces enfants malheureux à qui leurs parents n'ont jamais souri."¹ Et quand cette mère disparaît, s'il s'accoutume à se "regarder comme une branche détachée et sans racine, qui ne [tient] à rien sur la terre, du moins par les liens de la nature," il ne cesse pas pour autant d'en souffrir. D'où sa joie quand il se découvre ce frère inattendu: "une personne de mon sang"²

Tout au long de son histoire nous le verrons se chercher une famille; Et d'abord un père, qu'il puisse substituer au monstre dénaturé qui l'a engendré.³ Car celui qui, refusant "de se rendre aux mouvements de la nature," n'est pas "infailliblement"⁴ touché par la présence de son enfant, relève très évidemment du domaine

¹I, 139.

²II, 138.

³"J'ai un père, mais c'est un cruel" (I, 62). "Un père qui s'est rendu l'horreur de la nature" (I, 79-80). "Ce père barbare" (I, 274).

⁴I, 51.

tératologique.¹ Obsédé par cette absence phénoménale de sentiments paternels chez Cromwell, Cleveland en vient même à voir tous ses crimes comme des attentats dirigés contre la famille: après le régicide, qui est le plus atroce des parricides,² les rapt et les viols de femmes mariées que le Protecteur permet à ses soudards, ou le double infanticide qu'il tente pour se débarrasser de compromettants bâtards, sont bien dans la ligne. Et l'on n'a pas de peine à croire le pauvre Cleveland, quand il se dit "digne d'un meilleur père,"³ que ce Saturne "mangeur d'enfants".⁴ Pourtant rien ne saurait étouffer en lui, qui n'est pas un monstre, la voix de la nature: que Cromwell revienne "aux règles de la probité et de la vertu," et son fils reviendra "sans peine à l'aimer."⁵

En attendant cette fort improbable éventualité, Axminster,⁶ Charles II,⁷ le "bonhomme Cleveland", enfin le comte de Clarendon,⁸ lui tiendront lieu de père. Et de la même façon, après la mort

¹"Les animaux ... les bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits, et moi [Bridge], je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai osé l'appeler mon père!" (I, 280).

²II, 300.

³I, 206.

⁴Jean Sgard, op. cit., p. 137.

⁵I, 67.

⁶"Le vicomte me regardait comme son fils ..." (I, 173).
"Il m'avait tenu lieu de père" (I, 273).

⁷I, 210.

⁸"Cherchant un titre qui répondit au sentiment de mon coeur, je le nommais mon père ..." (IV, 284).

d'Elisabeth Cleveland, Mme Riding (vieille amie de cette dernière, propriétaire de la caverne et "génie tutélaire"¹ de toute la famille)² et même Madame (Henriette d'Angleterre),³ lui serviront de mère.

Le premier contact de Cleveland avec sa famille naturelle, après la mort de sa mère, a lieu à Bayonne, où lord Axminster est allé rejoindre son roi et lui faire ses offres de service.⁴ Parmi les officiers du souverain anglais, l'orphelin découvre "le père de [sa] chère mère," désolé d'avoir jadis traité sa fille avec tant de dureté: ce qui fournit à Prévost l'occasion d'une de ces belles scènes de reconnaissance traditionnelles dont il est si friand. Tout le monde est ému, on verse d'abondantes larmes (peut-on rester "spectateur indifférent ... dans une scène où c'est la nature qui agit" ?), et c'est alors que Charles II promet à son vieux serviteur de "tenir lieu de père" au fils de Cromwell!⁵

Le bonheur familial de Cleveland sera de courte durée, grand-père et père adoptif n'ayant rien de plus pressé que de s'opposer à ses amours: ils se liguent en effet pour lui faire épouser Mme Lallin. Afin de l'empêcher de suivre en Amérique les Axminster

¹I, 54.

²"Une dame qui m'avait presque toujours servi de mère ..."
(I, 222).

³II, 492.

⁴Charles II, espérant aider sa cause, a suivi Mazarin et la cour, qui négocient la Paix des Pyrénées; ce qui permet de dater l'épisode avec certitude: 1659.

⁵I, 207-209.

avec qui, on s'en souvient, il a réussi traîtreusement à le brouiller, le "bon vieillard" n'hésitera même pas à le faire emprisonner. C'est qu'en chef de famille absolu ("Il m'expliqua ... d'un ton sévère, l'autorité que le titre de grand-père lui donnait sur ma personne et sur ma conduite ..."),¹ le vieux gentilhomme songe beaucoup moins à faire le bonheur de son petit-fils, qu'à conserver près de lui ce bâton de sa vieillesse, providentiellement retrouvé, et à perpétuer sa race selon ses seules vues. Manifestement, ce patriarche en est resté aux notions traditionnelles et périmées de la familles, contre lesquelles s'insurgent les nouvelles générations.

Il rejoint ainsi, dans la galerie des géniteurs prévostiens, et entre beaucoup d'autres, le grand-père de l'Homme de qualité, M. des Grioux, et sans doute aussi l'ombre de Liévin Prévost, "avocat en Parlement, conseiller du roi et son procureur en ville et baillage de Hesdin," magistrat sévère qui ne badinait pas avec l'autorité paternelle ou l'honneur familial.² Avec les meilleures intentions du monde, ces pères nobles et insupportables, aveuglés

¹I, 208.

²En voici un exemple, rapporté par Dom Grenier, chroniqueur bénédictin, et cité par Henry HARRISSE (L'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses oeuvres, p. 104): lorsque Prévost, le 9 novembre 1721, âgé de vingt-quatre ans, fit profession dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, à l'abbaye de Saint-Pierre de Jumièges, son père, après lui avoir "donné les avis salutaires qu'un père respectable pouvait donner à un fils," lui déclara "en présence de la communauté ... que s'il manquait de son vivant aux engagements qu'il était parfaitement libre de ... faire ou de ne ... pas faire, il le chercherait par toute la terre pour lui brûler la cervelle."

par leurs préjugés, leurs marottes et leur égoïsme ("les idées fantastiques de l'honneur" de M. des Grieux,¹ l'ambition politique de Cromwell, l'idée qu'ils se font tous d'une puissance paternelle absolue et de droit divin, etc.) finissent fatalement par tourner aux tyrans domestiques, pour le plus grand malheur de leur progéniture.

Mais s'il s'insurge contre la cruauté de ses pères, vrais ou substitués, Cleveland n'en continue pas moins à révéler fort la paternité. Ainsi, devenu législateur des Indiens abaquis, il se montrera très choqué de voir que chez eux "le fils n'était obligé à aucun respect pour le père, et [que] le père n'en exigeait point de ses enfants." Vivant sur un pied d'égalité parfaite, ils n'ont même, comble de la barbarie, "aucuns noms particuliers pour exprimer la qualité de père." C'est qu'ils sont généralement trop grossiers pour entendre la voix de la nature, qui "assujétit jusqu'à un certain point les enfants à l'autorité paternelle." Cleveland (civilisé mis dans la situation paradoxale d'avoir à enseigner la loi naturelle à de bons sauvages!) le leur fera "comprendre". Il instruira les enfants dans l'obéissance aux pères, et les pères à exercer leur autorité dans "des bornes raisonnables ... [de] ... manière tendre et compatissante," non "pour leur propre

¹Manon Lescaut, p. 180. En fait, si l'on veut bien considérer les normes de l'époque, le père du chevalier peut passer pour fort indulgent (sauf, évidemment, aux yeux de son fils, dont on ne saurait raisonnablement, en l'occurrence, attendre la moindre objectivité).

satisfaction," mais "pour le bien de ces mêmes enfants"¹

Bel et généreux programme, qui, parce qu'il tente de concilier l'inconciliable, a toutes chances de rester à l'état utopique, mais qui reflète l'idéal familial de Prévost, fait sans doute, pour la majeure partie, du souvenir de ce que fut son enfance.² Quant à Cleveland, il résoudra le conflit en ... prenant la fuite! seul moyen qu'il a d'échapper au malencontreux grand-père. Et jamais plus il ne songera à demander le bonheur à la famille, pas même, finalement, à celle dont il deviendra le chef.

Tout en y trouvant bien des déceptions, il sera un peu mieux traité par l'amitié, autre forme de liaison civile, tout aussi prônée alors, que la famille. Loin d'y voir, comme naguère La Rochefoucauld, un "commerce", le XVIIIème siècle en effet, se souvenant qu'Epicure avait donné à l'amitié la préférence sur les autres

¹I, 130-133.

²Il semble bien qu'il ait eu une enfance très heureuse, jusqu'à la mort de sa mère et d'une soeur unique, toutes deux fort aimées, survenue quand il avait quatorze ans (notons que le père de l'Homme de qualité, l'Homme de qualité, des Grioux, Cleveland, perdent aussi leur mère —et parfois leur soeur— à peu près au même âge). Si son père n'avait rien du "cruel" Cromwell, il était du moins (nous l'avons vu) fort autoritaire: "tendre, mais rigide," nous dit Dom Dupuis, contemporain, compatriote et collègue de Prévost et son premier biographe (dans son "Abrégé de la vie de M. l'abbé Prévost," placé en tête des Pensées de M. l'abbé Prévost, édition citée, p. VII). Père et fils devaient se heurter bien vite, sans doute se brouiller pour la vie. Une légende tenace, dont Henry HARRISSE a fait justice, veut même que l'abbé, lors d'une violente querelle (à propos d'une femme!), ait tué son père en le précipitant en bas d'un escalier! (Henry HARRISSE, op. cit., pp. 99 sq.).

vertus,¹ va en faire de nombreux et magnifiques éloges. Et "le thème du bonheur par l'amitié, envahit la littérature."² Ce sentiment naturel³ ("le lien le plus fort qui fût parmi les hommes," selon Montesquieu),⁴ tiendra en tout cas une grande place dans la vie comme dans l'oeuvre de Prévost.

Nous avons déjà montré Cleveland, resté seul après la mort de sa mère, supplier le ciel de lui envoyer "quelques amis vertueux et fidèles qui puissent être les dépositaires des sentiments de [son] coeur."⁵ C'est là souligner, dès le départ, l'une des premières fonctions de l'amitié: l'ami est un confident et un témoin indispensable, non seulement de nos peines, mais surtout de notre bonheur. "Quelle gêne serait-ce d'être tant resserré en soi-même,

¹Cf. Roger Mercier, La Réhabilitation de la nature humaine, p. 57.

²Robert Mauzi, op. cit., p. 361. Pour une liste des principaux ouvrages consacrés à l'amitié, cf. ibid., p. 362 n. 1, et Roger Mercier, op. cit., pp. 86-87. Le plus attachant est sans doute le Traité de l'amitié, de Mme de Lambert ("Rien n'est si doux dans la vie qu'une sensible amitié"), publié pour la première fois en 1732, et donc contemporain de Cleveland. Si Prévost n'a pas fréquenté à l'Hôtel de Nevers, où la marquise tenait son salon, il partageait du moins les goûts de ce cercle raffiné, successeur des grands salons précieux du XVII^e siècle. Il a d'ailleurs fait un chaleureux éloge de Mme de Lambert et de ses oeuvres, qu'il a lues avec passion (Le Pour et Contre, I, 162-164).

³Cf. Saint-Evremond: "L'amitié est l'ouvrage de la nature, l'amitié fait toute la douceur de notre vie ..." ("Sur l'Amitié," in Oeuvres Choisies [Paris: Didot, 1852], p. 297). Prévost connaissait bien l'oeuvre de Saint-Evremond, dont il avait retrouvé le souvenir à Londres (cf. notamment les Mémoires et aventures, I, 412).

⁴Dans son discours de réception à l'Académie de Bordeaux (1716), cité par Roger Mercier, op. cit., p. 87.

⁵I, 67.

disait déjà Saint-Evremond, de n'avoir que soi pour confident de ses affaires et de ses plaisirs ? Les plaisirs ne sont plus plaisirs dès qu'ils ne sont pas communiqués."¹ C'est exactement l'avis de Cleveland.

Ainsi, quand pour la première fois, à La Havane, après ses "horribles souffrances dans les déserts de l'Amérique,"² il est enfin à même de se livrer tout entier à l'amour de Fanny, il sent immédiatement que son bonheur n'est pas complet parce qu'il lui manque un ami. A la jeune femme qui s'étonne et qui s'inquiète ("Ne suis-je donc que votre épouse, me dit-elle ? Ne suis-je pas encore votre tendre et fidèle amié ? Espérez-vous trouver dans un autre quelque chose que vous n'apercevez point dans moi ?"), il répond que ce qu'il appelle "le bonheur de l'amitié, [doit] être pris dans un autre sens," et que c'est justement parce qu'il est "infiniment heureux" avec elle qu'il a "besoin ... de cette autre félicité [qu'il] cherche dans l'amitié": "Ecoute-moi, chère Fanny, ajoutai-je, et comprends si tu peux, cette énigme-là: tu me rends heureux, ma chère amie; mais pour sentir tout le bonheur que je goûte avec toi, il faut que j'aie quelqu'un qui ne soit pas toi, non seulement à qui je puisse le dire, mais en qui j'aie assez de confiance pour le dire avec goût, et qui m'aime assez pour trouver du plaisir à l'entendre."³

¹"Sur l'Amitié," ibid.

²II, 401.

³II, 282-283.

En d'autres termes, l'amour ne suffit pas à combler le besoin d'aimer des coeurs trop sensibles. Une quinzaine d'années plus tard, lorsqu'installé à Paris avec sa famille reconstituée, il a de nouveau tout pour être heureux, il éprouvera de la même façon, nous l'avons déjà noté,¹ que "l'amour ... [lui] laissait mille moments qui demandaient d'être autrement remplis": et parmi les moyens auxquels il aura recours pour échapper à son "ennui", figurera en bonne place le "commerce d'un certain nombre d'amis d'élite."² "L'idée apparaît souvent dans la littérature du siècle, remarque Robert Mauzi: l'amour ne dispense pas de l'amitié. Le bonheur consiste à éprouver simultanément les deux sentiments."³

Ainsi Cleveland, coeur innombrable, quand il ne sera pas occupé à poursuivre l'objet de son amour, s'épuisera à chercher "un ami, un compagnon de fortune, un témoin de [sa] conduite et de [ses] sentiments, un confident de [ses] plaisirs et de [ses] peines."⁴ Nous l'avons déjà vu se jeter à la tête d'Axminster, avec toute la pétulance de son jeune coeur assoiffé d'affection. En fait, c'est un véritable coup de foudre de l'amitié qui le précipite (littéralement), dans les bras du vicomte: au premier regard qu'il pose sur lui, au sortir de la caverne obscure où ils se sont rencontrés, il sent que son "coeur [inclina] naturellement à lui vouloir du

¹ Supra, p. 115.

² IV, 240-243.

³ Op. cit., p. 472.

⁴ II, 318-319.

bien."¹ Suit une déclaration d'amitié, non moins passionnée qu'une déclaration d'amour: "Je vous promets que vous me trouverez toujours sincère et fidèle à vous aimer, et que j'emploierai ma vie même pour vous rendre service."²

Cette amitié ne finira qu'avec la mort. Mais Cleveland ne saurait souffrir la moindre solution de continuité dans ses affections. Séparé des Axminster par les événements que l'on sait, il lui faudra absolument un autre ami: Mme Lallin ne pouvant lui en tenir lieu (il semble ne croire qu'aux amitiés viriles),³ il se lie-
ra bientôt, et fort malencontreusement, avec le capitaine John Will. La déconvenue qui s'ensuit, ne l'empêche nullement, quelques deux ans plus tard, à Cuba, de tenter derechef l'aventure. Chez le gouverneur, où il loge (car c'est le grand-père de Fanny), il rencontre en effet un capitaine de vaisseau espagnol qui lui raconte une étrange histoire: jeté par une tempête sur une "petite île déserte qu'on nomme Serrane,"⁴ il a eu la surprise d'y trouver un Anglais solitaire et bourru, qui lui a paru être "un honnête homme et ...

¹I, 78. Et plus loin: "Vous êtes donc tel ... que j'ai prié le ciel de m'accorder un ami ... Mon coeur me l'a bien fait sentir au premier moment que je vous ai vu" (I, 118).

²I, 118.

³"L'amitié entre deux personnes d'un sexe différent tient presque toujours à l'amour" (I, 5). Ce sont les femmes, remarque Pierre Fauchery (La Destinée féminine ..., p. 488), qui jugent l'amitié possible entre les sexes, plaidant généralement sa supériorité sur l'amour. C'est le cas, par exemple, de Mme de Lambert, de Mme Riccoboni, etc., et, on vient de le voir, de Fanny.

⁴Située "entre la Jamaïque et la côte de Nicaragua" (II, 278). Il s'agit de Serrano (aujourd'hui Serranilla), qui tire "son nom d'un gentilhomme espagnol nommé Serrano, qui y avait passé un

une personne de distinction,"¹ et qui a refusé absolument de profiter de l'occasion pour rejoindre la civilisation. C'est que, victime de la perfidie des hommes, cette espèce de Robinson misanthrope, qui n'a pas même de Vendredi, s'est persuadé qu'il ne restait pas un seul juste au monde. Il n'a voulu accepter du capitaine espagnol qu' "une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour écrire ... et quelques livres."² Bref, c'est là, apparemment, un autre philosophe anglais."

L'imagination de Cleveland se met en branle aussitôt: un homme qui a pris "un parti aussi extraordinaire," et qui l'a fait poussé par la "haine de l'injustice et de la trahison" ne peut qu'être cher à son coeur: "Voilà, disais-je, un homme que j'aimerais infailliblement, si j'étais assez heureux pour le connaître. Il m'aimerait aussi, car il me trouverait cette droiture qu'il croit absolument bannie d'entre les hommes. Je n'ai plus d'ami, qui m'empêche de chercher à m'en faire un d'une personne dont l'humeur et les principes me paraissent s'accorder entièrement avec les miens ?"³

grand nombre d'années dans la ... solitude" (II, 284), à la suite d'un naufrage. Prévost a dû découvrir l'histoire de Pedro Serrano dans les Royal Commentaries of Peru, traduction anglaise (1688), de l'ouvrage de Garcilaso de La Vega, Los Comentarios Reales (1609) (cf. C.-E. Engel, Figures et aventures du XVIIIème siècle, p. 145).

¹II, 280.

²II, 279.

³II, 281.

Et malgré les craintes et les objections de Fanny, impuis-
sante, on l'a vu, à le retenir, il se met en route pour "Serrane",
où l'attend une autre déconvenue: le solitaire s'avère en effet un
fort méchant homme,¹ d'ailleurs désireux de quitter l'île au plus
vite, pour retourner en Europe; les "justes sujets" qu'il a de
"haïr les hommes ne [pouvant] l'emporter sur le fond de tristesse
et d'ennui" qui ne l'abandonne plus, ni nuit ni jour. C'est fina-
lement, nous l'avons dit, une leçon de sociabilité que Cleveland
est venu chercher de si loin.²

Enfin Bridge vint ... ou revint: quand il rentre à La Havane,
Cleveland a en effet la joie d'y trouver son frère qui l'attend:
"Vous ne me quitterez plus, lui dis-je, en le serrant tendrement,
ou si quelque nécessité vous appelle ailleurs, vous souffrirez que
je vous y accompagne. Vous êtes mon frère; mais je sens que vous
m'allez être encore quelque chose de plus précieux et de plus ten-
dre, vous serez mon cher et fidèle ami." On décide de s'établir
ensemble à Cuba, et tandis que Bridge, toujours accompagné de son
inséparable Gelin, va chercher sa femme et sa fille demeurées à
Sainte-Hélène, Cleveland, poussé par son mauvais génie, se rend
en Virginie pour inviter Mme Lallin à se joindre à eux. Et l'idée
de couler désormais ses jours au milieu de toutes ces personnes si
chères, le remplit d'une telle joie qu'il comptera plus tard "ce

¹C'est le général John Lambert (1619-1683), lieutenant de
Cromwell ("un des principaux ministres des injustices de mon père
—II, 300), plus tard disgrâcié pour s'être rebellé contre le
parlement.

²Cf. supra, p. 119, n. 3.

moment pour un des plus tranquilles et des plus heureux de [sa] vie."¹

En fait, il essaie de rassembler autour de lui "cette petite société idéale dont Prévost, avant Rousseau, a pu rêver."² Des Grioux s'imaginait, on s'en souvient, "un système de vie paisible et solitaire," dans lequel il faisait "entrer une maison écartée ... une bibliothèque composée de livres choisis, un petit nombre d'amis vertueux et de bon sens ..."³ mais pour s'apercevoir finalement que

¹II, 319.

²Jean Sgard, Prévost romancier, p. 160.

³"Une maison écartée, avec un petit bois et un ruisseau d'eau douce au bout du jardin" (Manon Lescaut, p. 40): comment ne pas songer, ici, à la fameuse "petite maison rustique ... blanche avec des contrevents verts," où Jean-Jacques, s'il était riche, rassemblerait "une société, plus choisie que nombreuse, d'amis ..." ? (Emile, p. 439). Dans les Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou Histoire de la jeunesse du commandeur de ... (Amsterdam, 1741), on retrouve la "petite maison", le "bois" et le "ruisseau": mais il ne s'agit plus d'un rêve: c'est là que vit le commandeur, entre sa bien-aimée, Héléna, et ses livres (cf. Robert Mauzi, "Le thème de la retraite dans les romans de Prévost," Actes du Colloque d'Aix, pp. 187 et 194).

Prévost lui-même devait enfin, semble-t-il, connaître ce bonheur qu'il avait tant rêvé. Voici ce qu'il écrit, de Chaillot (?), le 30 juillet 1746 (?), à Boucher de l'Estang: "J'ai quitté depuis trois semaines le séjour de Paris, la grand'ville. A cinq cent pas des Thuilleries s'élève une petite colline, aimée de la nature, favorisée des cieux, etc. C'est là que j'ai fixé ma demeure pour trois ans, par un bail en bonne forme, avec la gentille veuve ma gouvernante, Loulou [un chien ?], une cuisinière et un laquais. Ma maison est jolie, quoique l'architecture et les meubles n'en soient pas riches. La vue est charmante, les jardins tels que je les aime. Enfin j'y suis le plus content des hommes. Cinq ou six amis ... y viennent quelquefois rire avec moi des folles agitations du genre humain ... Qu'en dites-vous, mon cher philosophe ? Le voilà rempli, ce plan dont je vous ai tant de fois entretenu ... Tôt ou tard les gens sensés prennent le goût de la solitude. Ils perdent trop à vivre hors d'eux-mêmes" (cité par Henry HARRISSE, op. cit., pp. 359-360).

ce "sage arrangement" n'en laissait pas moins son coeur insatisfait: c'est que "pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude, il fallait y être avec Manon."¹

Ce rêve de des Grieux, Cleveland l'a réalisé; il a réuni tous ces éléments du bonheur: la femme aimée, des amis charmants, la retraite paisible et confortable qui permet de se donner aux joies philosophiques de l'étude. Bref, il a réussi (croit-il) à concilier l'amour et la sagesse. "Notre vie sera toute composée de raison, annonce-t-il à Mme Lallin. Nous en passerons une partie à lire, une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon épouse elle-même n'est point incapable d'entrer dans ce projet. Il ne nous manquera rien pour être heureux"² C'était compter sans la jalousie de Fanny, la perfidie de Gelin, la fatalité ...

Fanny enfuie, Bridge massacré par Gelin, Cleveland touche le fond de la dérégulation. A Saumur, il s'enfonce dans l'inaction et la plus complète solitude, consacrant tout son temps à la lecture et à la méditation. Ce qui l'amène à deux doigts du suicide.³ Cette crise grave aura cependant de salutaires effets: revenu de sa folie, il répudiera les principes maternels, et consentira à reprendre contact, progressivement, avec ses semblables. Comme le général Lambert à Serrane, Cleveland à Saumur a définitivement compris que l'homme est fait pour la société: "l'ennui de la

¹Manon Lescaut, pp. 40-41.

²II, 336.

³II, 431.

solitude"¹ est proprement insupportable.

La "tendre amitié" de mylord Clarendon,² qu'il acquiert bientôt après, lui redonne un peu de courage: "O Dieu! ... serait-il possible qu'il y ait encore pour moi quelque retour de plaisir et de tranquillité à espérer? Après avoir tout perdu par l'infidélité et par la mort, votre bonté me réservait-elle une consolation aussi douce que celle de l'amitié?"³ Car ce sentiment, et c'est une autre de ses vertus, est merveilleusement propre à soulager des maux comme ceux dont il souffre: la suite de son Histoire en apporte la preuve.

C'est Henriette d'Angleterre (devenue, grâce aux bons offices de son nouvel et paternel ami, sa protectrice déclarée) qui sera l'instrument de son salut. Avant même de s'entremettre pour dissiper le malentendu qui le sépare de Fanny, la bonne princesse, touchée par l'immense détresse de son compatriote, décide, en effet, de le guérir: "Laissez-moi faire," lui dit-elle, "je vous destine un remède qui servira plus que vous n'espérez à votre guérison.

¹II, 299. C'est-à-dire de la solitude absolue: car il y a "solitude" et "solitude". La retraite aménagée dans la petite maison, avec l'âme-soeur, les amis, les livres, etc., est bonne et enviable; l'isolement total est contre nature et même extrêmement dangereux.

²Edward Hyde, Earl of Clarendon (1609-1764), homme d'état et historien, premier ministre et chancelier d'Angleterre sous Charles II. Disgracié en 1667, il se réfugia en France et mourut à Rouen. Sa fille, Anne Hyde, duchesse d'York, première épouse du futur Jacques II et mère des reines Marie II et Anne, apparaît pour mourir tragiquement (empoisonnée, sinon par, du moins avec la complicité de Charles II, et sans enfants!) dans un des " tiroirs " de Cleveland (IV, 388 sq.).

³II, 476-478.

J'aurai soin de l'envoyer chez vous."¹ Le remède arrive bientôt ...
c'est un jésuite!

Ce prêtre mondain, persuadé de la valeur thérapeutique de la société, dans la "triste situation"² où se trouve son patient, va l'obliger à sortir de son isolement. Pour cela il le pousse à faire amitié avec "un gentilhomme protestant" du voisinage, qu'il est en train de convertir: M. de R..., le père supposé de Cécile, cette "divinité"³ dont Cleveland tombe instantanément amoureux. C'est bien ce qu'avait voulu le jésuite: pour revoir la jeune fille l'ermite devra quitter son antre et rechercher la compagnie des parents. Et le remède opère: Cleveland sort peut-être meurtri de l'aventure, mais bien vivant, et réconcilié avec la société qui lui a rendu son épouse et sa fille.

C'est ce qu'atteste son installation à Paris, la ville de loin la plus sociale d'Europe, où, fort de ses "richesses ... inestimables,"⁴ il entre bientôt après "comme en triomphe,"⁵ bien décidé, cette fois, à "être heureux et [à] partager son bonheur"⁶ avec ces deux personnes si chères. Poussé par le désir de leur "faire

¹II, 502.

²II, 510.

³II, 518-519.

⁴IV, 31.

⁵IV, 58.

⁶IV, 30.

oublier toutes leurs peines," et aussi, il l'avoue, par "mille vaines passions" qu'ont fait "éclore en un moment ... le repos et la prospérité," il forme le projet de consacrer désormais son temps à "faire quelque essai des agréments"¹ de cette "fameuse ville,"² qui a "la réputation d'être le centre de tous les plaisirs."³

"Plus encore que le bonheur, écrit Robert Mauzi, le plaisir est la découverte du siècle."⁴ Cleveland, témoin jamais en défaut de son temps, ne pouvait manquer, un jour ou l'autre, d'en faire l'une des composantes de son bonheur. On connaît le raisonnement de la majorité des moralistes de l'époque, qui ne pensent plus au péché originel: le plaisir est naturel, donc légitime et bon (puisque la nature est l'oeuvre de Dieu).⁵ Il s'agit, bien entendu, du plaisir épuré: non de la "jouissance effrénée ... de ceux qui cherchaient une excuse à leur vie dissolue,"⁶ (les "pourceaux d'Epicure," comme les appelaient alors les bien-pensants), mais du plaisir raffiné que prônaient les vrais disciples du vieux philosophe grec, pour qui "la volupté ... s'accordait à merveille avec la vertu."⁷

¹IV, 32.

²IV, 47.

³IV, 60.

⁴Op. cit., p. 386.

⁵Cf. Antoine Adam, Le Mouvement philosophique dans la première moitié du XVIIIème siècle, p. 94.

⁶Roger Mercier, op. cit., p. 55.

⁷Robert Mauzi, op. cit., pp. 15-16.

C'est évidemment dans cette perspective, qu'une personne aussi bien née que l'est Cleveland peut envisager le divertissement. A peine a-t-il conçu l'idée de s'y livrer qu'il pense, "dès le soir du même jour à mettre de l'ordre dans [ses] plaisirs." "Je les demande honnêtes, délicats, vifs, et qui ne laissent rien désirer au coeur," déclare-t-il à l'ami qu'il consulte (nullement préparé par sa vie passée, il ignore en effet totalement en quoi ils peuvent bien consister, et a besoin qu'on le guide); "enfin je veux tirer du commerce du monde ... tout ce qu'il a de plus délicieux et de plus propre à satisfaire d'honnêtes gens."¹

Cet ami, M. Briand, "épicurien éclairé,"² lui énumère alors ce qu'il appelle "les principales sources du bonheur," qui vont de la "maison magnifique et [l'] équipage fort brillant," à "la lecture ..., la conversation et les visites," en passant par les voluptés d'une "table" abondante et délicate, où il ne faut "être jamais sans un certain nombre d'aimables convives," la musique, le jeu, les spectacles, enfin la promenade et la chasse.³

"Flatté ... par tant d'images riantes," Cleveland s'enthousiasme pour ce "plan d'une vie heureuse," qu'il adopte aussitôt, à une exception près: toujours un peu effrayé par la "multitude", plutôt que d'ouvrir "indifféremment [sa] maison à toutes les personnes d'un nom connu," il préférerait s'entourer d'un cercle

¹IV, 60.

²Robert Mauzi, op. cit., p. 140.

³IV, 61.

d' "amis [qu'il puisse] trouver du plaisir à voir plus d'une fois, et qui [soient] distingués par l'esprit et la politesse"

M. Briand se charge aussi de les lui "procurer"¹: c'est bien toujours le rêve de des Grieux, mondanisé cette fois, qu'il poursuit.

"En peu de jours" sa maison devient "aussi brillante que Versailles"! Ce ne sont, dans ses "appartements ... vastes et meublés avec une grande magnificence," où Fanny paraît "comme une reine aussi aimable que riche et puissante," où Cécile partage "les éloges qu'on prodigue à sa mère,"² que "délicieux festins"³ suivis par des "parties de jeux et de promenades," des bals, des concerts (dignes "de la plus brillante assemblée ...: Lully ... avec les meilleurs instruments de l'opéra"),⁴ des spectacles, et tous les "nouveaux amusements de la cour et de la ville."⁵

Et pendant plus de trois mois, charmé par ces "frivoles amusements," Cleveland se croit heureux, persuadé que son coeur, enfin contenté, n'a "plus de vide à remplir."⁶ Cette "espèce d'ivresse"⁷

¹IV, 62-63.

²IV, 87-88.

³IV, 87. "La bonne chère étant le vrai fondement de tous les autres plaisirs ..." il va, nouveau Lucullus (ou nouveau Trimalcion ?), jusqu'à établir "à grands frais des pourvoyeurs," tant en France qu'à l'étranger, afin de "recevoir régulièrement" mets rares ou liqueurs estimées (IV, 86).

⁴IV, 83-84.

⁵IV, 87.

⁶IV, 88.

⁷IV, 193.

s'évanouit pourtant immédiatement, dès qu'il s'aperçoit du dégoût que "la dissipation et le tumulte"¹ inspirent à Fanny et à Cécile. C'est qu'il n'avait "conclu ... que le bonheur ne pouvait consister que dans le plaisir"² que parce qu'il pensait satisfaire ainsi les deux femmes. Quand son épouse le prie de les dispenser de paraître à ses fêtes, elles cessent incontinent de lui plaire, pour lui devenir à charge. "Plaisirs frivoles! amusements sans force! m'écriai-je un jour en portant de plus près mes réflexions sur moi-même, vous n'êtes pas faits pour remplir mon coeur."

Ces "plaisirs dont [il s'était] fait une si douce idée, ne [lui paraissant] plus qu'une vaine illusion," il fermerait brusquement sa porte à tout le monde, si Fanny, qui s'attendait à cette conversion, ne lui prêchait la modération. Certes, les plaisirs ne suffisent pas à faire le bonheur: "ils méritent pourtant" quelque considération "puisque leur privation est accompagnée de mille ... sortes de peines. Mais savez-vous, ajouta-t-elle, en quoi j'imagine que l'erreur consiste ? C'est précisément dans les deux excès, dont il semble que vous ne reconnaissiez l'un que pour vouloir déjà vous précipiter dans l'autre. Se faire un objet unique des biens sensibles, ou les croire si méprisables qu'il n'y ait rien à se promettre d'eux pour la douceur de la vie, je crois que c'est ignorer également leur nature et la nôtre."³

¹IV, 224.

²IV, 226.

³IV, 236-238.

Leçon de sagesse, marquée du sceau du bon sens, qui rejoint "celle des moralistes bien-pensants et des Philosophes."¹ La "réformation" de Cleveland ne sera donc pas totale. Dans le "nouveau système" de vie que, incorrigible projeteur, il met aussitôt sur pied (et qui repose sur "l'étude de la nature," la pratique de la charité et "les offices de la civilité et de l'amitié"), "les spectacles, les assemblées et les plaisirs même de la table" ne seront pas oubliés. Mais réduits à leur juste rôle, qui est de servir d' "intermèdes à des occupations plus sérieuses," ils cesseront de lui "paraître ennuyeux."²

La société, dans l'état où l'a trouvée Cleveland, s'étant ainsi révélée inapte à lui donner le bonheur qu'il y cherchait, grande va être, pour lui, la tentation de la changer (ou du moins d'y rêver): c'est à ce souci que nous devons les trois utopies présentées par Prévost dans son Histoire. Inutile de souligner la banalité du procédé: depuis La République de Platon, ancêtre traditionnel de toute société idéale, rien ne saurait être moins original. Le XVIIème siècle finissant, et le XVIIIème, fournissent, pour leur part, un fort beau contingent de ces voyages imaginaires, qui jettent inévitablement le protagoniste, à la suite de quelque catastrophe (le plus souvent un naufrage), soit sur une île inconnue, soit dans une contrée ignorée, où règne un perpé-

¹Robert Mauzi, op. cit., p. 412.

²IV, 241-243.

tuel âge d'or.¹

C'est ce qui ne saurait manquer d'arriver à Cleveland et à ses compagnons: quelque peu dromomanes, en effet, ils parcourent sans cesse mers et continents, sautant d'un pays à l'autre avec, d'ailleurs, un mépris de la vraisemblance qui n'a rien à envier à celui dont feront bientôt preuve un Scarmentado ou un Candide. C'est que, outre que nul ne se soucie, vers 1730, de la couleur locale, les connaissances géographiques du futur éditeur de l'Histoire générale des voyages² (qui vient juste, dans Manon, de situer La Nouvelle-Orléans dans le désert) sont encore, à cette date, fort approximatives;³ mais aussi et surtout, que le voyage philosophique s'accommode mal d'un trop précis réalisme. Par nécessité interne autant que politique, ce genre, véhicule idéal de toute critique (et particulièrement de la critique sociale) se doit de cultiver prudemment l'amphibologie.

¹Cf. Jean Servier, Histoire de l'utopie (Paris: Gallimard, 1967).

²Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues (Paris: Didot, 1746-1759, 15 volumes). Sur cette compilation qui "fit plus, pour le prestige de Prévost auprès de ses contemporains, que tous ses autres ouvrages," cf. Henri Roddier, L'Abbé Prévost, pp. 177 sq.

³Ainsi Fanny, s'enfuyant à l'escale de Sainte-Hélène, rentre en Europe par ... le cap de Bonne-Espérance (deux siècles avant le percement du canal de Suez! --III, 200). Il est vrai que Prévost situe Sainte-Hélène dans "la mer d'Ethiopie" (c'est-à-dire dans l'Océan Indien--I, 495). Ce qui n'empêche ni Bridge ni Cleveland "l'habitude où j'étais de voyager et de traverser les mers, me faisait compter la distance pour rien" --II, 320) de mettre constamment à la voile pour s'y rendre, de la Martinique ou de Cuba, comme si c'était un voyage de quelques heures.

C'est à Bridge que nous devons la première des utopies de Cleveland.¹ Poursuivi par la vindicte paternelle, l'aîné des fils naturels de Cromwell a fini, en effet, par se retrouver sur une île sans nom, proche de Sainte-Hélène, véritable paradis terrestre où se sont établis (à la suite d'un naufrage) des huguenots français chassés de leur patrie par la prise de La Rochelle,² et quelques presbytériens anglais.

"Cette île heureuse"³ est "une sorte de Salente protestante."⁴ Constituée en république patriarcale, elle est gouvernée par les anciens et le ministre, d'après les vœux émis par "l'assemblée générale de la colonie."⁵ Les lois y sont "simples et d'une observation facile, [consistant] en un petit nombre de conséquences claires et immédiates des préceptes généraux de la charité et de

¹Suivant un procédé traditionnel du roman à tiroirs, Cleveland se contente d'inclure dans son Histoire le récit qu'il a demandé à son frère de rédiger (récit d'ailleurs fort long: presque 250 pages dans notre édition, soit toute la seconde moitié du premier des quatre volumes). Mais Bridge n'étant, nous l'avons dit, qu'un avatar de Cleveland, ses aventures s'insèrent parfaitement dans la trame, naturellement un peu lâche, de ce roman-fleuve (et d'autant mieux qu'elles sont narrées, comme celles de Cleveland, à la première personne).

²En 1628. Sur les sources possibles de ce bizarre épisode, cf. C.-E. Engel, Figures et aventures, pp. 113 sq. Notons qu'il a été reproduit en 1853, par Hachette, dans la populaire "Bibliothèque des Chemins de fer," sous le titre: La Colonie Rocheloise, nouvelle extraite de l'Histoire de Cleveland de l'abbé Prévost.

³I, 325.

⁴Gilbert Chinard, L'Amérique et le rêve exotique, p. 283.

⁵I, 374.

la justice."¹ Suivant à la lettre la leçon de l'Évangile, on y vit "sans soins, comme des enfants dans la maison de leur père,"² et (bien qu'il y ait des domestiques --mais ils sont considérés comme membres de la famille) "dans une égalité parfaite."³

Il y règne une espèce de communisme: la propriété privée n'existe pas, "et chacun a droit à la même portion"⁴ des biens et des récoltes, quelque soit sa "condition". L'abondance est partout, et l'argent, denrée inutile, sans cours. "Ainsi," dit à Bridge l'un de ces bons vieillards qui peuplent obligatoirement les utopies (à seule fin, semble-t-il, d'en expliciter les délices), "des trois principales passions qui font la guerre au cœur des hommes, nous avons su couper la racine à deux; l'égalité qui est établie parmi nous, nous met à couvert de l'ambition, et l'inutilité des richesses nous a guéris de l'avarice. Il n'y a que l'amour auquel nous ne saurions trouver de remède."⁵

C'est là, en effet, la seule ombre au tableau. Depuis vingt ans que la colonie est établie, il n'y naît pratiquement que des filles: condamnées au célibat, "ces pauvres enfants ne font que soupirer nuit et jour. Il n'est que trop aisé de voir qu'il leur

¹I, 325.

²I, 315.

³I, 308.

⁴I, 309.

⁵I, 319.

manque quelque chose."¹ Au moment où Bridge (avec cinq autres jeunes hommes, dont Gelin) débarque sur l'île, il y a quatre-vingt-seize filles à marier. Pour ne pas blesser "la loi d'égalité,"² les six épouseurs (car c'est en cette qualité qu'ils ont été, si l'on ose dire, importés), seront tirés au sort. Ce qui n'est guère flatteur pour leur amour-propre, et se révèle bientôt odieux: car, comme il fallait s'y attendre, tous, comme un seul homme, sont tombés amoureux éperdument avant même la fatale cérémonie.

Le sort malin leur ayant évidemment refusé l'objet aimé; ils essaieront en vain d'attendrir le consistoire, et surtout l'implacable ministre, puis, en désespoir de cause, se rebelleront et, passant outre, s'uniront, en une espèce de mariage naturel (préfigurant celui de Cleveland), aux belles qu'ils se sont choisies. Ce qui, pour Bridge, est "un mariage saint et solennel" (les "droits" du ciel ayant été "ménagés religieusement"),³ n'est pour le pasteur qu'une union adultère: et l'adultère, suivant la Bible, est punie de mort. L'affaire finira fort mal. Après des mois de dispute, de prison même, on en vient à la violence: le pasteur est tué, Bridge et Gelin, condamnés à mort, voient, in extremis, leur peine commuée en bannissement perpétuel. On les dépose, une nuit, à Sainte-Hélène: et comme nul ne connaît la position de l'île mystérieuse, "ils sont condamnés à errer sans fin et sans espoir à la recherche de celles

¹I, 304.

²I, 312.

³I, 357.

qu'ils continuent d'appeler leurs femmes, tels des chevaliers victimes d'un maléfice."¹

Ainsi, commencée en "idylle", l'histoire a fini par tourner au "mauvais rêve."² La colonie rochelaise peut bien être le séjour de la vertu, elle ne sera jamais celui du bonheur, puisqu'il n'y a pas de bonheur sans amour, et qu'on n'y a pas le droit d'aimer. Une fois de plus, au nom de l'ordre, des vieillards que l'âge a rendus insensibles, s'opposent à la félicité des jeunes gens, qui entendent, eux, vivre de passion: ils auront beau proclamer bien haut les droits du coeur, qu'on ne saurait "tyranniser",³ leur profession d'individualisme ne sera pas entendue.

La deuxième utopie du roman nous conduit en Floride, chez les Indiens abaquis,⁴ où Cleveland et les Axminster, après s'être retrouvés dans les déserts des Carolines, se sont, faute de mieux, résignés à s'installer pour réparer leurs forces. "Ce bon peuple,"⁵ qui est "d'un caractère fort humain,"⁶ moins grossier et moins

¹Gilbert Chinard, op. cit., p. 286.

²Jean-Pierre Kaminker, "L'Abbé Prévost," Europe (novembre-décembre 1963), p. 20.

³I, 375.

⁴Sans doute inspirés à Prévost par les Abénaquis, qui vivaient d'ailleurs au nord du continent américain, et non en Floride. Quant aux Rouintons et aux Nopandes, auxquels nous aurons bientôt affaire, ils sont purement imaginaires (cf. Gilbert Chinard, op. cit., p. 300).

⁵II, 170.

⁶II, 99.

ignorant que "plusieurs autres peuples de l'Amérique,"¹ n'est cependant pas exempt de toute barbarie. C'est que Prévost (comme plus tard, par exemple, Diderot dans son Supplément au voyage de Bougainville) ne partage pas l'optimisme naïf, ou intéressé, de la majorité de ses contemporains, sur la bonté des primitifs.²

Non seulement Cleveland rencontre de fort méchants sauvages, comme les Caraïbes de la Martinique, "cruels ..., farouches et capricieux,"³ ou les "inhumains"⁴ Rouintons, ennemis héréditaires des Abaquis, peuple d'anthropophages, "si féroce et si cruel, qu'il ne fallait en attendre que des hostilités et des insultes,"⁵ mais encore il est sans illusion aucune sur les bons: "Rien ne marque mieux la stupidité des Sauvages de l'Amérique, dit-il à propos de ses chers Abaquis, que de voir qu'ils manquent d'industrie, même pour leur conservation, quoique la nature seule dût suffire pour leur en inspirer. Ils ne l'emportent guère en cela sur les bêtes."⁶

¹II, 129.

²Tel le baron de La Hontan dans ses fameux Dialogues avec un sauvage d'Amérique (1703). Dans le quinzième et dernier volume de son Histoire générale des voyages (1759), Prévost finira d'ailleurs par affirmer que les sauvages sont des dégénérés plutôt que des primitifs (cf. Jean Ehrard, L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIIIème siècle, p. 351).

³II, 11-14.

⁴II, 124.

⁵II, 110.

⁶II, 125. Sauvé, beaucoup plus tard, par des Européens, il a ce cri du coeur: "De quelque nation qu'ils pussent être c'était des hommes; ce n'était plus de stupides et impitoyables sauvages ..." (II, 241). Et s'il se rencontre, par exception, un sauvage distin-

Autrement dit, il leur reproche "de ne pas savoir s'élever à la hauteur de la nature."¹ Et, pour les "délivrer de tout ce qui les avait ravalés jusqu'alors au-dessous de la qualité d'hommes,"² il lui faudra, lui civilisé, enseigner les lois naturelles³ à ces hommes de la nature!

Pour ce faire, il accepte des Abaquis l'autorité suprême, qu'il exige absolue (après avoir, d'ailleurs, manoeuvré pour qu'ils la lui offrent). S'il instaure la monarchie, régime paternaliste par excellence, c'est que pour lui, comme pour Prévost et la plupart de ses contemporains, la famille reste le modèle naturel de tout gouvernement (ce qu'attestait déjà le régime patriarcal des huguenots de la colonie rochelaise). Ainsi, devenu père de ses peuples, le premier soin de Cleveland est "d'établir dans l'intérieur des familles ces principes d'ordre et de subordination qui font le plus ferme lien de la société."⁴ Et son second, de créer, pour

gué par "la bonté de son naturel" (tel le jeune prince des Nopandes), on s'attendrit sur cet infortuné "qui méritait si bien ... d'être né dans un climat moins barbare" (IV, 174).

¹Robert Mauzi, *op. cit.*, p. 569. Cf. le portrait peu flatteur que fait Mme Riding d'une autre "nation" sauvage, celle des Nopandes avant qu'elle ne soit civilisée: "Elle était, comme les autres, sans lois, sans discipline, nue, accoutumée à mener une vie errante, et à se nourrir, sans préparation, des animaux qu'elle tuait dans les forêts. La couleur des deux sexes était olivâtre; et ... le plus triste [était qu'il n'y avait parmi eux ni principes de religion, ni règles de morale. Dans cet horrible avilissement, qui déshonorait la nature ...]" (IV, 136-137).

²II, 172.

³II, 138.

⁴II, 129.

l'assister et le remplacer éventuellement, un "conseil" composé de vingt des "plus raisonnables" vieillards des deux sexes,¹ "souverain tribunal" qui rappelle fort le consistoire dont Bridge eut tant à se plaindre: l'expérience malheureuse de son frère ne lui a donc rien appris.

Son pouvoir fermement assis sur ces bases, il va pouvoir alors s'employer, en despote éclairé qui sait mieux que ses sujets ce qui leur convient, "à civiliser ces pauvres sauvages, à les tirer des ténèbres de l'idolâtrie, et à leur faire goûter quelques idées de morale et de discipline."² Programme ambitieux dont, après mûres réflexions, il retranche d'ailleurs le premier point, en une condamnation classique de la civilisation que pourtant, comme nous l'avons vu, il s'appliquera à Paris, beaucoup plus tard, à démentir de toutes ses forces. Songeant qu'en ceci (mais en ceci seulement) les sauvages suivent "l'inspiration droite de la nature," il renonce

¹II, 134-135. Les hommes doivent avoir au moins quarante ans, les femmes plus de cinquante (âge après lequel la nature ne les "assujétit" plus aux "incommodités de la grossesse," et où elles sont débarrassées des soins à donner aux enfants). Prévost en profite pour se lancer dans un vibrant plaidoyer féministe, s'en prenant aux "mauvais plaisants" et aux "ennemis de cet aimable sexe" qui, afin "d'éloigner les femmes des affaires" les accusent de "faiblesse et [d'] ignorance ... Injuste accusation" détruite par l'exemple des Abaquis, chez qui les femmes "vivent sans contrainte, et [ne] recevant point une autre éducation que celle des hommes, [sont] aussi vigoureuses et aussi prudentes que leurs maris; preuve assez forte que si elles le sont moins dans la plupart des autres pays du monde, c'est par un effet de l'injustice et de la tyrannie des hommes, qui les attachent, contre l'ordre de la nature, à des occupations qui les amollissent, et qui usurpent ainsi sur elles une autorité qu'elles devraient partager avec eux" (II, 135-136).

²II, 118.

en effet à réformer leurs habitudes vestimentaires (ils vont nus, "presque sans égard pour la pudeur," mais "cette innocente simplicité" n'est-elle pas préférable au ridicule vain des modes européennes, fourriers du luxe et de la mollesse ?), culinaires ("Leurs viandes [sont] grossières et mal apprêtées," mais ce serait "les traiter en ennemis que d'introduire parmi eux le pernicieux usage de nos sauces et de nos ragoûts"), et architectoniques ("sans être belles ni régulières ... leurs maisons ... [sont] commodes, et que faut-il de plus à des hommes qui ne s'attendent point à faire un séjour éternel sur la terre ?").¹

Restent "la religion et le fond des moeurs."² Puisque ce sont de bons sauvages, les Abaquis ne sont pas dénués d'instinct moral: ils savent "fort bien faire un juste discernement entre les vertus et les vices," et estiment beaucoup "la douceur, la fidélité dans les promesses, la tempérance même ...". S'ils ont été "jusqu'alors sans lois, et à parler proprement, sans religion,"³ c'est qu'il leur a manqué un législateur pour expliciter et officialiser ces tendances diffuses. Cleveland n'a donc aucune peine à leur faire adopter les principes de la morale chrétienne. Dans un second stade, chargeant cette morale d'un contenu vaguement divin, il les achemine au déisme: au soleil qu'ils adoraient, il substitue "le

¹II, 125-128.

²II, 128.

³II, 136.

souverain Etre,"¹ et leur culte devient religion. Enfin, dans un troisième temps, ayant remplacé l'image du Dieu vengeur (par laquelle il avait d'abord frappé leur imagination) par celle du Dieu de bonté et d'amour, il les fait passer "d'une religion de l'esprit à une religion du coeur, à un théisme."² Sans prêtres, sans livres sacrés, sans "cérémonies mystérieuses [qui] dégénèrent tôt ou tard en superstition,"³ et même sans temples, les Abaquis pratiqueront désormais la religion naturelle.

Jusqu'ici tout va fort bien, et l'on pourrait croire réussie l'entreprise civilisatrice de Cleveland. Elle portait cependant en elle, dès l'origine, les germes de sa ruine. C'est qu'en fait, il a désiré l'autorité absolue sur les Abaquis non pas tant pour faire leur bonheur (encore que, l'ayant acceptée, il se soit fait un "devoir" de leur rendre "ces importants services"),⁴ que pour les faire servir à ses propres vues: retrouver Axminster, de nouveau disparu dans l'immensité du continent, le secourir si besoin est, et achever la mission confiée par Charles II. Quoi qu'il en dise, il n'a jamais, au fond, considéré les Abaquis que comme des instruments. Ce qu'attestent ses méthodes, qui sont celles de tout aspirant dictateur,⁵ persuadé que la fin justifie les moyens: manipu-

¹II, 170.

²Jean Sgard, Prévost romancier, p. 209.

³II, 165.

⁴II, 173.

⁵Berenice Cooper, "An XVIIIth Century Dictatorship," Transactions of Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters, XXXIV, (1942), pp. 231-236.

lation de l'opinion publique pour s'assurer le pouvoir, recours à la terreur pour le conserver, séduction des adversaires possibles et liquidation de ceux qui ont eu l'imprudence de se déclarer, enfin mise au pas de la jeunesse strictement enrégimentée.

Comme on pouvait s'y attendre d'un pareil régime, à la première crise grave, il s'effondre: au cours du voyage de retour que Cleveland tente vers la civilisation, l'armée qui l'escorte (et à laquelle il a soigneusement dissimulé le véritable but de l'expédition, les Abaquis ayant toujours refusé de le laisser partir) décimée par une épidémie, se mutine lorsqu'il refuse de faire retraite vers la sécurité du territoire national. "Sourds" à ses ordres, ses raisons et ses objurgations, les survivants lui tournent soudain "le dos avec un grand cri, et [prennent] la fuite tous ensemble ... semblables à un troupeau de bêtes" En un instant, les "bons Abaquis" sont redevenus des "Sauvages capricieux et inflexibles,"¹ et toute l'oeuvre législatrice de Cleveland est allée à vau-l'eau. Comme la première, la seconde des utopies de son Histoire se solde donc par un échec.

Il semble d'abord qu'il n'en doive pas être de même avec les Nopandes, autres bons sauvages américains, visités, cette fois, par Mme Riding,² et qui ont cet avantage sur les Abaquis, d'avoir

¹II, 201-202.

²Abandonnée par l'armée abaquie, Cleveland, Fanny, leur fille nouvelle-née, Mme Riding et quelques indiens trop malades pour avoir pu fuir avec les autres, tombent aux mains des féroces Rouintons, "tigres revêtus d'une figure humaine" (II, 401). Rôtis à petit feu, les pauvres Abaquis sont bientôt dévorés. Cleveland et Fanny, sépa-

derrière eux cent-cinquante ans de "politesse". En fait, on peut supposer qu'ils représentent à peu près ce que seraient devenus les Abaquis, après plusieurs générations, s'ils avaient conservé les réformes de Cleveland. Et c'est sans doute pourquoi Prévost ne prend pas la peine d'élaborer sur celles que leur législateur (un sauvage, mais policé par plusieurs années passées dans des établissements espagnols aux premiers temps de "la découverte des Indes"¹) leur a fait adopter: religion mise à part, c'étaient très évidemment les mêmes.

Ainsi les Nopandes vivent sous un régime monarchique et paternaliste; leurs mœurs sont douces, simples, exemptes de vanité. Quant à leur religion, point le plus intéressant, c'est une sorte de "fétichisme chrétien"²: ils prient en effet "quantité de petites figures," que l'ancienneté a rendues informes, dont ils ignorent tout, et qui sont manifestement "des images de saints,"³ et

rés de Mme Riding qui portait l'enfant, ont tout lieu de craindre que ces dernières n'aient subi le même sort. Bien sûr, il n'en a rien été. Une quinzaine d'années plus tard, comme on sait, cette fille (qui n'avait pas jusque-là de nom) reparaît sous les traits de Cécile. Et Mme Riding, retrouvée par miracle dans un village de Normandie, raconte alors son Odyssée: ignorée des Rouintons (qui ont la galanterie de ne pas manger les femmes!), elle a pu s'enfuir et après avoir erré pendant presque un an sans rencontrer rien ni personne, vivant comme une sauvage (et y prenant goût!), nourrissant le bété de son sang dilué d'eau, a fini par découvrir, perdue dans le désert et protégée du monde extérieur par des montagnes, des lacs ou des murs, la merveilleuse cité des Nopandes.

¹IV, 136.

²Gilbert Chinard, op. cit., p. 298.

³IV, 138.

adorent comme "créateur du monde ... Dieu unique et tout-puissant ..." (encore qu'ils lui associent "deux autres figures auxquelles ils [donnent] le nom de ses enfants"), le portrait d'une espèce de grand d'Espagne, "aussi vénérable par la grandeur de sa fraise que par la blancheur de ses cheveux et de sa barbe." Bref, soit insuffisance du législateur, soit oeuvre du temps, ils ont, du christianisme, conservé les "représentations", mais perdu la "spiritualité".¹

"La vérité oblige à dire qu'ils ne s'en portent pas plus mal"²: la pratique des vertus chrétiennes, alliée à un sens aigu de la justice, suffisent en effet à faire leur bonheur. En fait, Mme Riding en vient à soupçonner qu'il entre "plus de politique que de superstition" dans leurs institutions cultuelles. Témoin "le soin avec lequel" le gouvernement s'efforce de soutenir celles qui peuvent "contribuer particulièrement au bon ordre de la société et au maintien de l'autorité souveraine."³ Comme, par exemple, ce très curieux et très réel "enfer", grand feu perpétuellement entretenu, au fond d'un "affreux précipice," par de "saints ministres de la justice divine," appelés "diables". "Cet appareil redoutable [est] destiné à la punition des crimes ... qui [blessent] la majesté divine, l'autorité du prince et la sûreté publique: [c'est-à-dire] la profanation, le parjure et le blasphème; la révolte et

¹IV, 150-151.

²Jean Sgard, op. cit., p. 208.

³IV, 154-155.

la trahison; le meurtre, le vol et la calomnie"¹ Le coupable, convaincu, n'a pas de grâce à attendre: au cours d'une cérémonie effrayante, savamment mise en scène pour impressionner les spectateurs, il est précipité dans les flammes.

Amie du prince, qui la consulte sans cesse et va jusqu'à lui offrir "de gouverner souverainement sous ses ordres,"² Mme Riding serait bien demeurée dans cette "société de gens simples, qui ne se proposent pour but que de mener une vie tranquille sous la conduite d'un maître aussi simple qu'eux"³ Mais s'étant fait un devoir de rendre Cécile à ses parents, elle quittera cet autre Eldorado,⁴ usant d'un stratagème pour fausser compagnie à

¹IV, 152-153.

²IV, 149.

³IV, 132.

⁴Les aventures de Mme Riding évoquent en effet, irrésistiblement, le séjour de Candide en Eldorado, royaume tout aussi inaccessible, derrière ses hautes montagnes, que celui des Nopandes. Si inaccessible, en fait, que pour permettre à Candide et à Cacambo de franchir ses barrières naturelles (que nul ne passe jamais), il faudra construire une "machine" ad hoc. De la même façon, arrêtée au pied de la muraille qui sépare les Nopandes du reste du monde, Mme Riding voit bientôt une "machine" qu'on laisse "couler" jusqu'à elle, "et de laquelle [sortent] deux hommes" envoyés pour l'accueillir (IV, 126). On la conduit ensuite à la capitale (qui, richesse mise à part, n'a rien à envier à celle d'Eldorado), dans "une petite voiture" attelée de "deux animaux dont l'espèce [lui est] inconnue" (IV, 128-129): comment ne pas songer ici aux "gros moutons rouges" de Candide ? D'une façon plus générale, Candide peut aisément passer pour une "parodie de fait, sinon d'intention" de Cleveland (Henri Coulet, Le Roman jusqu'à la Révolution, t. I, p. 399) ou même sa "caricature" (Jean Sgard, op. cit., pp. 167). Les situations, en tout cas, sont bien voisines: naïfs et naturels, les deux jeunes hommes poursuivent "à travers le monde un amour chimérique, rêve d'un paradis perdu;" ils rencontrent à peu près les mêmes obstacles, courent les mêmes périls, et finissent pareillement par se contenter d'un bonheur médiocre (cf. Jean Sgard, op. cit., pp. 167-168).

"ce bon peuple", dont le prince, par affection et désir de lui voir "communiquer à la nation bien des lumières qui lui manquaient,"¹ lui refusait obstinément, comme les Abaquis à Cleveland, son congé.

L'utopie sociale traditionnelle, "rêve compensatoire, évacuation, fuite devant une réalité décevante,"² tend naturellement à n'offrir qu'une peinture fort idéalisée, pour ne pas dire chimérique. Les lois d'un genre très ancien, la foi dans le progrès et l'optimisme de son époque, auraient pu inciter Prévost à communier dans ces réconfortantes illusions. Il n'en est cependant rien. Aucune des sociétés idéales qu'il nous présente ne reste parfaite: après quelque temps, toutes trois dégénèrent. Les pasteurs Rochelais, pour avoir oublié la nature et l'humanité, finissent par tourner leur colonie en une espèce d'univers kafkaesque, un "brave new world" que ses habitants, sitôt qu'ils en ont la chance, s'empressent de désertter.³ Les Abaquis, qui auraient peut-être pu être heureux grâce aux réformes de Cleveland, dès que l'occasion leur en

¹IV, 147.

²Raymond Trousson, dans son introduction à L'An deux mille quatre cent quarante de Sébastien Mercier, édition citée, p. 55.

³Une épidémie, ici encore, précipitera le dénouement, en obligeant les anciens, détenteurs du secret, à révéler que la colonie occupe en fait "la partie méridionale de l'île de Sainte-Hélène," coupée du reste par les inévitables "rochers ... d'une hauteur extraordinaire" (ce qui explique — si l'on peut dire! — que ni les colons ni les autres habitants de l'île n'aient jamais découvert cette étrange situation). "Les habitants que la peste avait épargnés ne purent savoir longtemps qu'ils avaient d'autres hommes auprès d'eux, sans souhaiter de lier avec eux quelque commerce ... l'ennui ayant bientôt succédé à la satisfaction qu'ils avaient goûtée pendant tant d'années dans leur solitude, ils prirent le parti" de rejoindre la société (II, 314).

est donnée, choisissent de les rejeter. Les Nopandes mêmes, bien qu'à première vue on puisse être tenté de penser de leur royaume ce que Candide pensera d'Eldorado ("C'est probablement le pays où tout va bien; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce"),¹ sont en fait bien loin encore de la perfection utopique: il leur reste beaucoup à apprendre, bien des "erreurs" à combattre, et à retrouver la pureté de leurs lois primitives, corrompues par un siècle et demi d'usage; enfin, les méchants ne sont pas inconnus chez eux, à preuve leur étonnant appareil répressif. Mme Riding a beau porter leur régime aux nues, elle n'aura pas de plus pressant souci que de retourner en Europe. Ce prince aimable, doux et juste, qui la retient contre son gré, n'est finalement pas moins tyrannique que les pasteurs de Saint-Hélène, Cleveland dictateur des Abaquis, le monstrueux Cromwell, Charles II voulant marier notre "philosophe" à sa convenance, ou encore Louis XIV le faisant enlever avec ses amies et ses enfants pour les convertir malgré eux au catholicisme.

Comment n'en pas conclure que tout régime politique, utopique ou réel, quelle qu'en soit la forme, et même lorsque les buts poursuivis sont légitimes, parce qu'il tend, par définition, à faire passer d'abord les intérêts de la collectivité, ne peut que s'opposer à l'épanouissement de l'individu, toujours, en fin de compte, physiquement et moralement contraint? Bridge, Gelin, Cleveland, enlevés, arrêtés, emprisonnés, mariés malgré eux, ont

¹Voltaire, Candide (Paris: Nizet, 1959), p. 151.

beau clamer qu'ils sont "nés libres,"¹ qu'ils ne sauraient souffrir qu'on les "tyrannise,"² qu'il n'y a rien qu'ils détestent "tant que la violence" ou que d'être "traités en esclaves,"³ nul ne les écoute, ni ne leur offre la moindre sympathie, aucun recours ne leur est ouvert. Face à l'appareil étatique, l'individu, parfaitement désarmé, n'a nul moyen de faire reconnaître les droits qu'il croit avoir au bonheur.

Ainsi, après une enfance solitaire, Cleveland a découvert que l'homme était fait pour la société, et que l'isolement absolu, contre nature, n'était susceptible de lui apporter que le malheur et la mort. C'est la leçon du siècle, il ne pouvait pas ne pas l'accepter. Mais si la compagnie de ses semblables lui offre bien des sources de joie, et des plus grandes, elle ne manque pas non plus de lui causer bien des peines. Toujours prête à vibrer à l'unisson d'un autre cœur, son âme trop sensible, trop exigeante, que même l'amour partagé ne comble pas, ne pouvait, tendue dans son élan vers ses frères humains, qu'être souvent meurtrie et jamais pleinement satisfaite.

Son apprentissage social ne se fera donc pas sans douleurs, et le jeune sauvage qu'il est au commencement de son Histoire, verra sa franchise et son ingénuité mises à rude épreuve.

¹I, 375 et II, 470.

²I, 375.

³II, 473-474 et III, 96 sq.

Cet honnête homme (il s' imagine comme l' incarnation de ce noble idéal), devra apprendre à composer avec les vices d' autrui, et se forger une vertu aimable, qui ne blesse pas la corruption du monde.

Chacune de ses rencontres avec la société (qu' elle soit vécue ou rêvée), va tendre, dans ces conditions, à se solder par un échec (ou un demi-échec): tour à tour la famille, l' amitié, les plaisirs mondains, même l' exercice du pouvoir absolu, se révéleront aussi incapables d' éteindre sa soif de bonheur que la sagesse et l' amour. Et la tentation sera grande, pour lui, à chaque nouveau fiasco, de se replonger dans la séduisante mais dangereuse solitude de ses premières années. Avant de sombrer dans le plus complet désespoir, il reste pourtant encore, à Cleveland, une porte où frapper; celle vers laquelle l' acheminement, depuis sa venue au monde, tortueusement peut-être, mais sûrement, son destin et son créateur: la religion.

Quand il aura parcouru ce dernier et indispensable stade de son itinéraire, et ainsi complété le cycle de ses expériences et parachevé son éducation selon les normes chères aux contemporains de l' abbé Prévost, il lui sera enfin loisible d' édifier, et pour de bon cette fois, le cadre de sa future existence. Nous le verrons alors, s' appliquant à doser savamment les divers éléments qu' il avait d' abord cru, l' un après l' autre, seuls capables de lui donner le bonheur, dresser un ultime "nouveau plan de conduite" où "les devoirs de la société" (qui comprennent "ceux de l' amitié"), ne sont pas oubliés, venant après "l' amour de Dieu ... et les

devoirs de la religion," et sa "tendresse" pour Fanny, mais avant l'étude et les plaisirs.¹ La sociabilité, décidément, est bien l'un des facteurs nécessaires du bonheur au XVIIIème siècle.

¹IV, 418-419.

CHAPITRE IV

LE BONHEUR PAR LA RELIGION

Malgré les progrès certains de l'impiété, la spiritualité demeure fort vive, au Siècle des lumières, et les questions religieuses restent un sujet passionnant, toujours d'actualité, au point que la mode même finit par s'en emparer. Ainsi, l'un des Persans de Montesquieu peut écrire, dès 1721: "La religion est moins un sujet de sanctification qu'un sujet de disputes qui appartient à tout le monde: les gens de cour, les gens de guerre, les femmes mêmes s'élèvent contre les ecclésiastiques, et leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire."¹

En tout cas, jamais la religion n'a moins manqué de champions, et l'on a pu dénombrer "quelque neuf cents ouvrages publiés, de 1715 à 1789, pour la défense du christianisme."² Tout comme un autre, l'abbé Prévost avait projeté de donner son apologie.³ L'entreprise, que l'on sache, n'a pas reçu le moindre commencement

¹Lettres persanes, LXXV (Paris: Garnier, 1956), pp. 134-135.

²Daniel Mornet, Les Origines intellectuelles de la Révolution française, p. 206, citant Albert Monod, De Pascal à Chateaubriand. Les défenseurs français du christianisme (Paris: Alcan, 1916).

³Cf. Dom Dupuis, Pensées de M. l'abbé Prévost, cité par Henry Harrisse, op. cit., pp. 61-62: "Copie d'un petit écrit que nous avons trouvé dans les papiers de M. l'abbé Prévost, écrit de sa main. Trois ouvrages qui m'occuperont le reste de mes jours dans ma retraite: 1° L'un de raisonnement. — La Religion prouvée par ce qu'il y a de plus certain dans les connaissances humaines: méthode historique et philosophique, qui entraîne la ruine des

d'exécution: soit que l'auteur ait manqué du temps nécessaire ou que les difficultés (et peut-être la vanité) de la tâche l'aient découragé, soit qu'il ait fini par considérer que son oeuvre entière (et particulièrement Cleveland), l'avait déjà réalisée. Cette longue poursuite du bonheur et de la paix de l'âme, dans laquelle il a lancé son héros, ne débouche-t-elle pas, en effet, sur la découverte de la religion ?

"Il est bien rare, au XVIIIème siècle —écrit Robert Mauzi— qu'on plaide la cause de la religion sans se réclamer de l'aspiration au bonheur. La religion est toujours présentée par ses apologistes comme le plus sûr moyen de faire son bonheur 'dans ce monde et dans l'autre.' Elle est censée non seulement remplir la vocation surnaturelle de l'homme, mais répondre à toutes ses exigences naturelles, à toutes ses aptitudes, qu'elle porte, bien loin de les refouler, à leur plein épanouissement."¹ Ainsi, quand Prévost affirme que le "Philosophe anglais ...[est] un ouvrage dont le but ... est de montrer qu'il n'y a ni paix du coeur ni véritable sagesse [donc, dans son vocabulaire, de bonheur] sans la connaissance et la pratique de la religion,"² il ne fait, une fois encore, que refléter les vues de son époque.

objections. 2° L'autre historique. — Histoire de la conduite de Dieu pour le soutien de la foi depuis l'origine du Christianisme. 3° Le troisième de Morale. — L'esprit de la Religion dans l'ordre de la Société."

¹L'Idée du bonheur au XVIIIème siècle, p. 504.

²Journal littéraire (La Haye: 1731), t. XVIII, pp. 432-437. Cité par M.-R. de Labriolle, Le Pour et Contre et son temps, p. 299.

Bien qu'il nous assure ne pas prétendre faire passer "le Cleveland ... pour un livre de dévotion,"¹ voici comment il en résume "le plan":

M. Cleveland [est] un homme qui n'a point eu pendant sa jeunesse d'autres principes de religion que les connaissances naturelles; qui pendant une grande partie de sa vie n'a point eu l'occasion d'en acquérir d'autres; qui a cru devoir s'y borner tant qu'elles ont suffi pour servir de règle à ses moeurs, et pour entretenir la paix dans son coeur, ce qu'il appelle le bonheur et la sagesse: mais qui reconnaît enfin leur impuissance dans l'excès de ses infortunes, lorsqu'il sent qu'elles ne peuvent servir de remède à ses douleurs, et qui les abandonne par désespoir. Il s'est convaincu néanmoins par le raisonnement, que la justice du ciel doit un remède à tous nos maux, surtout lorsqu'ils ne sont pas volontaires. Il le désire, mais sans savoir où le chercher. S'il reçoit de temps en temps quelques idées de religion, c'est au hasard qu'il les doit, et ses malheurs continuels ne lui permettent pas de les approfondir. Elles ne se présentent point d'ailleurs de cette façon, qui porte la lumière dans l'esprit, et qui est capable d'instruire et de persuader. Aussi demeure-t-il si destitué d'appui, qu'il est près de tomber dans les dernières faiblesses. Il n'a plus les secours de la philosophie, auxquels il a renoncé, et il manque de ceux de la religion, qu'il ne connaît point encore. Il n'est soutenu que par un reste de sagesse, qui ne mérite point ce nom, puisqu'elle est sans principe, et qu'elle n'est plus qu'un effet de l'habitude.

Cependant un homme du caractère de M. Cleveland ne peut demeurer longtemps dans un état si triste. Le sentiment de sa misère devient si vif, que toute son ardeur se réveille pour en chercher le remède. Il fait de nouveaux efforts. Le hasard, ou plutôt la providence, le met en liaison à Rouen avec le comte de Clarendon, et c'est dans les entretiens de cet illustre ami qu'il trouve la paix du coeur et la véritable sagesse avec la parfaite connaissance de la religion.²

¹Le Doyen de Killerine, préface, t. I, p. XV.

²Journal Littéraire, t. XVIII, pp. 432-437. Texte reproduit dans la préface du Doyen de Killerine (pp. XII-XIV), et dans Le Pour et Contre (VIII, 355-358).

S'il faut en croire l'abbé, Cleveland nous présente donc l'itinéraire spirituel d'un homme qui, parti de l'indifférence religieuse, aboutit, à travers le déisme, à la vraie religion: c'est-à-dire (il le marque un peu plus loin, tout en restant dans un vague qui n'est pas sans inquiéter) au christianisme. Il était évidemment tentant, et l'on n'a pas manqué de le faire, de voir en cet itinéraire celui de Prévost; et ce, d'autant plus que, dans la préface, il déclare, par le truchement de l'Homme de qualité, partager en tout les opinions de son héros.¹ Ce "singulier bénédictin", comme l'a appelé André Billy, a en effet longtemps cherché sa voie, et son passé religieux est très chargé. Une seule chose est certaine: il était croyant, profondément et sincèrement. Jamais, pas plus que Cleveland, ou aucun de ses héros, il n'a mis en cause l'existence de Dieu.² Mais s'il "n'a jamais cessé de croire ... il a changé sans cesse de croyance."³ Tour à tour jésuite, bénédictin, protestant, et, malgré ses dénégations répétées, tenté par le déisme, il échappe constamment à l'analyste qui cherche à définir sa foi. Maurice-Pierre Masson nous a donné jadis une Religion de Rousseau, René Pomeau une Religion de Voltaire: qui nous donnera une Religion de Prévost?⁴ Quoi qu'il en soit, ces hésita-

¹I, II-III.

²"Je reconnais le pouvoir suprême de l'être infini à qui je dois l'existence": tel est le premier (et longtemps le seul) article du Credo de Cleveland (IV, 399).

³C.-E. Engel, Le Vritable abbé Prévost, p. 279.

⁴Henri Busson, dans les chapitres VIII et IX de son ouvrage, Littérature et théologie. Montaigne, Bossuet, La Fontaine, Prévost,

tions, ces luttes d'une conscience, ces remords peut-être, qui sont aussi ceux d'un grand nombre de ses contemporains, ont laissé des traces profondes dans son oeuvre, et particulièrement dans Cleveland: c'est sur elles que nous nous pencherons maintenant.

Sa mère "ayant pris à tâche de ne [lui] inspirer aucun préjugé dans [son] enfance," Cleveland n'a d'abord d'autre religion que "celle de la nature, qui enseigne à honorer Dieu comme le seul maître, et à aimer les créatures, parce qu'elles sont son ouvrage" Se méfiant de toutes les sectes, parce que chacune prétend avoir raison à l'exclusion de toutes les autres,¹ il a toujours

en a tracé comme une esquisse qu'il conviendrait d'élaborer. Cf. également l'article trop rapide de Berenice Cooper, "The Religious Convictions of the Abbé Prévost," Transactions of Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters, XLI (1952), pp. 189-199.

¹"J'avais été frappé de cette diversité de sentiments qui forme les sectes différentes; et, les considérant avec le sang-froid qu'on a lorsqu'on est exempt des préjugés, je n'avais rien découvert, à la première vue, qui m'eût paru assez déterminant pour m'en faire préférer une à toutes les autres. Voici comment j'avais raisonné. Supposons, avais-je dit, que le nombre de toutes les sectes se réduise à cinquante. Il n'y en a pas une seule qui ne condamne toutes les autres, et qui ne se croie seule en possession du vrai culte. Mais les quarante-neuf autres, qui s'attribuent le même avantage, la condamnent aussi. Si je les interroge séparément, ou toutes ensemble, je trouve toujours quarante-neuf voix qui sont contraires à chacune, et une seule qui lui est favorable: encore n'est-ce que sa propre voix. J'ai donc toujours quarante-neuf motifs contre un pour les rejeter toutes, et les croire fausses sans exception" (II, 451-452). Ancien calcul, qui se trouve déjà dans le De Immortalitate animae de Pomponazzi (1516). Après sa conversion, Cleveland le qualifiera de "malheureux sophisme", y voyant une preuve de la "faiblesse naturelle" de la raison, incapable de parvenir à la vérité, tant qu'un secours intérieur [ne] supplée [pas] à ses lumières" (IV, 412).

remis, n'étant "nullement disposé à croire sur la foi d'autrui," et n'ayant "jamais eu non plus le temps ni les commodités nécessaires pour [s']instruire par [sa] propre étude ... à prendre un parti là-dessus" lorsqu'il en trouverait "des occasions et des moyens."

Jusqu'à son installation à Saumur, au retour de son catastrophique voyage en Amérique, ces occasions ni ces moyens espérés ne s'étant présentés, sa "raison" s'est satisfaite d'une "religion" qu'il s'est composée grâce aux "lumières de la philosophie," et dont "toute l'essence" consiste en "un respect infini pour la puissance et la majesté du souverain Etre; un grand fonds de reconnaissance pour ses faveurs et de soumission à ses volontés; beaucoup de droiture, de charité et de tempérance."

C'est celle qu'il a donnée à "[ses] Sauvages,"¹ lesquels n'ayant "que les lumières les plus simples de la nature," n'auraient d'ailleurs pas été capables d'en recevoir une autre: "Il me parut que le point essentiel de leurs obligations était de reconnaître un Dieu tout-puissant leur créateur et leur maître absolu, de l'adorer sans partage, et d'espérer ses récompenses."² Une telle religion se passe aisément de rites: ainsi les Abaquis ne se sont vus dotés ni de "cérémonies mystérieuses,"³ ni même de "temples,"⁴

¹II, 449-453.

²II, 164-165.

³"Parce qu'elles dégénèrent tôt ou tard en superstition" (II, 165).

⁴"Quel usage en eussent-ils fait ? Ils les eussent ornés. Leurs idées se fussent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, et ne se fussent point élevées plus haut que la voûte. Insen-

mais de la simple obligation d'apprendre par coeur, et de réciter chaque jour, en famille, et deux fois la semaine en public (au cours d'une "assemblée de religion" de toute la nation réunie "dans la prairie") "une prière courte, mais d'un sens clair et expressif."¹ Ce qui est, traditionnellement, la seule liturgie à laquelle se réduit la religiosité déiste: en Eldorado on se contente aussi de chanter "des cantiques d'actions de grâces solennellement, tous les matins."²

Cette religion, fondée sur la raison et non sur la Révélation, qui fait l'économie du péché originel (et donc du Rédempteur), qui se contente d'adorer, sans contrainte, sans dogmes et sans église, un Dieu créateur et Providence, punissant le vice et récompensant la vertu, c'est bien, en effet, la religion naturelle. Celle, à quelques nuances près, d'un Herbert de Cherbury, d'un John Toland, d'un Samuel Clarke en Angleterre, en France d'un Montesquieu, d'un Voltaire, de presque tous les philosophes et de ceux qui les suivent. Est-ce celle de l'abbé Prévost ? Il s'en est, en tout cas, défendu, de toutes ses forces, attaquant les déistes anglais dans Le Pour et Contre,³ et repoussant avec véhémence

siblement ils y eussent placé des idoles avec un redoublement d'ignorance et de ténèbres." Ne vaut-il pas mieux leur faire "envisager tout l'univers comme un temple magnifique que Dieu s'est fabriqué de ses propres mains" ? (ibid.).

¹II, 166.

²Voltaire, Candide, édition citée, p. 154.

³"La Religion révélée est tombée dans un si grand mépris en Angleterre qu'à peine trouverait-on un chrétien entre dix Anglais" (III, 186). "Le séjour que je fais depuis longtemps à Londres m'a

toutes les accusations lancées contre lui à l'occasion de Cleveland.

Dès octobre 1731, en effet, la Bibliothèque belge, périodique hollandais fort pointilleux en matière religieuse, craignait que "la lecture de [ce] livre, ne favorise ce malheureux penchant au déisme qui ne règne que trop à présent."¹ Prévost devait immédiatement protester dans le Journal littéraire.² L'accusation n'en fut pas moins renouvelée,³ et il continua à la repousser avec indignation, dans la préface du Doyen de Killerine,⁴ en 1735, l'année suivante dans Le Pour et Contre,⁵ enfin, en 1738, dans l'avertissement du VIème volume de Cleveland.

C'est à ce souci d'autodéfense (l'accusation était grave alors, et pouvait inciter, entre autres, les censeurs à refuser

mis à portée de remarquer, qu'il n'y a point de Philosophes d'aussi mauvaise foi que les Philosophes Anglais" (IV, 226), etc. Sur cette attitude de Prévost envers les déistes, cf. M.-R. de Labriolle, op. cit.¹ Bibliothèque, et Henri Busson, op. cit., pp. 200-201.

¹Bibliothèque belge, t. II, p. 435 (cité par M.-R. de Labriolle, ibid., p. 299).

²Cf. supra, p. 167, n. 2, et p. 168.

³En 1732, dans la Bibliothèque belge (t. III, pp. 70-71) et dans les Lettres sérieuses et badines (La Haye, t. VI, pp. 224-227), où l'on trouve un compte-rendu de Cleveland très hostile à Prévost, qui sera repris dans Le Pour et Contre, en décembre 1733 (II, 353-356), par l'un de ses continuateurs --sans doute l'abbé Desfontaines (cf. Jean Sgard, Le Pour et Contre de Prévost, p. 60, n. 77).

⁴I, XI-XV.

⁵"En attendant que ma Conclusion lève tous les voiles, [rappelez que les trois derniers tomes de Cleveland ne paraîtront qu'en 1738-1739], je me crois intéressé à me justifier encore contre l'injuste accusation qu'on m'a renouvelée plusieurs fois, d'avoir donné quelque atteinte à la Religion, dans un Livre où j'ai eu pour but au contraire d'en établir la nécessité" (VIII, 354).

l'impression des derniers volumes --ce qui d'ailleurs se produisit) que répondait le résumé apologétique de son roman, cité plus haut, et qu'il concluait ainsi: "En vain [mes accusateurs prétendront-ils] qu'on peut tirer de quelques raisonnements particuliers de M. Cleveland, les conséquences qu'[ils]leur [attribuent]. C'est entrer mal dans la situation d'un homme d'esprit, qui cherche, qui délibère, qui raisonne sur ses lumières présentes, et qui a toujours soin d'ailleurs de faire entendre qu'il est arrivé dans la suite a des connaissances plus parfaites." Autrement dit, dans les volumes parus en 1731, Cleveland n'en est encore qu'à la première étape de sa quête religieuse. Sa démarche est celle d'un homme dans l'obscurité qui, livré à ses seules réflexions, commence par errer avant de découvrir la vérité: mais on peut, dès l'abord, être sûr qu'il la découvrira, puisque lui-même l'annonce à qui sait lire. Il faut donc n'avoir rien "compris" à son Histoire pour "accuser" l'auteur "de favoriser le déisme". Bien que "les derniers tomes" n'aient pas encore paru, on peut "deviner que Cleveland doit un jour devenir bon chrétien ... si l'on fait attention que cela est annoncé dans la préface et dans cent endroits de l'ouvrage; surtout au quatrième tome, où M. Cleveland l'apprend lui-même à ses lecteurs, et où il parle avec douleur de ses faiblesses; ce qui suppose qu'en les écrivant il est dans un état de lumière qui les lui fait condamner."¹

¹Journal littéraire, t. XVIII, pp. 432-437.

N'en déplaise au bon abbé, la préface ne nous apprend rien sur la religion du "Philosophe anglais": l'auteur n'y effleure, en effet, ce sujet, qu'une seule fois, lorsqu'il mentionne, dans une incidente, les "conférences" de son héros avec lord Clarendon, "leurs incertitudes sur la religion, et la manière dont elles se terminent,"¹ sans nulle précision qui puisse nous éclairer sur la dite "manière". Quant au "quatrième tome",² il relate le séjour de Cleveland à Saumur, consacré, on s'en souvient, à l'examen de ses principes philosophiques, lesquels "sont l'expression de la pure religion naturelle: puissance de la lumière naturelle pour atteindre la vérité, distinction de l'âme et du corps, preuve de l'existence de Dieu par l'ordre et la beauté du monde, bonheur que le philosophe trouve dans ses spéculations."³

Et en 1735 encore, Prévost publiait dans son journal un "essai sur les lois naturelles qui doit servir de suite aux démonstrations de l'existence de Dieu [contenues dans le tome IV de Cleveland] pour amener par degré un Incrédule au Christianisme. Il passe en Angleterre pour un morceau excellent, et je l'adopte d'autant plus volontiers, qu'il peut servir de suite aux raisonnements sur lesquels Cleveland fonde sa Philosophie au quatrième tome de son histoire."⁴ Marie-Rose de Labriolle a montré qu'il y avait

¹I, XII.

²De l'édition originale (1731), soit les livres VI et VII.

³Roger Mercier, op. cit., p. 408.

⁴Le Pour et Contre, VII, 242.

repris l'essentiel du traité sur les lois naturelles de Wollaston,¹ lequel "préconisait une morale universelle ne relevant que de la raison, fondée sur l'idée du bien qui repose sur la notion du vrai."² L'ouvrage avait connu un immense succès, mais Wollaston avait été accusé de déisme.

Les défenseurs de l'orthodoxie avaient donc bien des raisons pour s'alarmer. Ils allaient pourtant pouvoir se rassurer: dans les derniers volumes, Cleveland, comme promis, dépasse en effet le stade du déisme. Cette "religion" qu'il avait faite sienne, n'était au fond qu'une morale, propre à l'aider à se conduire et à lui procurer la paix quand tout lui souriait, mais incapable de lui apporter "le secours" dont il a besoin quand le malheur frappe. Même au risque de sombrer dans le désespoir, il ne peut, en bonne logique, que la répudier, dès qu'il a reconnu l'impuissance de la philosophie sur laquelle elle s'appuyait. Le temps est venu, pour lui, d'être initié à la religion révélée.

Après sa tentative de suicide, Mme Bridge et Mme Lallin (qui n'ont pas voulu l'abandonner dans sa détresse), bien décidées à lui procurer, et malgré lui s'il le faut, divertissement et consolation, engagent, la première (qui est protestante) un ministre, la seconde

¹The Religion of Nature Delineated (1722). Jean Sgard, sans doute trompé par la similitude des titres, croit à tort y voir l'Essai touchant les lois naturelles du pasteur genevois Firmin Abauzit (Prévost romancier, pp. 224-225).

²Marie-Rose de Labriolle, op. cit., p. 303.

(qui est catholique) un prêtre de l'Oratoire, à lui "rendre de fréquentes visites."¹ Cleveland va donc enfin trouver l'occasion de se faire instruire des principes du christianisme.

C'est le pasteur "C...",² membre de l'Académie protestante de Saumur,³ et l'"un des principaux ministres des églises protestantes de France,"⁴ qui ouvre le feu. Il commence par faire à Cleveland "un plan général de sa religion" qui ne laisse pas de satisfaire ce dernier, au point de lui "faire souhaiter qu'il pût l'appuyer dans la suite par des preuves solides."⁵ Car, il ne cesse de le répéter à tout venant, il n'est "pas disposé à croire sans preuves."⁶

Presque simultanément entre en scène le père Le Bane, supérieur de l'Oratoire, dont les "discours et l'air de confiance" ne sont pas non plus sans faire "quelque impression" sur notre philosophe.⁷ Commenant, lui aussi, par le commencement, et "suivant à

¹II, 447.

²II, 457. Peut-être un certain Jacques Cappel, selon C.-E. Engel (Figures et aventures du XVIIIème siècle, p. 79, n. 2); l'adversaire de Bossuet, le célèbre pasteur Claude (1619-1687), selon Jean Sgard (op. cit., p. 135, n. 74).

³"qui est regardée parmi nous —dit le ministre— comme le centre des sciences et le sanctuaire de la religion" (II: 448). Saumur était en effet, jusqu'à la Révocation de l'Edit de Nantes, considérée comme la capitale française du protestantisme, et son Académie fameuse dans toute l'Europe.

⁴II, 447.

⁵II, 454.

⁶II, 460.

⁷Ibid.

peu près la même méthode que le ministre," le prêtre lui fait d'abord "un tableau raccourci des principaux dogmes de la religion catholique." La ressemblance est telle, entre les deux doctrines, que Cleveland ("encore mal instruit du fond des choses") croit avoir affaire à un protestant! On imagine l'indignation de l'oratorien quand il le lui avoue ingénument, et son déplaisir lorsqu'il lui déclare "qu'étant fort satisfait de ces deux expositions," qui lui semblent s'accorder, il n'en attend "plus que les preuves."¹

Tour à tour, le protestant et le catholique rejetant la responsabilité du schisme sur le parti adverse, vont tenter de le persuader que son côté est seul à posséder la vérité: bien qu'ébranlé par leurs arguments, Cleveland est encore loin d'être "parfaitement" convaincu,² quand soudain l'expérience tourne court, d'une manière inattendue. En effet, le père Le Bane, furieux de ce qu'il ait choisi d'écouter d'abord jusqu'au bout, et sans souffrir ses objections, l'exposé de la doctrine protestante, obtient contre lui une lettre de cachet, et le fait enlever avec toute sa famille. Tandis que sa nièce est mise au couvent et ses fils au collège ("la volonté du roi était qu'ils fussent élevés dans la religion catholique"), on le conduit, avec les dames, chez l'évêque d'Angers,³ qui se déclare "chargé" par Sa Majesté "de s'employer à

¹II, 457.

²II, 464.

³Il s'agit d'Henri Arnaud, frère des Arnaud de Port-Royal (cf. Claire-Eliane Engel, op. cit., p. 81, n.1).

[son] instruction et à celle de [sa] famille."¹

La manière forte n'est pas, on s'en doute, pour gagner Cleveland au catholicisme. Mais, bien qu'il présente le pasteur comme plus sympathique que le prêtre, il n'est pas plus touché par ses arguments. La conclusion de cet épisode, il la tirera lui-même, beaucoup plus tard: "Les idées de christianisme que j'avais reçues à Saumur, consistaient en un certain nombre de suppositions tristes et rebutantes qui n'avaient pu m'inspirer que du dégoût, lorsqu'elles avaient été séparées de leurs preuves."² Le protestant, pas plus que le catholique, n'a su emporter sa conviction. "Le parallélisme n'est pas fortuit —écrit Jeanne Monty—: Prévost, à travers Cleveland, condamne les assertions gratuites de tous les théologiens."³

Ce n'est cependant pas, quoi qu'il en pense, la raison qui convertira le "Philosophe anglais": ce qu'a bien compris le jésuite que Madame, plus tard, lui envoie pour le "guérir". Ce prêtre se fait fort d'apporter à ses "malheurs sans nombre et sans exemple," ce "remède" qu'il n'a pu trouver "ni dans la philosophie, ni dans les consolations du ministre de Saumur, du père de l'Oratoire et du prélat d'Angers." Mais aussi, à qui s'adressait-il? "A la philosophie? Une vieille décrépète" Aux trois ecclésiastiques angevins? Des "charlatans" empoisonneurs: "un protestant

¹II, 469-473.

²IV, 407.

³Les Romans de l'abbé Prévost, p. 113.

et ... deux jansénistes!"¹

Au lieu de l' "engager dans des questions obscures et épineuses," comme ses devanciers l'avaient fait, le jésuite prétend ne lui présenter de la religion que "ce qu'elle a tout à la fois de plus doux et de plus nécessaire."² Et pour toute instruction, se borne à lui offrir "quelques livres de dévotion," dont "un petit catéchisme en français, composé par un jésuite nommé Canisius,"³ et "la Dévotion aisée,"⁴ [dont] l'auteur [est] encore un jésuite."⁵

On sait l'extraordinaire fortune du Catéchisme du père Canisius, traduit dans toutes les langues, et qui, en 1707, si l'on en croit les Mémoires de Trévoux, comptait déjà plus de quatre cents éditions.⁶ Toute la doctrine catholique est exposée dans les "91 pages de 12 lignes,"⁷ de ce chef-d'oeuvre de clarté

¹II, 506-507.

²II, 510.

³Pierre Canisius (1521-1597), célèbre théologien hollandais, canonisé et élevé au rang de Docteur de l'Eglise par Pie IX, en 1925.

⁴La Dévotion aisée (1562) par le Français Pierre Le Moyne (1602-1671). Selon Henri Brémond (Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours [Paris: Bloud et Gay, 1916-1933], t. I, pp. 377), ce livre "à scandale ... ne fait que paraphraser quelques chapitres de l'Introduction à la vie dévote. Le bel esprit remplace l'onction, mais, c'est de point en point, ensemble et détail, la même doctrine." Pascal s'en gausse dans Les Provinciales (neuvième Lettre).

⁵II, 514-515.

⁶Cf. René Pomeau, La Religion de Voltaire (Paris: Nizet, 1956), p. 47. La version française que Cleveland a entre les mains, est sans doute celle du père des Hayes (1686).

⁷Ibid.

et de concision, qu'on apprenait par coeur dans les collèges des bons pères. Encore que complet, ce résumé du dogme est cependant (et inévitablement, vu sa brièveté et la méthode suivie) quelque peu tendancieux, le choix des articles mis en lumière reflétant le rationalisme et l'optimisme de la Société. René Pomeau va même jusqu'à y discerner, "au sein de l'orthodoxie, des tendances déistes."¹

"Avec ce livret, qui n'est pas si gros que le petit doigt --déclare le jésuite à Cleveland-- vous en saurez, en moins d'une heure, autant que tous les docteurs et tous les évêques; autant même que le pape ... Bornez-vous là, n'y changez rien, et vous pouvez vous vanter d'être aussi ferme sur la religion qu'un concile." Si ce "petit livre d'or ... contient la loi," La Dévotion aisée contient, elle, "la manière de la pratiquer."² Ainsi paré du côté des moeurs, autant qu'instruit dans la bonne doctrine, Cleveland ne peut, selon le père, manquer de faire son salut en l'autre monde, et son bonheur en celui-ci.

En fait, comme il n'a "encore qu'une légère idée des vérités du christianisme," il ne va trouver, dans "ce divin catéchisme," au lieu de "toute la science de la religion" qu'on lui avait promis, que "quantité de choses obscures."³ Et quand bien même elles auraient été claires, l'absence de preuves s'opposerait toujours

¹Ibid., p. 49.

²II, 514-515.

³II, 522.

à sa conviction. A cette exigence de démonstration, qui revient comme un leit-motiv, le jésuite répond par une tirade contre la raison, "mauvaise voie pour arriver à quelque chose de certain en matière de religion. Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs chrétiens. La foi demande de la simplicité et de la soumission." D'ailleurs, "si la connaissance de la religion ne pouvait s'acquérir qu'à force de raisonner, l'importance de la matière demanderait qu'on fût occupé de ce soin pendant toute la vie; et quelle triste occupation ne serait-ce pas, que de pâlir continuellement sur la bible et quantité de livres obscurs ?" Grâce au petit Catéchisme, où est renfermé "tout ce qui est nécessaire pour le salut ... un quart d'heure de lecture en fait l'affaire. Avec cela vous entrez dans tous les droits de la religion; vous en avez les grandes espérances, les motifs, les consolations; et vous avez ensuite tout votre temps de reste pour vous livrer aux occupations les plus charmantes, et pour jouir honnêtement des plaisirs de la vie."

Conclusion inattendue, qu'on pourrait croire prise dans la quatrième ou la cinquième Provinciale, et que Cleveland, plus tard, jugera "plaisante"! En tout cas, c'était mal le connaître, que d'espérer le gagner par des arguments si frivoles. Pour se tirer de cette impasse, le jésuite promet de produire des preuves qui le satisferont: "ce n'est pas ce qui nous manque ... Mais cela ne presse point."¹ Inutile de préciser qu'on n'en reparlera plus.

¹II, 534-536.

Tout comme celles, rébarbatives, du protestant et du janséniste, la théologie aimable du catholique orthodoxe a donc failli à convertir le "Philosophe anglais".

Et c'est finalement à un laïc, le comte de Clarendon, qu'il allait être donné de l'introduire à la véritable religion, celle du coeur. Mais ce ne sera pas avant que de nouvelles, et parfois terribles épreuves, l'aient, à jamais cette fois, débarrassé des "mille maximes" erronées qui avaient "fait illusion" à sa jeunesse, et auxquelles il avait abusivement "donné le nom de principes."¹ Après l'échec de son incursion dans le matérialisme, en effet, et surtout, ultime malheur, après la mort de Cécile, force lui est bien de reconnaître, une fois pour toutes, et en gémissant, l'impuissance de la raison à guérir les "maladies de l'âme." Ebranlé par la constance de sa pieuse épouse, qui supporte leur deuil plus fermement que lui, frappé aussi de celle du comte, qui vient également de perdre sa fille, il est enfin prêt à entendre la bonne parole et supplie son paternel ami de porter "la lumière au fond de [son] coeur."²

Clarendon va procéder en trois étapes: d'abord lui proposer "la religion comme le bien le plus désirable"; ensuite la lui faire "regarder comme la nécessité la plus juste"; enfin "la prouver com-

¹IV, 396-397.

²IV, 409.

me la vérité la plus réelle et la mieux établie."¹ Ainsi que le remarque Henri Busson, "c'est du Pascal"²: "Rendre la religion aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle soit vraie, et montrer qu'elle est vraie."³

Pour ce qui est du premier point, le comte y satisfait en faisant miroiter aux yeux de son catéchumène "tous les avantages particuliers de la religion," et "les douceurs" qui y sont attachées. Ce qu'il lui offre, au lieu des "suppositions tristes et rebutantes" reçues jadis à Saumur, c'est "une face riante et dont les charmes seuls étaient d'abord un soulagement pour [son] imagination; des grâces intérieures, des secours invisibles, des faveurs constantes qui n'avaient besoin que d'être demandées pour être obtenues, une liaison anticipée de l'esprit et du coeur avec un ordre supérieur à la nature, et pour dernière perspective, une éternité de bonheur et d'amour." Et "l'amertume" de son coeur flattée "à la vue de tant de biens," Cleveland en vient à souhaiter le remède proposé.⁴

Clarendon le persuade ensuite aisément "de la nécessité de la religion, par sa convenance avec l'idée que nous avons des droits du Créateur, et avec celle que notre propre coeur nous

¹IV, 410.

²Op. cit., p. 211.

³Pascal, Pensées, in Oeuvres Complètes, édition Jacques Chevalier (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade), p. 1089: Pensée n° 1 (n° 187 dans l'édition Brunschvicg).

⁴IV, 406-407.

force de prendre de la nature humaine" Ayant ainsi établi que la religion est à la fois "désirable" et nécessaire, il lui reste à en prouver la vérité. Ce qu'il a bientôt fait, à la satisfaction de Cleveland, qui regrette fort, à ce point de son récit, "la loi [qu'il s'est] imposée de ne faire entrer aucune de ces discussions dans [son] histoire."¹

De toute façon, nous informe-t-il, ces preuves n'ont rien de nouveau, ce sont celles de l'apologétique traditionnelle, et elles traînent "dans tous les ouvrages" qui traitent de "cette importante matière." La seule originalité de Clarendon réside dans la méthode dont il use pour les présenter, méthode "qui porte la lumière jusqu'au fond du coeur, et qui ne laisse plus d'accès au moindre doute." Ainsi, ayant "remarqué que l'incrédulité n'oppose point d'armes plus fortes à la religion, que la faiblesse qu'elle prétend trouver dans chacun des arguments sur lesquels on la fonde," il se contente, après avoir discuté ces arguments un à un, et sans omettre les objections qu'on peut leur faire, de laisser Cleveland tirer lui-même la conclusion qui s'impose: les pour, en fin de compte, l'emportent sur les contre. "Je ne pus, écrit ce dernier, refuser une soumission, qui m'était comme arrachée. On éteint du moindre souffle la lumière d'un flambeau; mais cent flambeaux réunis jettent une clarté victorieuse, que tous les vents ensemble ne sauraient affaiblir."²

¹IV, 409-410.

²IV, 409-411.

Cette preuve, en quelque sorte arithmétique, du christianisme, peut prêter à sourire. C'est qu'en réalité l'important n'est pas là. La seule preuve possible (n'est-ce pas la leçon qui se dégage de l'épisode ?), c'est "celle du sentiment", celle qui a déjà servi à convaincre Cleveland de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme.¹ Des trois points du programme de Clarendon, le premier a suffi à entraîner son adhésion: à partir de là, pour emprunter une formule à Pascal, "tout [son] raisonnement se réduit à céder au sentiment."² Dès l'instant où la religion paraît à son coeur anxieux "le bien désirable", il est converti, il a la foi. "C'est le coeur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi: Dieu sensible au coeur, non à la raison."³ Et désormais, s'il cherche Dieu, c'est qu'il l'a trouvé.⁴

Quant au culte, aux dogmes, à la morale, ce ne sont au fond que des éléments d'importance secondaire, qui découlent logiquement de la nécessité et de la vérité de la religion. "La croyance des mystères, celle des points historiques, la soumission aux règles de moeurs et de discipline, ne sont plus que des conséquences qui sortent d'elles-mêmes du principe."⁵

¹IV, 400.

²Pensées: édition Chevalier, n° 474 (Pléiade, p. 1221); édition Brunschvicg, n° 274.

³Ibid.: n° 481 (Pléiade, p. 1222); Brunschvicg, n° 278.

⁴Ibid.: n° 736 (Pléiade, p. 1312); Brunschvicg, n° 553: "Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé."

⁵IV, 410.

Voici donc le "Philosophe anglais" converti: mais est-ce au protestantisme ou au catholicisme ? Comme Prévost se borne à répondre: au "christianisme", et qu'il esquivé les discussions dogmatiques et morales qui auraient pu éclaircir ce point, on en est réduit aux conjectures.

En faveur de la première hypothèse, on pourrait mettre en avant le fait qu'il est anglais et qu'à la dernière page de son histoire il s'apprête à rentrer dans sa patrie: en Angleterre, à la fin du XVII^{ème} siècle, les "papistes" n'étaient pas vus d'un très bon oeil. D'ailleurs Clarendon (le vrai, le personnage historique) était farouchement anglican, et s'était signalé par ses persécutions des catholiques. C'est même son intransigeance en la matière qui devait, en partie du moins, causer sa chute et son exil. Et Prévost ne l'ignorait pas, puisqu'il cite parmi ses sources (dans la préface), l'historien Burnet, qui a souligné ce trait de la personnalité du chancelier.¹

De plus, la sympathie de l'abbé pour le protestantisme est indéniable: toute son oeuvre en témoigne.² Pour en rester à Cle-

¹Gilbert Burnet, Mémoires pour servir à l'histoire de la Grande-Bretagne (traduction française --La Haye: J. Vaillant, 1725). Cf. Jean Sgard, op. cit., p. 220 et passim. Jean Sgard, pour ces raisons, conclut à l'anglicanisme de Cleveland. Berenice Cooper (parce qu'elle-même protestante ?) n'est pas loin d'en faire autant.

²Cf. notamment, en plus de Cleveland, les Mémoires et aventures et Le Pour et Contre (où il fait, en 1736, un vibrant éloge du clergé anglican).

veland, nous avons déjà noté que, lors de la confrontation de Saumur, s'il peint l'oratorien sous des couleurs odieuses, et l'évêque ridicules, le pasteur, au contraire, est un homme sans reproche et qui inspire la confiance. En outre, il ne manque jamais une occasion de s'élever contre la barbarie et l'injustice des persécutions dont, en ces années qui précèdent la malencontreuse Révocation de l'Edit de Nantes, les protestants français faisaient l'objet.

Enfin, et surtout, n'oublions pas que, lors de (ou juste avant) son premier exil, il s'est lui-même converti à l'anglicanisme.¹ Et quand, en 1734, on l'accuse publiquement d'avoir été "prosélyte en Angleterre, en Hollande, à Bâle et partout ailleurs ... enfin réformé, protestant ..." ² —accusation particulièrement grave et inopportune, puisqu'il vient juste, à cette date, de rentrer en France, absous, et d'obtenir sa réintégration dans l'ordre bénédictin—³ s'il se défend, ce n'est qu'assez mollement, et en évitant soigneusement de se prononcer sur le fond du débat. Tout ce qu'il a à répondre à son accusateur, en effet, c'est qu'il n'a

¹Ce qu'atteste une lettre (30 novembre 1728) du pasteur Gabriel Dumont, chapelain de l'ambassade de Hollande à Paris, au théologien genevois Jean-Alphonse Turettini, "l'un des grands noms de l'église protestante durant le premier tiers du XVIIIème siècle" (Claire-Eliane Engel, *Le Véritable abbé Prévost*, p. 38).

²Abbé Nicolas Lenglet-Dufresnoy, *De l'Usage des romans* (Amsterdam: 1734, 2 vol.), t. II, pp. 103 et 360. Cité par F. Deloffre et R. Picard, dans leur édition de *Manon Lescaut*, pp. 284-285.

³Sur cette question, cf. Jean Sgard, "L'apostasie et la réhabilitation de Prévost," *Actes du Colloque d'Aix*, pp. 11-22.

de sa vie "été à Bâle ... [n'a] même jamais mis le pied en Suisse, ni eu le moindre dessein de l'y mettre" (pauvre argument!), et pour ce qui est de sa religion, "que, ni discours, ni lectures, ni exemples, n'ont jamais diminué la vénération et l'attachement [qu'il a] pour la Religion Chrétienne; [c'est-à-dire] celle qui ordonne tout à la fois la pratique de la morale et la croyance des Mystères, qui recommande l'amour de Dieu et celui du prochain"¹ Etrange justification: le mot "catholique", qu'on attendait, n'est pas même prononcé, comme s'il avait peur qu'il lui brûle les lèvres!

Rien de tout ceci, cependant, n'est suffisamment déterminant pour nous permettre de conclure avec certitude au protestantisme de Cleveland. En fait, Prévost tient le plus souvent la balance égale entre les deux partis: si le pasteur l'emporte sur le prêtre à Saumur, il a aussi fait du ministre de la colonie rochelaise un homme assez abominable.² Quant aux sympathies de son héros pour les protestants persécutés, elles peuvent s'expliquer par un sentiment d'humanité, doublé d'une haine profonde de la tyrannie, du fanatisme et de l'intolérance.

Ainsi, au pasteur de Saumur, venu le prier d'intercéder auprès de Charles II en faveur de la religion opprimée, Cleveland

¹Le Pour et Contre (juin 1734, IV, 32 sq.).

²Ce qui devait lui attirer, dès 1731, des remarques acerbes de la part du rédacteur de la Bibliothèque belge, critiquant "un très mauvais caractère de Pasteur et que le mépris que cela peut autoriser des Ecclésiastiques, joint aux applications malignes qu'on peut en faire, est pour le vulgaire le premier pas qu'il fait dans l'Irréligion" (cf. supra, p. 173, n. 1).

répond que, bien qu'il n'ait "jamais fait profession d'être attaché particulièrement à la religion protestante," il se sent d'autant plus porté à lui rendre service, qu'il en trouve un "motif dans la violence de ceux qui persécutaient sa religion, étant persuadé que les hommes doivent être libres, du moins dans l'hommage de leur coeur, et qu'il y a de l'injustice à contraindre tyranniquement les consciences." Il ajoute même que, s'il a choisi de résider à Saurmur, c'est "parce que, sans connaître particulièrement tous les principes de la religion protestante, [il avait] appris que c'en était un de ne contraindre personne"¹

A vrai dire, Prévost sait bien que les choses ne se passent pas tout à fait de cette manière dans la réalité, et que les catholiques n'ont pas le monopole de l'intolérance. Ainsi, quand les huguenots de La Rochelle débarquent en Angleterre, ils y trouvent une contrée "presque aussi divisée que la France, en matière de religion. Il y avait deux partis qui se déchiraient sous l'odieuse distinction de presbytériens et d'épiscopaux ... et l'archevêque de Cantorbéry ... persécutait impitoyablement tous ceux qui s'en tenaient aux principes de la réformation établie en France." Et c'est parce qu'on leur refuse "la liberté de former une église suivant [leur] usage,"² qu'ils remettent à la voile pour échouer (littéralement!) à Sainte-Hélène. L'abbé montre donc, à l'occasion,

¹II, 449-450. Sur la tolérance de Prévost, sa haine de l'Inquisition, etc. cf. Henri Busson, op. cit., pp. 239 sq.

²I, 298-299.

autant d'esprit critique envers les protestants qu'envers les catholiques.

Quant à sa conversion, si elle ne peut faire de doute, il reste à en élucider les motifs et la sincérité. En tout cas, une chose est certaine: il ne s'est, en Angleterre, livré à aucun acte qui l'engageait religieusement, soucieux avant tout "de sauvegarder son indépendance."¹ De sorte qu'en fin de compte son anglicanisme a toutes les tiédeurs de son catholicisme. Pourquoi, alors, s'être converti ? Parce que c'était ce qu'on attendait d'un moine en rupture de clôture, logiquement désireux de brûler ses vaisseaux ? Pour se ménager des protections en terres de Réforme,² et plus particulièrement s'attirer les bonnes grâces des protestants français du Refuge hollandais ou du Refuge anglais ? Parce que la reine d'Angleterre pensionnait les docteurs de l'Eglise en exil,³ ou, plus humblement, afin de pouvoir émarger à la caisse de secours pour les prosélytes, qui exista, à Londres, jusqu'en 1730 ?⁴ On ne peut, faute d'un aveu de sa part, que conjecturer ses raisons; mais il semble peu probable que l'inquiétude religieuse y ait eu la

¹Jean Sgard, op. cit., p. 124.

²Ainsi le pasteur Dumont, c'est ce qui ressort de sa lettre mentionnée plus haut, l'a recommandé à l'archevêque de Canterbury.

³Cf. Frédéric Deloffre, édition citée de Manon Lescaut, introduction, p. XLVII.

⁴Claire-Eliane Engel, Figures et aventures du XVIIIème siècle, p. 75.

moindre part: si Prévost est sincèrement croyant, il est toutefois loin d'être l'homme des grands élans mystiques.

Cleveland s'est-il fait catholique ? La majorité de la critique n'hésite pas à l'affirmer, ne serait-ce que parce que cette hypothèse paraît la plus vraisemblable. Apostat admis à réintégrer le giron de l'Eglise, Prévost ne se devait-il pas de donner des gages de son orthodoxie ? D'ailleurs, s'il faut en croire une anecdote rapportée par Chamfort, "M. le chancelier d'Aguesseau qui ne donna jamais de privilège pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordait même de permission tacite que sous des conditions expresses ... ne donna à l'abbé Prévost la permission d'imprimer les premiers volumes de Cleveland, que sous la condition que Cleveland se ferait catholique au dernier volume."¹ Rappelons cependant qu'en 1738, le chancelier, pourtant favorable à l'abbé, refusait son approbation aux trois derniers volumes qui s'en furent paraître en Hollande: serait-ce qu'il n'avait pas jugé la condition remplie ?

En tout cas, on se convertit beaucoup au catholicisme, dans l'entourage du "Philosophe anglais", à commencer par les deux personnes qui ont le plus aidé à sa propre conversion: Fanny et Cla-

¹ Chamfort, Maximes et Pensées, Caractères et Anecdotes, p. 268. Témoignage corroboré par Condorcet (si tant est que Chamfort ne lui soit pas redevable de l'anecdote) dans sa Vie de Voltaire: "Il [Daguesseau] ne consentit à laisser imprimer Cleveland qu'à la condition que le héros changerait de religion" (cité par Georges May, Le Dilemme du roman au XVIIIème siècle, pp. 82-83 et n.).

rendon. La première, en effet, instruite par le père recteur de Louis-le-Grand, qui a su "la consoler dans ses peines ... s'est déterminée sous sa conduite à suivre la religion romaine."¹ Le second, âme pascalienne cherchant douloureusement "quelque rayon de lumière au milieu [des] ténèbres," inspiré par son exemple, finira par en faire autant.² Autres convertis: Gelin et Cécile. Revenu à de meilleurs sentiments, l'ami perfide, troublé par le repentir du mauvais jésuite expirant, a lui aussi vu "tous ses doutes " heureusement dissipés par le recteur.³ Quant à la jeune fille, on ne peut lui refuser le bénéfice d'une conversion in articulo mortis, que seuls le manque de temps, et son état désespéré, ont empêché d'être formellement consacrée: après que le même père recteur ait "dévoilé à ses yeux les véritables sources de l'amour," cette âme trop tendre, qui "tendait au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesures," connaît enfin "la vérité", et meurt dans un ravissement bien proche de l'extase quiétiste.⁴ Ne serait-il pas un peu étrange, dans ces conditions, de voir Cleveland se faire protestant ?⁵

D'ailleurs ne suggère-t-il pas lui-même que c'est en effet le catholicisme qu'il va embrasser, quand, à propos de ce recteur

¹IV, 44.

²IV, 44-45. C'est là une entorse à l'histoire. Le vrai Clarendon est resté protestant jusqu'à son dernier jour.

³IV, 441.

⁴IV, 363-364.

⁵Cf. Jeanne Monty, op. cit., p. 119.

furieusement convertisseur, il se déclare non seulement bien disposé, malgré son absence de "lumières ... sur cette matière," envers "une religion où la justice et la bonté étaient réputées comme des vertus nécessaires," mais encore juger, par l'ardeur et l'évidente bonne foi de "cet honnête homme ... de la vérité même de sa religion" ? Le bon jésuite ayant promis à Clarendon de le gagner en peu de temps au catholicisme, Cleveland commente: "Je me confirmai dans l'opinion que j'avais de sa sincérité et de son zèle, sans prévoir le succès que le ciel devait donner un jour à ces heureuses prédictions." Ce qui annonce bien clairement la conversion du comte. Puis: "J'étais si éloigné d'en espérer quelque fruit pour moi-même ..." ¹ [le reste sans intérêt]; ce qui semble impliquer qu'il a finalement bénéficié de cette conversion: et comment aurait-elle pu mieux lui profiter qu'en favorisant la sienne ? et si elle a favorisé la sienne, ce ne peut logiquement être qu'à la même religion.

Reconnaissons cependant que tout ceci reste conjectural, et qu'un mot sans équivoque de Prévost, levant toute incertitude, aurait bien mieux fait notre affaire. Ce mot, rien ne l'empêchait de le prononcer: tout, au contraire, l'y poussait. S'il ne l'a pas fait, ce ne peut être que délibérément. Pourquoi cette réticence ? par refus de l'engagement ou scrupule d'une conscience déchirée ? par vanité d'auteur, qui refuse de se laisser forcer la main et dicter son dénouement ? parce qu'il écrivait pour trois publics, français, anglais, hollandais, dont il lui fallait ménager les

¹IV, 43-46.

préjugés ?¹ Là encore, nous en sommes réduits aux hypothèses.

Mais si Cleveland est catholique, comme Fanny, Clarendon, Gelin et Cécile, il faut bien avouer que son catholicisme n'est pas plus orthodoxe que le leur. Ainsi, l'Eglise ne tient pas la moindre place dans la vie des nouveaux convertis; les sacrements non plus: de même que personne (y compris le recteur) n'a songé à administrer l'extrême-onction à Cécile (ce qui n'émeut pas le moins du monde ses parents), personne ne songe à faire baptiser Cleveland. Il n'est jamais question de péché, de confession, de contrition ou de pénitence. Bien mieux, il n'est pas fait une seule mention, non seulement de la Vierge ou du Saint-Esprit, mais même du Christ (et donc de la Rédemption): la Trinité se réduit à la première personne, c'est-à-dire à un Dieu qui rappelle fort l'Etre suprême des déistes.

En fait, ce catholicisme on ne peut moins dogmatique, va surtout consister en un équilibre judicieux, maintenu entre les exigences de la religion et celles du monde. Ainsi, creusant ses nouveaux "principes", dans lesquels il découvre "autant de règles de modération que de motifs de zèle," Cleveland comprend bientôt "que l'Evangile ne peut accorder l'usage des biens sensibles sans en permettre le goût, et par conséquent que tout système de morale où l'on fait un crime d'un attachement raisonnable aux créatures est un fanatisme qui blesse autant la religion que la nature."

¹Comme le suggère Jean Sgard, op. cit., p. 134.

L'une et l'autre ne sauraient en condamner "que l'excès, c'est-à-dire cette sorte d'emportement qui suppose la préférence du plaisir au devoir." Et rasséréné, il en conclut que "par là se trouvent justifiés tous les penchants et tous les goûts d'un honnête homme qui sait non seulement renfermer ses désirs dans les bornes de la loi, mais qui les ennoblit même par le rapport qu'il leur donne à une meilleure fin."

Et c'est "sur ce principe" qu'il va former, comme il a accoutumé de le faire à chaque étape de sa quête, "un nouveau plan de conduite," qui sera, cette fois, le dernier et le bon:

après avoir placé l'amour de Dieu et le désir des biens célestes au premier rang de mes affections, je mis l'ordre suivant dans les inclinations de mon coeur et dans le cours de mes actions. 1° Les devoirs de la religion: ils devenaient la source de mon bonheur, comme l'unique voie qui devait me conduire à ma dernière fin. 2° Ma tendresse pour mon épouse: c'était un sentiment si juste, qu'il ne pouvait être en opposition avec aucune loi. 3° Les devoirs de la société, dans lesquels je comprenais ceux de l'amitié. 4° L'étude assidue des saintes lettres, pour me fortifier de plus en plus dans le goût de mes nouvelles maximes; mais sans abandonner l'étude de la nature, dont je n'avais guère moins de fruit à tirer pour les mêmes vues, puisqu'à des yeux bien éclairés par la religion, l'ordre naturel se rapporte à Dieu comme celui de la grâce. 5° L'usage modéré des plaisirs; par ce principe, que la perfection de l'Evangile ne consiste pas plus à se priver qu'à jouir avec sagesse. Ainsi la bonne chère, la musique, et les autres douceurs qui flattent les sens, ne furent point exclues de mon système. Le goût même des femmes, qui passe pour un écueil si terrible, me parut sans danger avec les sentiments qui me servaient de préservatifs ... [c'est-à-dire sa "tendresse inaltérable pour Fanny"].¹

A ceux qui s'étonneraient de le voir revenir, sous l'influence de la religion, "à quelques-uns des amusements que la raison

¹IV, 418-419.

[lui] avait fait abandonner," il répond par une tirade sur

les deux principaux avantages du christianisme: l'un qui est de sanctifier par l'innocence des désirs, et par le soin de les rapporter au dernier terme, tout ce qui n'est pas ou mauvais en soi-même, ou particulièrement défendu par la loi; l'autre, qui consiste dans la force qu'il communique à ceux qui se prêtent de bonne foi à ses impressions, de se garantir d'un attachement immodéré aux bienssensibles, et de prendre occasion même des petits dégoûts qui accompagnent ou qui suivent toujours leur possession, pour redoubler l'ardeur qui les fait tendre sans cesse à celle d'un bonheur plus solide.¹

Ainsi, cette religion pragmatique, humaniste et aimable, en éclairant d'un jour nouveau ses expériences passées, les lui fait apparaître dans une perspective différente, les met enfin à leur vraie place. Au lieu de se retirer farouchement en lui-même, de vivre au ralenti, d'étouffer perpétuellement ses désirs, comme le préconisait le néo-stoïcisme maternel, Cleveland chrétien va pouvoir s'adonner en pleine quiétude à tous les plaisirs, désormais permis et même sanctifiés, dont il a déjà fait l'essai.

Bien plus, "soutenu par les secours intérieurs de la religion," qui le consolent par avance de la perte possible des "biens passagers" de ce monde, qui ne sont, il en est maintenant certain, qu'un avant-goût de ceux dont il jouira dans l'autre, il conservera "cette paix et cette égalité d'âme dont la seule philosophie ne donne que l'ombre, et qui est déjà comme une anticipation du bonheur auquel il aspire."² Ses malheurs passés, la mort même de Cécile ("une séparation de courte durée ... ce qui pouvait arriver

¹IV, 420-421.

²IV, 421.

de mieux pour elle"), ne lui paraissent plus "capables de troubler la tranquillité d'un chrétien."¹ Fataliste, il a bien retenu la leçon de Clarendon, éprouvé comme lui en sa paternité, qui l'exhortait naguère à se "soumettre aux jugements toujours équitables de la Providence."²

Certes, ce n'est pas là une foi bien pure: Cleveland pense beaucoup plus aux bénéfices qu'il peut tirer de la religion, qu'à son objet profond, qui est l'adoration de Dieu. C'est pourtant une foi, et l'Eglise l'accepte. En fait, c'est celle qui domine à l'époque où écrit Prévost. Celle qui, de 1680 à 1740 environ, a tenté de concilier "la morale mondaine et la morale chrétienne," de "réconcilier Dieu et les plaisirs,"³ et dont les jésuites, parmi les gens d'Eglise, s'étaient faits les principaux avocats.

¹IV, 415.

²IV, 387-388.

³Cf. Robert Mauzi, "Bonheur mondain et vie chrétienne," in L'Idée du bonheur au XVIIIème siècle, pp. 180-215. Le Traité du vrai mérite (1734) de Le Maître de Claville, l'un des livres de morale les plus lus au XVIIIème siècle, constitue sans doute le meilleur exposé de cette tendance. Le Doyen de Killerinne (1735) en est l'illustration romanesque.

C'est en 1735, en effet, que Prévost semble avoir pris conscience de ce christianisme "d'une observation si facile et même si conforme aux principes de la nature et de la raison sur lesquels la Philosophie présente est fondée, qu'il ne peut causer de peine et de répugnance à nos Philosophes; aimer ses semblables, ne leur nuire jamais volontairement, leur faire tout le bien qui est en notre pouvoir, etc. enfin les préceptes du Décalogue, auxquels on n'a jamais reproché trop de rigueur ni d'étendue." Sans interdire "ni le goût ni l'usage du plaisir en général," cette religion recommande de ne pas en abuser et de n'en pas faire la fin de la vie. "Il semble que la nature et la raison nous faisant déjà trouver notre intérêt à observer la première de ces lois, les personnes sensées qui aiment le plaisir suivant cette règle sont plus pro-

Ces prêtres accommodants prêchaient en effet, on le sait, une religion facile et douce, où l'héroïsme du martyr n'avait pas plus de place que l'ascétisme du mystique ou du janséniste. "Peu exigeante sur les droits de Dieu, assez indulgente aux faiblesses des hommes: en un mot quelque chose comme une religion naturelle teintée de sympathie chrétienne," note à ce propos Henri Busson, pour qui "la religion de Cleveland —et de Prévost— c'est celle que les jésuites avaient en cent ans de batailles, établie dans la société française."¹

L'abbé n'était pas jésuite, mais il avait bien failli le devenir. Sans entrer ici dans les détails de ses relations complexes avec les maîtres de sa jeunesse,² rappelons seulement qu'après les avoir fort maltraités en 1731, dans le quatrième tome de Cleveland (où le directeur recommandé par Madame, qui trouve "ces gens-là ... divertissants," de ridicule, de "petit-maître de l'église catholique"³ qu'il est d'abord, tourne ensuite au franc criminel),

ches qu'elles ne pensent de la qualité de vrais Chrétiens." Il suffit donc "qu'avec assez d'esprit et de goût pour choisir dans cette vie la meilleure sorte de bonheur, on ait assez de jugement et d'amour-propre pour souhaiter d'être toujours heureux de même autant qu'on peut l'être" (Le Pour et Contre, VII 1735 , 54-59).

Il est encore plus explicite l'année suivante: "A l'égard de tout ce qui n'est pas interdit absolument par l'Évangile, il ne faut pas croire que la vertu consiste toujours dans des dépouillements et des privations. Peut-être est-il plus difficile de régler les affections naturelles que de les détruire" (ibid., X 1736 , 110).

¹Op. cit., p. 229.

²Sur cette question, cf. ibid., pp. 279 sq.; Henry HARRISSE, op. cit., pp. 238 sq.; et Berenice COOPER, "The Abbé Prévost and the Jesuits."

³II, 508.

il devait se rapprocher d'eux, leur présenter ses excuses,¹ et finalement, dans les derniers tomes de ce même Cleveland, faire leur apologie.² Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce qu'il ait accordé à l'un d'eux la gloire d'avoir converti à la religion qui est désormais la sienne, autant que la leur, Fanny, Cécile, Gelin, Clarendon et, indirectement, par l'intermédiaire de ce dernier, Cleveland.

Ainsi, au terme de sa quête spirituelle, le "Philosophe anglais" se retrouve à peu près au point d'où il était parti. A la religion naturelle de son enfance, il n'a guère fait qu'ajouter la vague coloration d'un christianisme qui reste très superficiel, et semble n'être là que pour asseoir plus commodément son confort intellectuel et élargir son horizon. Ce que, bien loin de se prétendre orthodoxe, il reconnaît d'ailleurs volontiers: "Ceux qui ignorent par quels liens la nature et la religion tiennent l'une à l'autre auront peine sans doute à m'approuver."³

A Fanny qui le félicite de son "changement" et de l'avoir suivie sur ce chemin où elle s'est engagée avant lui, Cleveland répond: "Vous êtes donc aussi heureuse que moi ... puisque vous

¹Cf. la longue lettre justificative et flatteuse (mais sans la moindre bassesse), qu'il adresse, en 1734, aux Trévoltiens, et dans laquelle il redemande leur amitié aux "Révérends Pères", en souvenir de leurs "anciennes liaisons" (citée par Henry Harrisse, op. cit., pp. 239-244).

²IV, 68.

³IV, 418.

sentez le prix des biens dont je commence à jouir."¹ Mais est-ce vraiment là le bonheur que sa jeunesse se promettait ? En fait, il n'a réussi qu'à se donner des règles de conduite qui, peut-on le supposer, lui éviteront à l'avenir de connaître de nouveaux malheurs. Quant aux "consolations", aux "secours" qu'il prétend avoir reçus, s'ils ont émoussé l'acuité de ses souffrances, ils ne les ont pas dissipées. La preuve en est que, beaucoup plus tard, quand, dans sa retraite, il prend la plume pour se donner le "triste plaisir" de nous conter ses infortunes, si "le sentiment qui [lui] en reste n'a point la variété de sa cause," il n'en constitue toujours pas moins "une masse uniforme de douleur dont le poids [le] presse et [l']accable incessamment."²

La religion apporte bien le bonheur, mais c'est en l'autre monde. Pourtant, pour vivre en celui-ci, pour pouvoir y supporter "la misère de la condition humaine,"³ il faut se convertir. Cleveland, instruit par l'expérience, s'en est absolument convaincu et ne cesse de le répéter: l'homme livré à lui-même ne peut faire son salut, aimer ses ennemis,⁴ supporter la perte d'un être cher. La religion naturelle, il l'a appris à ses dépens, ne peut, pas plus que la vaine philosophie, porter à l'homme les secours dont il ne

¹IV, 413-414.

²II, 367.

³IV, 446.

⁴Ainsi, sans les "miracles de la grâce" (IV, 437), jamais Fanny ni Cleveland n'auraient pu joindre l'estime et l'amitié au pardon qu'ils accordent finalement à Gelin, à Mme Lallin, au capitaine John Will.

saurait se passer. Le christianisme, religion révélée, lui offre au moins l'espérance "pour dernière perspective [d']une éternité de bonheur et d'amour."¹

Pour aboutir à cette conclusion, finalement très décevante sur le plan humain, que de combats Cleveland n'a-t-il pas dû livrer contre lui-même. Son embarras, ses hésitations, ce sont évidemment ceux de Prévost, et de nombre de ses contemporains, déchirés entre les impératifs du rationalisme ambiant, qui leur commande de ne pas se rendre sans de solides évidences, et la conviction, toute aussi profonde, que la foi n'est pas matière de raisonnement. A ces âmes avides de spiritualité, le siècle des lumières proposait un certain nombre de réponses: en confrontant son héros avec les différentes sectes ou tendances du christianisme, comme avec les alternatives proposées par la philosophie, Prévost va les passer en revue, et ce faisant, dresser "un tableau des familles spirituelles de la France."²

Aucune ne manque à l'appel: le déisme (dont il paraît si souvent si prêt d'adopter les thèses) comme le matérialisme libertain (qu'il rejette absolument); le protestantisme (à la fois séduisant et rebutant dans sa vertu austère, et pitoyable parce que persécuté) comme le jansénisme (secte intolérante, représentée par l'évêque brutal et ridicule d'Angers).³ Il n'est pas jusqu'au

¹IV, 407.

²Henri Busson, op. cit., p. 225.

³Traitement cavalier qui semble bien infirmer la thèse de Paul Hazard sur son jansénisme (cf. supra, pp. 80-81).

quiétisme fénelonien qui ne soit évoqué en passant (à propos de la mort de Cécile). Enfin, pour compléter la fresque, il a accordé une place à part (reflet des controverses dont leur Société faisait alors l'objet) à ses anciens maîtres, les jésuites: d'abord critiqués pour le laxisme de leur morale, ils sont finalement justifiés, caractéristiquement, par la pureté de leurs intentions, et leur "politesse", comme leur pédagogie, portée aux nues. Prévost n'était pas, manifestement, de ceux pour qui

De la foi des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.¹

¹Boileau, L'Art poétique, chant III, vers 199-200.

CONCLUSION

Ainsi s'achève l'Histoire de M. Cleveland, le chef-d'oeuvre, pour ses contemporains et pour lui-même, de celui qu'on tend généralement à considérer, aujourd'hui, comme le plus grand romancier français du XVIIIème siècle. Après avoir, en vain, chassé au bonheur pendant la majeure partie de son existence (il a, sans doute, connu des bonheurs, mais jamais le bonheur), le "Philosophe anglais", devenu cette merveille rare, un philosophe chrétien, s'est résigné à ne plus l'espérer qu'en l'autre monde. Ses grands élans juvéniles, ses rêves exacerbés d'absolu, la vie s'est chargée de les mettre au pas. Et c'est à la sagesse d'une femme, son épouse, qu'il doit finalement d'avoir compris l'"erreur"¹ de sa conduite passée, trop portée à cultiver l'excès en tout. Comme les moralistes bien-pensants, comme les Philosophes, Fanny prêche en effet la modération, le juste milieu, recommande de se garder de l'extrême frivolité comme de l'austérité farouche: "la philosophie morale du siècle —note à ce propos Robert Mauzi— est quelquefois un peu plate."²

Parti pour être un héros, Cleveland se retrouve donc terminant ses jours presque en bourgeois, réduit à se contenter d'une félicité médiocre, mais garantie par l'équilibre qu'il a,

¹IV, 237.

²Op. cit., p. 412.

après tant d'efforts, réussi à se donner. Au sein d'une vie conjugale tendre, bienfaisante, studieuse, modérément adonnée aux plaisirs sensibles, et baignant dans un christianisme vague et éclairé (encore qu'assez hostile à la philosophie), il va désormais couler des jours enfin paisibles.

Mais il est, pour lui, un moyen d'éluder cette médiocrité, et c'est, en en fixant par écrit la trame, de revivre le passé. Certes, quand on a été "pendant toute [sa] vie le plus malheureux de tous les hommes,"¹ une telle entreprise ne peut que raviver le souvenir de peines que d'aucuns jugeraient préférable d'oublier. Cleveland n'a pas cette pusillanimité. En fait, rien ne sourit davantage à cet ancêtre de René, que "la douceur de gémir", et il avoue idolâtrer la "chère et délicieuse tristesse", fruit de ses infortunes sans nombre, qui entretient en lui une mélancolie d'autant plus incurable, et d'autant plus prisée, que sa naissance insulaire l'y prédestinait. Et la seule véritable consolation de ce "coeur triste et passionné" c'est, finalement, dans la confession pathétique de "l'histoire de [ses] malheurs," faite au "papier" (lequel "n'est point un confident insensible, comme il le semble"),² qu'il va la trouver. Conçu sous de tels auspices, son récit ne pouvait que prendre le "sombre coloris" dont parle Rousseau,³ qui allait d'ailleurs, en flattant le goût des lecteurs

¹II, 232.

²I, 2-3.

³"L'abbé Prévost, homme très aimable et très simple, dont le coeur vivifiait ses écrits, digne de l'immortalité et qui n'avait

si sentimentaux de ce début du XVIIIème siècle, toujours prêts à verser avec volupté des "torrents de larmes," en assurer en partie le succès.

La mélancolie n'est du reste pas le seul trait de la psychologie romantique que possède Cleveland. Doué d'une imagination exaltée ("ma plus cruelle ennemie après [la fortune]")¹ qui l'attire vers le lugubre, voire le macabre, comme vers l'étrange et le mystérieux, perpétuellement inquiet, traqué par l'ennui qui le chasse d'un continent à l'autre, fatigué du présent, aspirant à il ne sait généralement trop quel bien inconnu, et ne se plaisant jamais mieux que dans la solitude, il présente tous les symptômes de ce qui deviendra le "mal du siècle". Et trente ans avant Saint-Preux, parce que les mouvements du coeur lui semblent toujours justes, il proclame bien haut les droits souverains de la passion.

Aussi longtemps que l'habitude du vice n'a pas corrompu l'innocence native, les instincts, les impulsions, les désirs de l'homme, ne sauraient pour lui, en effet, être moralement répréhensibles: et même devenu chrétien, il continue, nonobstant le dogme du péché originel, à prêcher celui de la bonté naturelle. Idée que le jeune Jean-Jacques, émule et futur disciple de l'abbé Prévost, lisant avec passion son roman, aux Charmettes, devait, on l'imagine, trouver fort à son goût:

rien dans l'humeur, ni dans sa société, du sombre coloris qu'il donnait à ses ouvrages" (Les Confessions, VIII, p. 443).

¹III, 65.

dans Cleveland j'observe la nature
 Qui se montre à mes yeux touchante et toujours pure.¹

Dans ces conditions l'amour, le plus puissant de tous les instincts, va paraître au "Philosophe anglais" le plus légitime et, "comme l'âme de tout ce qui subsiste,"² le plus sacré de tous les droits naturels, supérieur aux lois divines et humaines (qui peuvent en interdire certaines manifestations, mais non le condamner dans son principe). Il en fait la grande affaire de sa vie, et longtemps y voit "le bien suprême",³ et le meilleur moyen, sinon le seul, d'atteindre le bonheur.

Par sa vie passionnelle, d'une ardeur et d'une activité encore inouïes, il va s'assurer une place de choix dans l'histoire de la sensibilité française, s'affirmant l'ancêtre d'une longue lignée d'amants dont Julie et Saint-Préux ne sont que les premiers surgeons. Et comme ces autres victimes, il tombera frappé du "coup de foudre" qu'une puissance funeste lui destinait de toute éternité: car l'amour, sans lequel la vie ne vaut cependant pas d'être vécue, s'avère une source inépuisable de douleurs. Sans volonté devant la passion, ne sachant ni s'en garantir ni se protéger de ses néfastes effets, il ne lui reste bientôt plus, ses premières illusions dissipées, qu'à tirer orgueil et même volupté de

¹Le Verger de Madame la baronne de Warens (première publication: 1739), in Oeuvres Complètes (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961), t. II, p. 1128.

²I, 147.

³III, 291.

la capacité illimitée de souffrir qu'un ciel cruel lui a généreusement impartie. Prévost, romancier de l'amour fatal, inaugure ainsi la grande littérature personnelle, sentimentale, geignarde aussi et souvent mélodramatique, qui allait être appelée au bel avenir que l'on sait.

Un roman, dira Stendhal, "est un miroir qui se promène sur une grande route."¹ La formule peut, dans une large mesure, s'appliquer à l'Histoire de M. Cleveland, cet infatigable voyageur. Si la route qu'il parcourt, dans sa poursuite du bonheur, n'est pas exactement "la grande route", celle de tout le monde, celle d'un Gil Blas, par exemple, d'un "picaro", elle est du moins fort longue, sinueuse et mouvementée à souhait; et le reflet du siècle qu'en offre son récit, d'une fidélité et d'un intérêt documentaire supérieurs. Car chemin faisant, Prévost a choisi d'y présenter, sous une forme claire, aux lecteurs pour qui il écrivait, et qu'il lui fallait séduire et retenir, plutôt que les siennes propres, les idées et les pensées qui hantaient leur esprit. Le lecteur moderne n'y trouve pas moins son compte: beaucoup plus que les péripéties peu vraisemblables, et bien démodées, dont s'encombre le roman, il goûte le témoignage (on serait presque tenté de dire le "reportage") de première main que lui apporte ainsi un très habile et très expérimenté journaliste.

¹Le Rouge et le Noir. In Romans et Nouvelles (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952), t. I, p. 557.

Le voyage de Cleveland se déroule sur deux plans: son périple géographique ne faisant, en effet, que se superposer à un itinéraire psychologique. Le premier est manifestement de peu d'importance: Prévost et son public de 1730 ne se passionnaient ni pour la géographie exacte et scientifique, ni pour l'exotisme et la couleur locale dont l'heure n'avait pas encore sonné. C'est au second niveau, sentimental et philosophique, que se situe l'exploration qui intéresse l'abbé, et c'est sur ce terrain qu'il entend bien être suivi. "Un ouvrage de cette nature —écrit le préfacier— peut être regardé comme un pays nouvellement découvert; et le dessein de le lire, comme une espèce de voyage que le lecteur entreprend."¹ A la suite de son héros, en effet, c'est toute une époque fascinante que nous découvrons et parcourons.

Logique et chronologique, Cleveland nous entretient d'abord, et longuement, de son éducation (et plus tard de celle de ses enfants): on connaît l'engouement du siècle pour ces questions. Sa jeunesse solitaire et troglodyte ne constitue-t-elle pas, d'ailleurs, l'une de ces expériences pédagogiques, du type "enfant sauvage", si fréquentes alors? La querelle du latin, le bien-fondé de l'étude des langues étrangères, les mérites comparés de l'instruction privée et de l'instruction publique, la nécessité de combiner éducation objective et éducation subjective (en mettant l'accent sur la seconde, "le coeur" prenant résolument le pas sur "l'esprit"), retenaient l'attention des contemporains de Prévost:

¹I, II.

nous les retrouvons donc en bonne place dans l'histoire du "fils naturel de Cromwell".

Au siècle philosophique par excellence, le roman se devait d'accueillir les problèmes qui, en ce domaine, préoccupaient chacun. Certes, pour Cleveland, le mot "philosophe" conserve le sens classique de "sage" et de "stoïque" et n'a rien de ce qu'y mettront bientôt un Voltaire ou un Diderot. Il n'en a pas moins subi l'influence des grands courants de pensée qui ont dominé son temps: cartésien d'obédience malebranchiste, il a également été marqué par le sensualisme; il connaît Locke, cite Hobbes, et sera, un moment, tenté par le matérialisme.

Saint-Lambert n'a pas encore dit que l'homme est organisé "pour vivre en société comme les perdrix pour vivre en compagnie,"¹ mais Cleveland aurait pu tirer la même conclusion de ses expériences. La solitude lui sera si mauvaise conseillère, qu'il lui faudra s'en défendre, à peine de la mort. Ici encore, par ses démarches et sa conduite, il orchestre un des grands thèmes du siècle, celui de la sociabilité. Sans en exagérer l'importance respective, il apprend ce que peut lui apporter la famille, l'amitié, la vie mondaine même et ses plaisirs (autre découverte du temps) quels que futiles qu'ils soient au fond. Et, bien que foncièrement conservateur, il va, dans son récit, jusqu'à communier par trois fois, avec son époque, éprise d'utopie, dans ces rêves de société idéale qu'elle s'est épuisée à construire sur le papier avant d'en tenter

¹ Les Saisons (1770). Cité par Robert Mauzi, op. cit., p. 590.

la réalisation en 1789.

Après l'amour, c'est la religion qui joue, dans la vie du "Philosophe anglais", le rôle le plus important; c'est elle, en tout cas, qui semble bien l'emporter à la fin. Qu'il se soit, ou non, converti au catholicisme, que sa conversion soit sincère et profonde, ou simplement de convenance, il reste que ses mémoires soulignent justement, par la place de choix qu'elles leur accordent, le très grand intérêt que présentaient aux yeux de ses contemporains, les questions de spiritualité. Contre l'athéisme (rejeté sans rémission) et le déisme (condamné, mais avec les circonstances atténuantes), c'est au christianisme (comme l'on pouvait s'y attendre — mais un christianisme fort ambigu) qu'il est donné de l'emporter. Et non sans que les diverses tendances qui le composent, ne se soient vu reprocher leurs maladresses, leurs ridicules, leur esprit sectaire: le pragmatisme et la tolérance sont, finalement, les qualités que Cleveland-Prévost, comme les Philosophes, semble le plus apprécier dans une religion.

Voilà bien des raisons, pourrait-on croire, de lire Cleveland: et pourtant, force est bien de constater qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. Peut-être est-ce cet excès de richesses qui lui nuit auprès de la postérité, toujours pressée, et que les longues sommes tendent à décourager. Peut-être aussi, l'excessive sensibilité des protagonistes, et particulièrement du héros, et leurs grands épanchements lyriques, choquent-ils notre époque,

plus retenue (ou plus cynique).¹ Ou serait-ce, plus désabusés, plus pessimistes encore que ne l'était au fond l'abbé Prévost, que nous avons renoncé à chasser, pour reprendre une jolie expression douce-amère de Voltaire, "ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur"² ?

¹ Ajoutons aussi que, faute d'une édition récente, l'ouvrage est d'un accès très difficile (cf. infra, p. 213).

² Lettre à Pierre Robert Le Cormier de Cideville, 1^{er} septembre 1758 (Voltaire's Correspondence, édition Theodore Besterman, n° 7131, t. XXXIV, p. 65).

BIBLIOGRAPHIE

L'oeuvre de Prévost n'ayant fait l'objet d'aucune édition critique intégrale, c'est toujours à celle des Oeuvres Choies de l'abbé Prévost, en 39 volumes, publiée en 1783-1785 (Amsterdam et Paris), reprise en 1810-1816 (Paris: Leblanc) et en 1823 (Paris: Boullain-Tardieu), qu'il convient de se reporter.¹

La difficulté qu'il y a à se procurer ces ouvrages, nous a obligé à travailler sur plusieurs éditions. C'est à celle de 1783-1785 que nous avons eu recours en ce qui concerne les Mémoires et aventures d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde, Le Doyen de Killerine et les Mémoires d'un honnête Homme.

On trouvera ci-dessous la liste des autres textes de Prévost consultés dans des éditions différentes:

Extraits de plusieurs lettres de l'auteur des Mémoires d'un Homme de qualité publiés par Etienne Néaulme, etc. Réédition de Marie-Rose de Labriolle, sous le titre: "Un inédit sur l'abbé Prévost." French Studies, 9 (1955).

Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwel, écrite par lui-même, et traduite de l'anglais. In A.-F. Prévost, Oeuvres. 39 vols. Paris: Leblanc, 1810-1816.

Histoire d'une Grecque moderne. Edition par Robert Mauzi. Paris: Union Générale d'Editions, Bibliothèque 10-18, 1965.

Manon Lescaut. Edition par Frédéric Deloffre et Raymond Picard. Paris: Garnier, 1965.

Manuel lexique, ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde Paris: Didot, 1750.

Le Pour et Contre, ouvrage périodique d'un goût nouveau. 20 vols. Paris: Didot, 1733-1740.

¹Notons cependant que, depuis un an environ, une équipe d'une quinzaine de chercheurs s'est attelée à une édition critique des Oeuvres de l'abbé Prévost, mais qui en est encore, à ce jour, au stade des discussions (cf. Jean Sgard, "L'Édition des oeuvres de Prévost." Dix-huitième siècle, n° 5 (1973), pp. 297-303).

- L'Abbé Prévost: Actes du Colloque d'Aix-en Provence, 20 et 21 Décembre 1963. Publications des Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, Nouvelle série, n° 50. Aix-en-Provence: Editions Ophrys, 1965.
- Adam, Antoine. Le Mouvement philosophique dans la première moitié du XVIIIème siècle. Paris: Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1967.
- Billy, André. Un Singulier bénédictin. L'Abbé Prévost, auteur de "Manon Lescaut". Paris: Flammarion, 1969.
- Brémond, Henri. Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours. Paris: Bloud et Gay, 1916-1933.
- Brooks, Peter. The Novel of Worldliness, Crébillon, Marivaux, Laclos, Stendhal. Princeton: Princeton University Press, 1969.
- Brunetière, Ferdinand. "Antoine-François Prévost." In Études critiques, troisième série, 189-258. Paris: Hachette, 1890.
- Busson, Henri. Littérature et théologie. Montaigne, Bossuet, La Fontaine, Prévost. Paris: Presses Universitaires de France, 1962.
- La Pensée religieuse française de Charron à Pascal. Paris: Librairie philosophique Vrin, 1933.
- Challes, Robert. Les Illustres Françaises. Édition de Frédéric Deloffre. Paris: Société d'Édition "Les Belles Lettres", 1959.
- Chamfort. Maximes et Pensées. Caractères et Anecdotes. Paris: Union Générale d'Éditions, "Le Monde en 10-18", 1963.
- Cherpack, Clifton. "Literature and Belief: The Example of Prévost's Cleveland." Eighteenth-Century Studies, 6 (1972), 186-202.
- Chinard, Gilbert. L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIème et au XVIIIème siècle. Paris: Droz, 1934.
- Coulet, Henri. "Le Comique dans les romans de Prévost." Actes du Colloque d'Aix-en-Provence. Aix-en-Provence: 1965, 173-183.

- Coulet, Henri. Le Roman jusqu'à la Révolution. Paris: Armand Colin, 1967.
- Cooper, Berenice. "The Abbé Prévost and the Jesuits." Transactions of Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters, 43 (1954), 125-132.
- "The Abbé Prévost and the Modern Reader." Ibid., 42 (1953), 39-45.
- "An XVIIIth Century Dictatorship." Ibid., 34 (1942), 231-236.
- "The Relation of Le Philosophe anglais by the Abbé Prévost to the Religious Controversies in France and England During the Early XVIIIth Century." Ibid., 32 (1939), 279-286.
- "The Religious Convictions of the Abbé Prévost." Ibid., 41 (1952), 189-199.
- "Variations in the Texts of Eighteenth Century Editions of Le Philosophe anglais." Ibid., 32 (1939), 287-298.
- Crébillon, Claude-Prospér Jolyot de. Les Egarements du coeur et de l'esprit. In Romanciers du XVIIIème siècle. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965.
- Deprun, Jean. "Thèmes malebranchistes dans l'oeuvre de Prévost." Actes du Colloque d'Aix-en-Provence. Aix-en-Provence: 1965, 155-172.
- Diderot, Denis. De la poésie dramatique. In Oeuvres Complètes, édition J. Assézat, VII. Paris: Garnier, 1875.
- Ehrard, Jean. L'Idée de Nature en France, dans la première moitié du XVIIIème siècle. Paris: S.E.V.P.E.N., 1963.
- Engel, Claire-Eliane. "L'Abbé Prévost et Jean-Jacques Rousseau." Annales Jean-Jacques Rousseau, 28 (1939-1940), 19-39.
- "L'Abbé Prévost et le thème jacobite." Actes du Colloque d'Aix-en-Provence. Aix-en-Provence: 1965, 101-111.
- Figures et aventures du XVIIIème siècle. Voyages et découvertes de l'abbé Prévost. Paris: Société Commerciale d'Édition et de Librairie, Éditions "Je sers", 1939.
- Le V véritable abbé Prévost. Monaco: Éditions du Rocher, 1958.

- Etienne, Servais. Le Genre romanesque en France depuis l'apparition de "La Nouvelle Héloïse" jusqu'aux approches de la Révolution. Bruxelles: Maurice Lamertin, 1922.
- Fabre, Jean. "L'Abbé Prévost et la tradition du roman noir." Actes du Colloque d'Aix-en-Provence. Aix-en-Provence; 1965, 39-55.
- Fauchery, Pierre. La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807. Essai de gynécomythie romanesque. Paris: Armand Colin, 1972.
- Foster, James R. "The Abbé Prévost and the English Novel." *PMLA*, 42 (1927), 443-464.
- Gouhier, Henri. La Philosophie de Malebranche et son expérience religieuse. Paris: Librairie philosophique Vrin, 1926.
- Green, Frederick Charles. French Novelists Manners and Ideas from the Renaissance to the Revolution. London and Toronto: J. M. Dent and Sons, 1928.
- Literary Ideas in 18th Century France and England. New York: Frederick Ungar, 1966.
- Hankiss, Jean. "Secrets d'atelier de l'abbé Prévost." Séances et travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, 93ème année, 113-135. Paris: Felix Alcan, 1933.
- Harrisse, Henry. L'Abbé Prévost. Histoire de sa vie et de ses oeuvres, d'après des documents nouveaux. Paris: Calmann Lévy, 1896.
- Havens, George R. "The Sources of Rousseau's Edouard Bomston." Modern Philology, 17 (1919), 13-27.
- Hazard, Paul. La Crise de la conscience européenne (1680-1715). Paris: Arthème Fayard, 1961.
- et ses étudiants américains. Etudes critiques sur Manon Lescaut. Chicago, Illinois: The University of Chicago Press, 1929.
- "Un Romantique de 1730. L'abbé Prévost." Revue de Littérature Comparée, 16 (1936), 617-634.
- Jones, Silas Paul. A List of French Prose Fiction from 1700 to 1750. New York: H.W. Wilson, 1939.
- Kaminker, Jean-Pierre. "L'Abbé Prévost." Europe, 415-416 (novembre-décembre 1963), 5-55.

- Labriolle, Marie-Rose de. Le Pour et Contre et son temps. Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 34-35. Genève: Institut et Musée Voltaire, Les Délices, 1965.
- Lannes Xavier. Le XVIIIème siècle: l'évolution des idées, in Renouveau des idées sur la famille. Paris: Institut National d'Etudes Démographiques, Travaux et Documents, 18, 1953.
- Lebois, André. "Amitié, amour et inceste dans Cleveland." Actes du Colloque d'Aix-en-Provence. Aix-en-Provence: 1965, 125-137.
- Le Breton, André. Le Roman au XVIIIème siècle. Paris: Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1898.
- Marmontel, Jean-François. Essai sur les Romans, considérés du côté moral. In Oeuvres, III. Paris: Belin, 1819.
- Mattauch, Hans. "Sur la proscription des romans en 1737-1738." Revue d'Histoire Littéraire de la France, (mai-août 1968), 610-617.
- Mauzi, Robert. L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIIIème siècle. Paris: Armand Colin, 1960.
- "Le thème de la retraite dans les romans de Prévost." Actes du Colloque d'Aix-en-Provence. Aix-en-Provence; 1965, 185-195.
- May, Georges. Le Dilemme du roman au XVIIIème siècle. New Haven & Paris: Yale University Press et Presses Universitaires de France, 1963.
- Mercier, Roger. La Réhabilitation de la nature humaine (1700-1750). Villemonble, Seine: Editions "La Balance", 1960.
- Mercier, Sébastien. L'An deux mille quatre cent quarante. Rêve s'il en fut jamais. Edition de Raymond Trousson. Bordeaux: Ducros, 1971.
- Monglond, André. Le Prérromantisme français. Paris: Librairie José Corti, 1965.
- Monod-Cassidy, Hélène. Un Voyageur-philosophe au XVIIIème siècle: l'abbé Jean-Bernard Leblanc. Cambridge: Harvard University Press, 1941.
- Montaigne, Michel de. Essais. Presses Universitaires de France, 1965.
- Montesquieu, Charles-Louis de. Lettres Persanes. Paris: Garnier, 1956.

- Montesquieu, Charles-Louis de. Mes Pensées. In Oeuvres Complètes, I. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1949.
- Monty, Jeanne. Les Romans de l'abbé Prévost. Procédés littéraires et pensées morales. Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 78. Genève: Institut et Musée Voltaire, Les Délices, 1970.
- Mornet, Daniel. Les Origines intellectuelles de la Révolution française (1715-1787). Paris: Armand Colin, 1933.
- La Pensée française au XVIIIème siècle. Paris: Armand Colin, 1965.
- Le Romantisme en France au XVIIIème siècle. Paris: Hachette, 1912.
- Morris, Madeleine. "Nouveaux regards sur Manon Lescaut." French Review, 44 (1970), 42-50.
- Mortier, Roland. Clartés et ombres du Siècle des Lumières. Etudes sur le XVIIIème siècle littéraire. Genève: Droz, 1969.
- Mylne, Vivienne. The Eighteenth-Century French Novel. Techniques of Illusion. Manchester: Manchester University Press, 1965.
- Naville, Pierre. D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIIIème siècle. Paris: Gallimard, 1967.
- Pascal, Blaise. Pensées. In Oeuvres Complètes. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964.
- Picard, Raymond. Génie de la littérature française (1600-1800). Paris: Hachette, 1970.
- "L'Univers de Manon Lescaut." Mercur de France, 1172 (avril 1961), 606-622 et 1173 (mai 1961), 87-105.
- Pomeau, René. La Religion de Voltaire. Paris: Librairie Nizet, 1956.
- Pruner, Francis. "Psychologie de la Grecque Moderne." Actes du Colloque d'Aix-en-Provence. Aix-en-Provence: 1965, 139-146.
- Roddiér, Henri. L'Abbé Prévost, l'homme et l'oeuvre. Paris: Hatier-Boivin, 1955.
- "Robert Challes inspirateur de l'abbé Prévost et de Richardson." Revue de Littérature Comparée, (janvier-mars 1947), 3-38.

- Roger, Jacques. Histoire de la littérature française, sous la direction de Jacques Roger. Tome II: "Du XVIIIème siècle à nos jours." Paris: Armand Colin, 1970.
- Rougemont, Denis de. L'Amour et l'Occident. Paris: Plon, 1956.
- Rousseau, Jean-Jacques. Les Confessions. Paris: Garnier, 1964.
- Correspondance Générale. Edition de P.-P. Plan et Th. Dufour. Paris: Armand Colin, 1924-1934.
 - Emile ou de l'éducation. Paris: Garnier, 1964.
 - La Nouvelle Héloïse. In Oeuvres Complètes, II. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961.
 - Le Verger de Madame la baronne de Warens. Ibid.
- Rovillain, Eugène. "L'Ingénu de Voltaire, quelques influences probables." PMLA, 44 (1929), 537-545.
- Rude, Fernand. Stendhal et la pensée sociale de son temps. Paris: Plon, 1967.
- Sade, Donatien-Alphonse-François de. Idée sur les romans. Edition d'Octave Uzanne. Paris: Rouveyre, 1878.
- Sainte-Beuve, Charles-Augustin. "L'Abbé Prévost." In Portraits littéraires. Oeuvres, I, 888-910. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1956.
- "Le Chevalier de Méré ou de l'honnête homme au XVIIème siècle." Ibid., II, 587-628.
- Saint-Evremond, Charle de. Sur l'Amitié. In Oeuvres Choisies. Paris: Didot, 1852.
- Schroeder, Victor. L'Abbé Prévost, sa vie, ses romans. Paris: Hachette, 1898.
- Seillière, Ernest. "Le premier observateur français de l'âme anglaise. L'abbé Prévost et son Cleveland." Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et Politiques, 89 (1918), 266-267.
- Servier, Jean. Histoire de l'utopie. Paris: Gallimard, 1967.
- Sgard, Jean. "L'Apostasie et la réhabilitation de Prévost." Actes du Colloque d'Aix-en-Provence. Aix-en-Provence: 1965, 11-22.

- Sgard, Jean. "L'Édition des œuvres de Prévost." Dix-huitième siècle, 5 (1973), 297-303.
- Le "Pour et Contre" de Prévost. Paris: Librairie Nizet, 1969.
- Prévost romancier. Paris: Librairie José Corti, 1968.
- "Roman et philosophie au Siècle des Lumières." In Jean-Jacques Rousseau et son temps. Politique et littérature au XVIIIème siècle, édité par Michel Launay, 211-215. Paris: Librairie Nizet, 1969.
- Sherburn, George. Note in Modern Philology, 25 (1926-1928), 246-248.
- Smith, Albert B. jr. "The Abbé Prévost's Cleveland: Fatality vs. Religion." Romance Notes, 4 (1962-1963), 33-35.
- Spitzer, Leo. "A propos de La Vie de Marianne (Lettre à M. Georges Poulet)." Romanic Review, 44 (1953), 108-109.
- Stendhal. Correspondance. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961.
- De l'Amour. In Oeuvres Complètes. Paris: Honoré Champion, 1926.
- Le Rouge et le Noir. In Romans et nouvelles. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952.
- Vie de Henry Brulard. In Oeuvres intimes. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961.
- Stewart, Philip R. Imitation and Illusion in the French Memoir-Novel, 1700-1750. The Art of Make Believe. New Haven & London: Yale University Press, 1969.
- Trahard, Pierre. Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIème siècle (1715-1789). Paris: Boivin, 1931.
- Versini, Laurent. Laclos et la tradition. Paris: Klincksieck, 1968.
- Voltaire. Candide ou l'optimisme. Edition de René Pomeau. Paris: Librairie Nizet, 1959.
- Correspondance. Edition de Theodore Besterman. Genève: Institut et Musée Voltaire, Les Délices.

Voltaire. Jeannot et Colin. In Romans et Contes. Paris: Garnier, 1960.

Woodbridge, Benjamin M. "Romantic Tendencies in the Novels of the Abbé Prévost." PMLA, 26 (1911), 324-332.

TABLE DES MATIÈRES ANALYTIQUE

INTRODUCTION 1

Place de Cleveland dans l'oeuvre de Prévost, 1. — Son succès au XVIIIème siècle, 8. — Sentimentalité, 10. — Cleveland, "romantique de 1730", 13. — "La chasse du bonheur", 17. — Les illusions perdues, 19. — Cleveland n'est pas un roman d'apprentissage, à but didactique, 21; mais "d'explicitation", 22. — Cleveland, roman à la mode du temps, 23. — Intérêt documentaire de Cleveland, 26.

CHAPITRE I : Le bonheur par la philosophie 29

Importance de la philosophie dans Cleveland, 29. — Education de Cleveland, 31. — La caverne de Rumneyhole, 34. — Pédagogie de Mme Cleveland, 36. — Gagner ou perdre du temps ? (Cleveland et Emile), 37. — Instruction privée ou publique ?, 38. — La querelle du latin, 40. — Les langues étrangères, 42. — L'esprit et le coeur, 43. — Bonheur et vertu, 43. — Philosophie de Mme Cleveland, 45. — Condamnation des passions, 47. — Bonté de la nature, 48. — Faillite de cette philosophie, 50. — Cleveland révisé ses principes, 52. — Preuve de l'existence de Dieu, 53. — Influence de Malebranche, 54. — L'inquiétude, 55. — Rejet du stoïcisme, 58. — Tentation du suicide, 59. — Rationalisme de Cleveland, 60. — Tentation du matérialisme, 61. — Impuissance de la philosophie à apporter le bonheur, 63.

CHAPITRE II : Le bonheur par le sentiment 65

Cleveland, roman d'amour, 65. — L'amour, "bien suprême", 66. — L'amour, passion dangereuse, 67. — Cleveland amoureux, 69. — Fanny, 69. — Coup de foudre, 72. — Fatalité de l'amour, 72. — Platonisme et sensualité, 73. — L'amour fait partie d'un plan divin, 79. — Jansénisme ou fatalisme chrétien ?, 80. — Caractère héréditaire de cette fatalité, 83. — L'amour et la mort, 85. — La sensibilité, privilège du héros prévostien, 88. — Cleveland découvre l'amour, 89. — Le bonheur par l'amour, 90. — Réhabilitation des passions, 90. — L'amour, passion naturelle et innocente, 91. — Fragilité du bonheur qu'apporte l'amour, 95. — Fanny disparue, 95. — Mme Lallin, 95. — Indul-

gence de Cleveland envers les crimes de l'amour, 97. — Sensibilité et vertu, 101. — Fanny retrouvée, 101. — Mariage de Cleveland et de Fanny, 101. — Mariage et amour, 105. — Divorce, 107. — Cleveland épris de Cécile, 108. — Cécile amoureuse de son père, 110. — Ménage à trois et inceste, 111. — Mort de Cécile, 114. — L'amour ne suffit pas à faire le bonheur, 115.

CHAPITRE III : Le bonheur par la société 116

La sociabilité, facteur du bonheur, 116. — Instinct social de Cleveland, 118. — Cleveland, "honnête homme", 120. — Sa découverte de la société, 123. — Cleveland et la famille, 125. — L'amitié, 131. — L'amour et l'amitié, 134. — Le rêve de des Grieux, 138. — Dangers de la solitude absolue, 139. — Cleveland à Paris: vie sociale et plaisirs mondains, 141. — Vanité des plaisirs, 145. — Rêves utopiques, 146. — La colonie rochelaise de Sainte-Hélène, 148. — Cleveland dictateur des Indiens abaquis, 151. — Le mythe du "bon sauvage" chez Prévost, 152. — Les Nopandes, 157. — Eohec des sociétés utopiques, 161. — Nécessité et dangers de la vie sociale, 163.

CHAPITRE IV : Le bonheur par la religion 166

Importance de la spiritualité au XVIIIème siècle, 166. — La religion, facteur du bonheur, 167. — Cleveland, apologie de la religion ?, 167. — La religion de Prévost, 169. — Cleveland et la religion naturelle, 170. — Prévost repousse les accusations de déisme que lui valent les premiers volumes de Cleveland, 173. — Cleveland et la religion révélée, 176. — Protestantisme et jansénisme, 178. — La religion aimable des jésuites, 179. — Cleveland converti par un laïc, 183. — Méthode pascalienne, 183. — Cleveland protestant ?, 187. — Sympathie de Prévost pour le protestantisme, sa propre conversion, 187. — Cleveland catholique ?, 192. — Religion de Cleveland. 195. — Son "nouveau plan de conduite", 196. — Morale jésuite, 198. — Nécessité et insuffisance de la religion en ce qui concerne le bonheur, 201.

CONCLUSION 204

Cleveland résigné à n'être heureux qu'en l'autre monde, 204. — Romantisme de Cleveland, 205. — Cleveland, miroir reflétant fidèlement son époque.

BIBLIOGRAPHIE	213
Oeuvres citées de l'abbé Prévost, 213. — Etudes et ouvrages divers, 214.	
TABLE DES MATIÈRES ANALYTIQUE	222